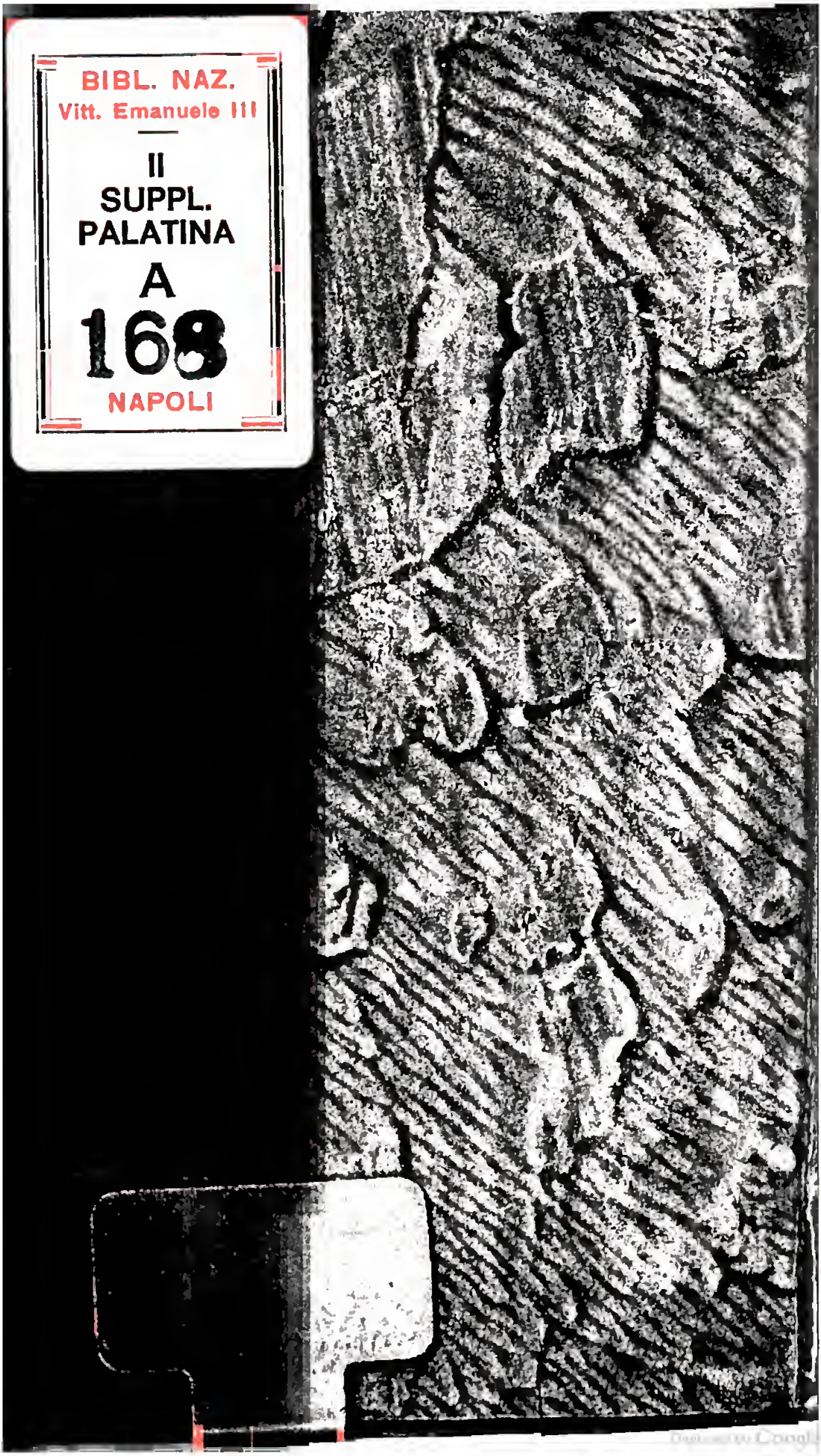
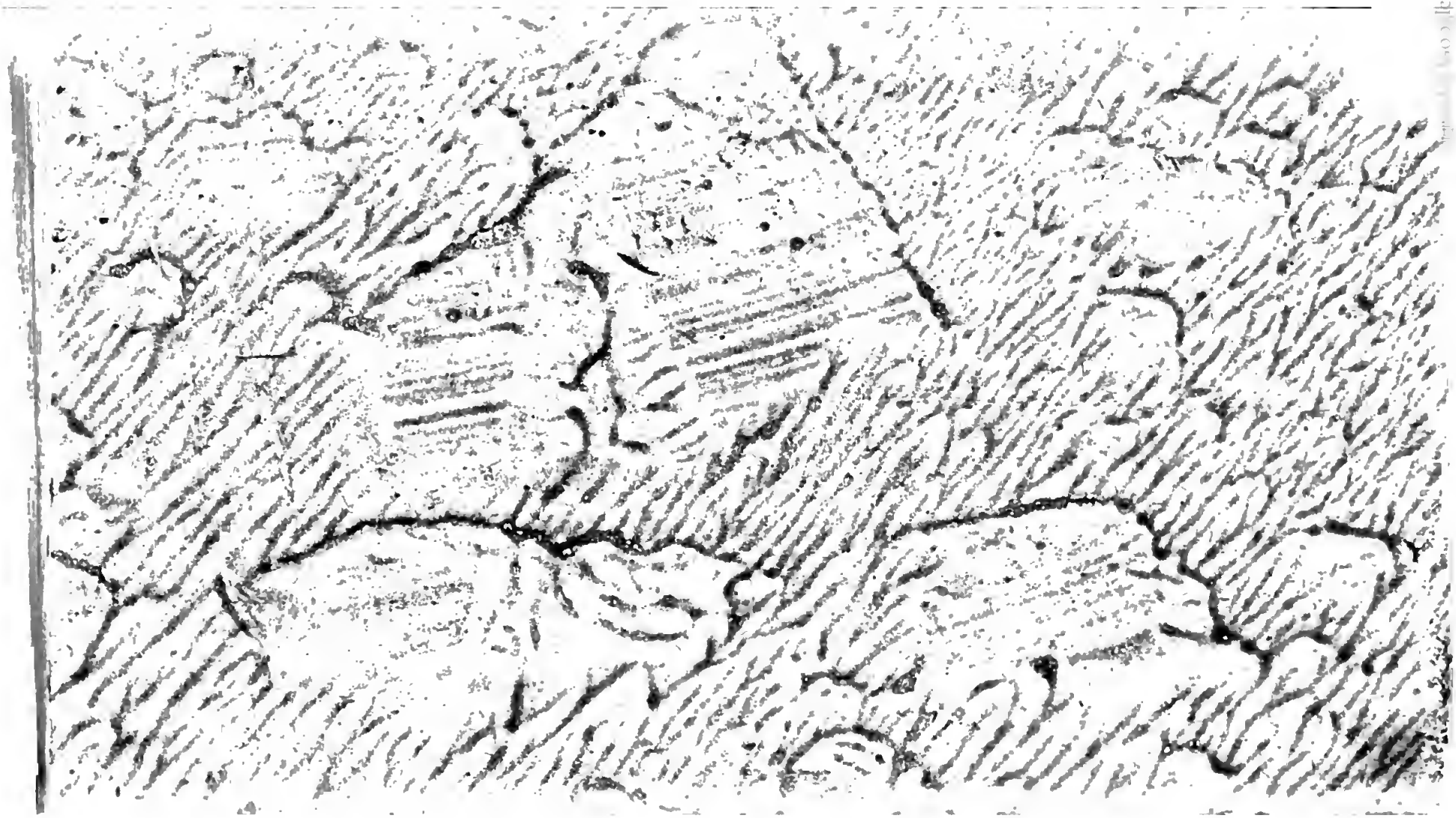
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
168
NAPOLI





3.1.1.
530.E

II Cuyl. Palat. 4168

ESSAIS

DE

MORALE,

TOME PREMIER.

AVIS DU LIBRAIRE.

CEtte nouvelle Edition que nous donnons au Public, eſt la plus complette, la plus correcte & la plus exacte qui ait encore paru : les autres Editions imprimées dans les pays étrangers, ou contrefaites dans le Royaume, ſont tronquées en pluſieurs endroits, & même aſſez conſidérablement ; puiſqu'il ſe trouve cent pages d'erreur dans un ſeul endroit : outre cela, pluſieurs moitiés de Chapitres & nombre de Paſſages omis, ſans les phraſes entieres que les Libraires qui les ont imprimées, ont retranchées pour épargner les frais, & pouvoir donner leurs Editions à meilleur marché. Ainſi l'on ne peut avoir d'Editions bien exactes, que celles imprimées à Paris in-douze & in-dix-huit.

127 273

ESSAIS
DE
MORALE,

CONTENUS

EN DIVERS TRAITÉS
sur plusieurs devoirs importans.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAPOLI

A PARIS,

Chez GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roi, & du Clergé de France, rue S. Jacques, à S. Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

ON ne dira rien ici des vûes que l'Auteur de ces Traités peut avoir eues en les faiſant, ni des raiſons qu'il a eues de les publier, ni à quoi s'étend ce qu'il a eu deſſein de renfermer ſous le titre qu'il leur a donné. On ſait que la plûpart du monde ſe ſoucie peu d'être informé de toutes ces choſes, & que n'ayant interêt qu'à l'ouvrage même, il en juge par ſon prix intérieur & veritable, & non par ces circonſtances étrangeres.

On ſe contentera donc de donner ici quelques avis ſur le livre même, dont le premier ſera ſur ce titre, *Eſſais de Morale*. Ce ſeroit l'entendre mal que d'en

conclure qu'on n'a prétendu y proposer que des vûes incertaines & confuses, ou de legeres idées de la perfection chrétienne. Il y a au-contraire des Traités qui en donnent une assez grande, & il n'y en a aucun qui ne contienne des verités très-solides & très-importanes.

Ce qui a donc porté à choisir ce titre, est que la Morale chrétienne ayant paru d'une étendue trop vaste pour l'embrasser toute entiere, & pour entreprendre de réduire en un même corps tant de divers principes qu'elle contient, & tant de devoirs qui en dépendent, on a mieux aimé essayer de la traiter par parties, en s'appliquant tantôt à un devoir, tantôt à un autre. D'abord on n'avoit distingué ces Traités que par des nombres, comme si ç'eussent été des amas de pensées détachées. Mais comme il y avoit néanmoins un veritable ordre

entre ces penſeés ; & que l'on a été averti que cette multitude de nombres produiſoit quelque confuſion, on a cru depuis les devoir diviſer en Chapitres, & réünir ainſi diverſes penſées ſous un même titre, ce qui fait mieux voir la ſuite & l'ordre du Traité. Il ſe pourra faire néanmoins par ce changement, qu'en quelques endroits les Chapitres paroîtront ou trop liés avec ce qui précede, ou trop peu liés dans leurs parties; parcequ'il échappe toujours des défauts de cette ſorte, quelque ſoin qu'on apporte dans ces revûes : néanmoins outre que cet inconvenient n'eſt pas grand, il fait plus de tort à l'Auteur qu'au Lecteur : au-lieu que la confuſion à laquelle on a remedié, faiſoit plus de tort au Lecteur qu'à l'Auteur.

On ajoutera ici que dans cette derniere Edition, (qui a été faite avec tout le ſoin & l'exactitude

poſſible ſur les plus anciennes Editions) on a mis en marge la plûpart des citations : on a traduit pluſieurs paſſages qui n'étoient qu'en latin ; l'on a fait deux Tables, l'une des paſſages de l'Ecriture ſainte, qui ſont expliqués dans chaque volume, & l'autre des matieres. Enfin, elle eſt augmentée de pluſieurs Traités du même Auteur, qui n'avoient point encore paru.

TABLE

Des Traités & des Chapitres contenus en ce volume.

PREMIER TRAITÉ.

De la foibleſſe de l'homme.

CHAP. I. *IDée que l'orgueil nous donne de nous-mêmes. On ne travaille dans le monde que pour embellir cette idée. Que l'orgueil de tous les peuples eſt de même nature, des Grands, des petits, des nations policées & des ſauvages.* page 1

II. *Qu'il faut humilier l'homme, en lui faiſant connoître ſa foibleſſe, mais non en le réduiſant à la condition des bêtes.* 6

III. *Deſcription de l'homme, & premiérement de la machine de ſon corps. Combien l'idée qu'il a de ſa force eſt mal fondée. L'homme fuit de ſe comparer aux autres créatures, de-peur de reconnoître ſa petiteſſe en toutes choſes. Il le faut forcer à faire cette comparaiſon.* 9

IV. *Néant de la vie préſente de l'homme, & de tout ce qui eſt fondé ſur cette vie.* 15

V. *Avertiſſemens continuels que nous avons de la fragilité de notre vie par les néceſſités auſquelles nous ſommes aſſujettis.* 22

VI. *Examen des qualités ſpirituelles des hommes. Foibleſſe qui les porte à en juger, non par ce qu'elles ont de réel, mais par l'eſtime que d'autres hommes en font. Vanité &*

miſere de la ſcience des mots, de celle des faits & des opinions des hommes. 25

VII. *Qu'on eſt auſſi heureux d'ignorer que de ſçavoir la plûpart des ſciences. L'homme ne connoît pas même ſon ignorance.* 31

VIII. *Bornes étroites de la ſcience des hommes : notre eſprit racourcit tout. La verité elle-même nous aveugle ſouvent.* 35

IX. *Difficulté de connoître les choſes dont on doit juger par la comparaiſon des vraiſemblances. Témérité prodigieuſe de ceux qui ſe croient capables de choiſir une Religion par l'examen particulier de tous les dogmes conteſtés.* 40

X. *Que le monde n'eſt preſque compoſé que de gens ſtupides, qui ne penſent à rien Que ceux qui penſent un peu davantage, ne valent pas mieux. Trouble que l'imagination cauſe à la raiſon. Folie commencée dans la plûpart des hommes.* 43

XI. *Foibleſſe de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raiſon. Peu de gens vivent par raiſon. La volonté ne ſçauroit reſiſter à des impulſſions dont nous ſçavons la fauſſeté. Les paſſions viennent de foibleſſe. Beſoin que l'ame a d'appui.* 49

XII. *Conſidération particuliere ſur la vanité des appuis que l'ame ſe fait pour ſe ſoutenir.* 54

XIII. *Que tout ce qui paroît de grand dans la diſpoſition de l'ame de ceux qui ne ſont pas veritablement à Dieu, n'eſt que foibleſſe.* 59

XIV. *Foibleſſe de l'homme dans ſes vices, & dans ſes défauts. Nulle force qu'en Dieu.* 64

XV. *La foibleſſe de l'homme paroît encore da-*

vantage, en quelque ſorte, dans ceux qui ſont à Dieu. 68

SECOND TRAITE'.

De la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Que la vie païenne, c'eſt de ſuivre ſa propre volonté, & la vie chrétienne de ſuivre celle de Dieu.* 73

II. *Deux manieres de conſidérer la volonté de Dieu : comme regle de nos actions ; comme cauſe de tous les évenemens. Explication de la premiere maniere. On poſſéde quelquefois la charité ſans le ſçavoir, & l'on ne l'a pas quand on le croit.* 77

III. *Combien David étoit touché de l'amour de la loi de Dieu. Excellence du Pſeaume* Beati immaculati. 82

IV. *Réflexions ſur la priere de ſaint Paul :* Seigneur, que voulez-vous que je faſſe ? 1. *Qu'il faut demander à Dieu de connoître ſes propres devoirs. Comment la connoiſſance des devoirs d'autrui nous peut devenir propre.* 86

V. 2. *Réflexion. Qu'il faut demander des lumieres de pratique, & régler encore plus les mouvemens intérieurs que les actions extérieures.* 3. *Réflexion. Qu'il faut demander à connoître la volonté de Dieu toute entiere.* 90

VI. *Qu'il n'y a point d'exercice du matin plus naturel que de demander à Dieu qu'il nous faſſe connoître & ſuivre ſa volonté,*

& de régler par avance ſes actions par ce que l'on en connoîtra. Que l'attention à cette volonté eſt le vrai exercice de la préſence de Dieu. 96

VII. *Qu'il faut toujours régler les actions extérieures, quoique l'on ſoit troublé au-dedans. Que cette conduite eſt la ſource de l'égalité d'eſprit. Qu'un homme de bien n'a point d'humeur. Exemple de ce caractere dans feu M. l'Evêque d'Alet.* 100

VIII. *Actions de vertu que la vûe de la volonté de Dieu nous découvre. Ordre des actions : Qu'il n'y faut pas être attaché. Obéiſſance Religieuſe facilite la vie chrétienne.* 105

IX. *Que nous devons principalement avoir en vûe d'obéir à Dieu dans le moment préſent. Que quelque éloigné de Dieu que l'on ſoit, on peut rentrer dans ſon ordre en un inſtant. Que la loi de Dieu découvre à tous un chemin de paix.* 111

X. *Que la vue de la volonté de Dieu comme juſtice, fait le paradis & l'enfer ſelon les différentes diſpoſitions de ceux qui la regardent.* 115

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Que la vue de la volonté de Dieu comme juſtice, nous oblige de nous ſoumettre à cette même volonté conſidérée comme cauſe de tous les évenemens. Qu'il faut remonter dans tous ces évenemens juſqu'à la premiere cauſe, ſans s'arrêter aux ſecondes.* 120

II. *Que la vue de la volonté de Dieu change*

à notre égard toute la face du monde. Idée d'une armée, Elle nous découvre le regne de Dieu, rend toutes les hiſtoires des hiſtoires de Dieu. 124

III. *Comment la vue de la volonté de Dieu nous doit faire conſidérer le paſſé & le futur. Et comment la ſoumiſſion qu'on lui doit, s'accorde avec la pénitence, le zele, la compaſſion, la prévoyance.* 128

IV. *Que l'incertitude de la volonté de Dieu à l'égard de l'avenir, doit nous empêcher d'en juger ſur des rencontres fortuites. Ce que la vue de cette volonté retranche, ou ne retranche pas dans nos actions.* 138

V. *Qu'il faut pratiquer la ſoumiſſion à la volonté de Dieu à l'égard des petits événemens. Des défauts corporels. Des ſuites de nos péchés. Exemple d'Adam.* 142

VI. *Quelle eſt la ſoumiſſion que nous devons à la volonté de Dieu, à l'égard de notre ſalut éternel. Qu'il eſt juſte d'épargner ſa propre foibleſſe ſur ce point ! Combien la vue de la volonté de Dieu facilite la conduite de la vie Chrétienne.* 148.

TROISIEME TRAITE'.

De la crainte de Dieu.

CHAP. I. *Pourquoi le Prophéte étant touché de crainte, demande encore de craindre. Que quoique la crainte naiſſe d'amour-propre, elle eſt néanmoins utile.* 153

II. *La ſenſibilité & l'inſenſibilité de l'homme également prodigieuſes, naiſſent d'un fond inconnu. Marquent le déreglement & la*

grandeur de l'homme. Temps de cette vie temps de ſtupidité. 156

III. *Inſenſibilité, un des plus grands maux de l'ame. Naît d'aveuglement. Idée confuſe qu'on ſe forme de toutes choſes. Fauſſe & vraie idée d'un bal. Autres preuves de cet aveuglement.* 160

IV. *Que l'inſenſibilité ſe remarque auſſi dans des Chrétiens, dont la vie eſt réglée. Diverſes cauſes de cet état. Il eſt inutile de s'en inquiéter, mais il le faut craindre. Utilité de s'appliquer aux objets de crainte.* 169

V. *Idée que l'on doit avoir de la rigueur de la juſtice de Dieu. Nombre effroyable des Réprouvés. Spectacle terrible du carnage ſpirituel que le démon fait dans l'Egliſe méme. Fauſſe aſſurance où nous vivons.* 173

VI. *Qu'il eſt utile de détruire dans ſon eſprit les prétextes que l'amour-propre nous fournit de ne craindre pas. Innocence extérieure, ſigne équivoque de l'état de la grace.* 182

VII. *Sujet que l'on a de craindre pour l'abus qu'on a fait des vérités de Dieu. Des occaſions qu'on a eues de s'avancer. Des Fêtes & des Myſteres que l'Egliſe célebre le long de l'année.* 186

VIII. *Adreſſe de l'amour-propre pour nous empêcher de nous appliquer les reproches que J. C. fait à certaines gens. Que J. C n'a guere repris que les vices ſpirituels.* 191

IX. *Qu'il y en a peu qui puiſſent s'aſſurer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame.* 193

X. *Quelle eſt la crainte où l'on doit tendre. Avantages que l'on peut tirer de l'état*

d'inſenſibilité. Qu'il n'y faut pas demeurer volontairement. 198

QUATRIEME TRAITE'.

Des moyens de conſerver la paix avec les hommes.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Hommes citoyens de pluſieurs villes. Il doivent procurer la paix de toutes, & s'appliquer en particulier à vivre en paix dans la ſociété où ils paſſent leur vie, & dont ils ſont partie.* 201

II. *Union de la raiſon & de la religion à nous inſpirer le ſoin de la paix.* 205

III. *Raiſon du devoir de garder la paix avec ceux avec qui on vit.* 211

IV. *Regle générale pour conſerver la paix. Ne bleſſer perſonne & ne ſe bleſſer de rien. Deux manieres de choquer les autres. Contredire leurs opinions; s'oppoſer à leurs paſſions.* 218

V. *Cauſes de l'attache que les hommes ont à leurs opinions. Qui ſont ceux qui y ſont plus ſujets.* 220

VI. *Quelles ſont les opinions qu'il eſt plus dangereux de choquer.* 230

VII. *L'impatience qui porte à contredire les autres, eſt un défaut conſidérable. Qu'on n'eſt pas obligé de contredire toutes les fauſſes opinions. Qu'il faut avoir une retenue générale, & ſe paſſer de confident : ce qui eſt difficile à l'amour-propre.* 234

VIII. *Qu'il faut avoir égard à l'état où l'on eſt dans l'eſprit des autres, pour les contredire.* 240

IX. *Qu'il faut éviter certains défauts en contrediſant les autres.* 243
X. *Qui ſont ceux qui ſont le plus obligés d'éviter les défauts marqués ci-deſſus. Qu'il faut régler ſon extérieur auſſi-bien que ſon intérieur, pour ne pas choquer ceux avec qui l'on vit.* 250
XI. *Qu'il faut reſpecter les hommes, & ne regarder pas comme dure l'obligation que l'on a de les ménager. Que c'eſt un bien de n'avoir ni autorité ni créance.* 256
XII. *Quoique le dépit que les hommes ont, quand on s'oppoſe à leurs paſſions, ſoit injuſte, il n'eſt pas à propos de s'y oppoſer. Trois ſortes de paſſions : juſtes, indifférentes, injuſtes. Comment on doit ſe conduire à l'égard des paſſions injuſtes.* 259
XIII. *Comment on doit ſe conduire à l'égard des paſſions indifférentes & juſtes des autres.* 265
XIV. *Que la loi éternelle nous oblige à la gratitude.* 269
XV. *Raiſons fondamentales du devoir de la civilité.* 272

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Qu'il ne faut pas établir ſa paix ſur la correction des autres. Utilité de la ſuppreſſion des plaintes. Qu'elles ſont ordinairement plus de mal que de bien.* 276
II. *Vanité & injuſtice de la complaiſance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.* 287
III. *Qu'on n'a pas droit de s'offenſer du mé-*

pris, ni des jugemens déſavantageux qu'on fait de nous. 293
IV. *Que la ſenſibilité que nous éprouvons à l'égard des diſcours & des jugemens déſavantageux que l'on fait de nous, vient de l'oubli de nos maux. Quelques remedes de cet oubli & de cette ſenſibilité.* 298
V. *Qu'il eſt injuſte de vouloir être aimé des hommes.* 304
VI. *Qu'il eſt injuſte de ne pouvoir ſouffrir l'indifférence. Que l'indifférence des autres envers nous, nous eſt plus utile que leur amour.* 311
VII. *Combien le dépit qu'on reſſent contre ceux qui manquent de reconnoiſſance envers nous eſt injuſte.* 314
VIII. *Qu'il eſt injuſte d'exiger la confiance des autres, & que c'eſt un grand bien que l'on n'en ait pas pour nous.* 319
IX. *Qu'il faut ſouffrir ſans chagrin l'incivilité des autres. Baſſeſſe de ceux qui exigent la civilité.* 323
X. *Qu'il faut ſouffrir les humeurs incommodes.* 326
XI. *Concluſion.* 332

CINQUIEME TRAITE'.

Des jugemens téméraires.

CHAP. I. *En quoi conſiſte l'injuſtice des jugemens téméraires. Ce qui en augmente ou diminue le péché.* 334
II. *Jugemens téméraires, ſources des préventions. Mauvais effets de ces préventions. Tout le monde s'imagine en être exempt.* 339
III. *Comment on ſe cache à ſoi-même ſes ju-*

gemens téméraires. Remede de ce mal. Ne pas voir ce qui ne nous eſt pas néceſſaire. 343

IV. *Autres remedes contre les jugemens téméraires. Corriger ſa malignité, ſa précipitation & l'attache à ſon ſens.* 348

V. *Comment il faut combattre directement la témérité de nos jugemens.* 351

VI. *Combien il eſt difficile d'éviter les jugemens téméraires, quand on les fonde ſur des rapports.* 356

VII. *Réſolution d'une difficulté qui ſemble obliger les hommes à ne juger jamais ſur des rapports.* 358

VIII. *Qu'il n'eſt pas permis de juger témérairement des morts, ni de nous-mêmes. Qu'il n'eſt pas permis non plus de juger témérairement en bien. Mauvaiſes ſuites de ces jugemens téméraires en bien.* 364

IX. *Jugemens téméraires en matiere de maximes & de regles de conduite, plus inconnus & plus dangereux que les autres.* 369

X. *Retenue qu'on doit garder dans les jugemens qu'on porte à l'égard des choſes indifférentes ou humaines. Utilité du ſilence. Que la connoiſſance de Dieu & de* JESUS-CHRIST *nous y porte.* 378

Fin de la Table des Traités & Chapitres du premier Tome.

TABLE

DES ENDROITS DE L'ECRITURE Sainte expliqués dans ce Volume.

GENESE, chap. 17. verſ. 1. *page* 99
JOB. chap. 38. 39. 12
PSEAUME, 18. verſ. 3. 85
verſ. 8. 82. 83
verſ. 9. 10. 11. 83
Pſ. 118. verſ. 1. 85
verſ. 120. 153
PROVERBES, chap. 10. verſ. 5. 188
15. verſ. 2. 215
28. verſ. 5. 106
SAGESSE, chap. 9. verſ. 15. 43
ECCLESIASTIQUE, chap. 3. v. 19. 210
22. v. 33. 254
ISAÏE, chap. 2. verſ. 3. 74
HABACUC, chap. 2. v. 4. 136
ACTES des Apôtres, ch. 9. v. 6. 75. & ſuiv.
14. verſ. 15. 74
EPITRE aux Romains, ch. 1. v. 17. 80
aux Philippiens, chap. 4. v. 7. 133
aux Coloſſiens, chap. 1. v. 9. 93
EPITRE de s. Jacques, chap. 1. v. 39. 380
APOCALYPSE, chap. 14. v. 19. & 20. 177

APPROBATION.

NOus ſouſſignés Docteur en Théologie de la faculté de Paris, certifions avoir lû un livre qui a pour titre *Eſſais de Morale*, contenus en divers Traités ſur pluſieurs devoirs importans, compoſé par le Sieur Mombrigny, dans lequel nous n'avons rien trouvé que de très-conforme à la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine. En foi de quoi nous avons ſigné. A Paris, & le premier Avril 1671.

Signé. LE VAILLANT.

T. FORTIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos bien-amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien-amé GUILLAUME DESPREZ, notre Imprimeur ordinaire & Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres, qui ont pour titre : *Leçons de Mathématique, de Phyſique, & de Géométrie, par feu M. l'Abbé Privat de Molieres de l'Academie Royale des Sciences : la Bible de Saci, avec ſes Commentaires & ſes notes : l'Imitation de Jeſus-Chriſt, par le même ſous le nom de De Beuil : Inſtructions ſur les diſpoſitions qu'on doit apporter aux Sacremens de Penitence & d'Euchariſtie :* ESSAIS DE MORALE PAR M. NICOLE *: la Logique ou l'Art de penſer, par le même : Hiſtoire des Variations des Egliſes Proteſtantes, par M. Boſſuet : ſes Avertiſſemens aux Proteſtans : Expoſition de la Doctrine de l'Egliſe Catholique, par le même : Penſées de M. Paſcal : Confeſſions de Saint Auguſtin, traduites par M. Arnauld d'Andilly : Soliloques & Méditations de Saint Auguſtin, traduites par le même : les Vies des Saints : Penſées Chrétiennes pour tous les jours du mois : Journée Chrétienne : Hiſtoires pour les Catéchiſmes :* s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Expoſant : Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire réimprimer leſdits Livres en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *quinze années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre Obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, & Imprimeurs, d'imprimer, faire impri-

mer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la Permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpreſſion deſdits Livres ſera faite dans la plus exacte conformité aux anciennes Editions approuvées dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à la réimpreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France. Le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant, & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée. Et qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans deman-

det autre permiſſion : & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le ſeizieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent quarante-cinq : & de notre Regne le trentieme. Par le Roi en ſon Conſeil,

SAINSON.

Regiſtré le préſent Privilege ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 46. fol. 400. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 19. Juillet 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic.*

Fautes à corriger.

Page 41. *ligne* 23. S'agit, *lisez* s'agira.
Pag. 79. *l.* 29. Font la verité, *lis.* ſont la vérité.
Pag. 109. *l.* 12. Octions, *lis.* actions.
Pag 114. *l.* 4. Fera, *lis.* ſera.
Pag. 169. *l.* 24. Qu'il a ſi peu de mouvevemens, *lis.* qu'il y a ſi peu de mouvement.
Pag. 180. *l.* 20. Ne s'apperçoivent, *lis.* ne s'appercevoient.
Pag. 211. *l.* derniere. nemi, & en le portant, *lis.* ennemi, & le portant.
Pag. 252. *l.* 26. *Car*, lis *cor.*
Pag. 238. *l.* 12. Aux-mêmes, *lis.* eux-mêmes.
l. 17. mês, *lis.* mêmes.
Pag. 292. *l.* 5. Si bien, ſi fragile, *lis.* bien ſi fragile.
Pag. 327. *l* 9. Jamis, *lis.* jamais.
Pag. 342. *l.* 11. Peut-on on aſſez, *lis.* peut-on aſſez.
Pag. 367. *l.* 1. Aucue, *lis.* aucun.

ESSAIS DE MORALE.

PREMIER TRAITÉ.

De la foibleſſe de l'homme.

Miſerere mei, Domine, quoniam infirmus ſum. Pſalm. 6. v. 3.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parceque je ſuis foible.

CHAPITRE PREMIER.

Idée que l'orgueil nous donne de nous-mêmes. On ne travaille dans le monde que pour embellir cette idée. Que l'orgueil de tous les peuples eſt de même nature, des grands, des petits, des nations policées & des ſauvages.

L'ORGUEIL eſt une enflure du cœur par laquelle l'homme s'étend & ſe groſſit en quelque ſorte en lui-même, & rehauſſe ſon idée par celle de force,

CHAP. I.

de grandeur & d'excellence. C'eſt pourquoi les richeſſes nous élevent ; parcequ'elles nous donnent lieu de nous conſiderer nous-mêmes comme plus forts & plus grands. Nous les regardons, ſelon l'expreſſion du Sage, comme une ville forte qui nous met à couvert des injures de la fortune, & nous donne moyen de dominer ſur les autres : *Les richeſſes du riche ſont comme une ville qui le fortifie :* SUBSTANTIA *divitis urbs roboris ejus* : & c'eſt ce qui cauſe cette élevation interieure qui eſt le ver des richeſſes, comme dit ſaint Auguſtin.

Prov. 18 11.

Tom. 5. Ser. 61. n. 10.

L'orgueil des Grands eſt de même nature que celui des riches, & il conſiſte de même dans cette idée qu'ils ont de leur force. Mais comme en ſe conſiderant ſeuls, ils ne pourroient pas trouver en eux-mêmes de quoi la former, ils ont accoûtumé de joindre à leur être, l'image de tout ce qui leur appartient, & qui eſt lié à eux. Un Grand dans ſon idée n'eſt pas un ſeul homme ; c'eſt un homme environné de tous ceux qui ſont à lui, & qui s'imagine avoir autant de bras qu'ils en ont tous enſemble, parcequ'il en diſpoſe & qu'il les remue. Un General d'armée ſe repreſente toujours à lui-mê-

me au milieu de tous ſes ſoldats. Ainſi chacun tâche d'occuper le plus de place qu'il peut dans ſon imagination ; & l'on ne ſe pouſſe & ne s'agrandit dans le monde, que pour augmenter l'idée que chacun ſe forme de ſoi-même. Voilà le but de tous les deſſeins ambitieux des hommes. Alexandre & Céſar n'ont point eu d'autre vûe dans toutes leurs batailles que celle-là. Et ſi l'on demande pourquoi le Grand-Seigneur a fait depuis peu périr cent mille hommes devant Candie, on peut répondre ſûrement, que ce n'eſt que pour attacher encore à cette image interieure qu'il a de lui-même, le titre de Conquerant. CHAP. I.

C'eſt ce qui nous a produit tous ces titres faſtueux qui ſe multiplient à meſure que l'orgueil interieur eſt plus grand ou moins déguiſé. Je m'imagine que celui qui s'eſt le premier apellé, *haut & puiſſant Seigneur*, ſe regardoit comme élevé ſur la tête de ſes vaſſaux, & que c'eſt ce qu'il a voulu dire par cette épithete de *haut*, ſi peu convenable à la baſſeſſe des hommes. Les Nations Orientales ſurpaſſent de beaucoup celles de l'Europe dans cet amas de titres, parcequ'elles ſont plus ſottement vaines. Il faut une page en-

CHAP. I.

tiere pour expliquer les qualités du plus petit Roi des Indes, parcequ'ils y comprennent le dénombrement de leurs revenus, de leurs élephans & de leurs pierreries, & que tout cela fait partie de cet être imaginaire, qui eſt l'objet de leur vanité.

Peut-être même que ce qui fait deſirer aux hommes avec tant de paſſion, l'approbation des autres, eſt qu'elle les affermit & les fortifie dans l'idée qu'ils ont de leur excellence propre; car ce ſentiment public les en aſſure, & leurs approbateurs ſont comme autant de témoins qui les perſuadent qu'ils ne ſe trompent pas dans le jugement qu'ils font d'eux-mêmes.

L'orgueil qui naît des qualités ſpirituelles, eſt de même genre que celui qui eſt fondé ſur des avantages exterieurs; & il conſiſte de même dans une idée qui nous repreſente grands à nos yeux, & qui fait que nous nous jugeons dignes d'eſtime & de préference, ſoit que cette idée ſoit formée ſur quelque qualité que l'on connoiſſe diſtinctement en ſoi : ſoit que ce ne ſoit qu'une image confuſe d'une excellence & d'une grandeur que l'on s'attribue.

C'eſt auſſi cette idée qui cauſe le

plaiſir ou le dégoût que l'on trouve dans quantité de petites choſes qui nous flattent ou qui nous bleſſent, ſans que l'on en voie d'abord la raiſon. On prend plaiſir à gagner à toute ſorte de jeux, même ſans avarice, & l'on n'aime point à perdre. C'eſt que quand on perd, on ſe regarde comme malheureux, ce qui renferme l'idée de foibleſſe & de miſere; & quand on gagne, on ſe regarde comme heureux, ce qui preſente à l'eſprit celle de force, parcequ'on ſuppoſe qu'on eſt favoriſé de la fortune. On parle de même fort volontiers de ſes maladies, ou des dangers que l'on a courus; parcequ'on ſe regarde en cela, ou comme étant protegé particulierement de Dieu, ou comme ayant beaucoup de force ou beaucoup d'adreſſe pour reſiſter aux maux de la vie. CHAP. I.

Chapitre II.

Qu'il faut humilier l'homme, en lui faiſant connoître ſa foibleſſe, mais non en le réduiſant à la condition des bêtes.

PUiſque l'orgueil vient de l'idée que l'homme a de ſa propre force & de ſa propre excellence, il ſemble que le meilleur moyen de l'humilier, ſoit de le convaincre de ſa foibleſſe. Il faut piquer cette enflure pour en faire ſortir le vent qui la cauſe. Il faut le détromper de l'illuſion par laquelle il ſe repreſente grand à ſoi-même, en lui montrant ſa petiteſſe & ſes infirmités, non afin de le réduire par-là à l'abattement & au deſeſpoir ; mais afin de le porter à chercher en Dieu, le ſoûtien, l'appui, la grandeur & la force qu'il ne peut trouver en ſon être, ni dans tout ce qu'il y joint.

Mais il faut bien ſe donner de garde de le faire en la maniere de certains auteurs, qui ſous prétexte d'humilier l'orgueil de l'homme, l'ont voulu réduire à la condition des bêtes, & ſe ſont portés juſqu'à ſoûtenir qu'il n'avoit

aucun avantage ſur les autres animaux. CHAP. II.
Ces diſcours ſont un effet tout contraire à celui qu'ils ont prétendu, & ils paſſent juſtement plutôt pour des jeux d'eſprit, que pour des diſcours ſerieux. Il ya dans l'homme un ſentiment ſi vif & ſi clair de ſon excellence au-deſſus des bêtes, que c'eſt en vain que l'on prétend l'obſcurcir par de petits raiſonnemens & de petites hiſtoires vaines ou fauſſes. La verité ſeule peut nous humilier; & ſouvent même on ne trouve que trop de moyens de rendre toutes ſes lumieres inutiles, quelque vives qu'elles ſoient. Que peut-on donc eſperer de ces petites raiſons, dont on ſent la fauſſeté par un témoignage interieur, qu'on ne ſauroit étouffer?

Qu'il eſt à craindre que ces diſcours, au-lieu de naître d'une reconnoiſſance ſincere de la baſſeſſe de l'homme, & d'un déſir d'abattre ſon orgueil, ne viennent au-contraire d'une ſecrette vanité, ou d'une corruption encore plus grande! Car il y a des gens qui voulant vivre comme des bêtes, ne trouvent rien de fort humiliant dans les opinions qui les rendent ſemblables aux bêtes: ils y trouvent au-

CHAP. II.

contraire un ſecret ſoulagement ; parceque leurs déreglemens leur deviennent moins honteux, en paroiſſant plus conformes à la nature. Ils ſont d'ailleurs bien aiſes de rabaiſſer avec eux ceux dont l'éclat & la grandeur les incommode, & ils ne ſe ſoucient guéres de n'être pas differens des bêtes, pourvû qu'ils mettent au même rang les Rois & les Princes, les Savans & les Philoſophes.

Ne nous amuſons donc point à chercher dans ces vaines fantaiſies, des preuves de notre foibleſſe ; nous en avons aſſez de veritables & de réelles dans nous-mêmes. Il ne faut que conſiderer pour cela notre corps & notre eſprit, non de cette vûe ſuperficielle & trompeuſe, par laquelle on ſe cache ce que l'on n'en veut pas voir, & l'on n'y voit que ce qui plaît ; mais d'une vûe plus diſtincte, plus étendue & plus ſincere, qui nous découvre à nous-mêmes tels que nous ſommes, & qui nous montre ce que nous avons veritablement de foibleſſe & de force, de baſſeſſe & de grandeur.

CHAPITRE III.

Deſcription de l'homme, & premierement de la machine de ſon corps. Combien l'idée qu'il a de ſa force eſt mal fondée. L'homme fuit de ſe comparer aux autres créatures, de-peur de reconnoître ſa petiteſſe en toutes choſes. Il le faut forcer à faire cette comparaiſon.

EN regardant l'homme comme de loin, nous y appercevons d'abord une ame & un corps, attachés & liés enſemble par un nœud inconnu & incompréhenſible, qui fait que les impreſſions du corps paſſent à l'ame, & que les impreſſions de l'ame paſſent au corps, ſans que perſonne puiſſe concevoir la raiſon & le moyen de cette communication entre des natures ſi differentes. Enſuite en s'en approchant comme de plus près, pour connoître plus diſtinctement ces differentes parties, on voit que ce corps eſt une machine compoſée d'une infinité de tuyaux & de reſſorts, propres à produire une diverſité infinie d'actions & de

CHAP. III.

mouvemens, ſoit pour la conſervation même de cette machine, ſoit pour d'autres uſages auſquels on l'emploie; & que l'ame eſt une nature intelligente, capable de bien & de mal, de bonheur & de miſere; qu'il y a certaines actions de la machine du corps, qui ſe font indépendamment de l'ame: qu'il y en a d'autres où il faut qu'elle contribue par ſa volonté, & qui ne ſe feroient pas ſans elle; & que de ces actions, les unes ſont néceſſaires à la conſervation même de la machine, comme le boire & le manger, les autres ſont deſtinées à d'autres fins.

Cette machine, quoiqu'unie ſi étroitement à un eſprit, n'eſt ni immortelle, ni incapable d'être troublée & déreglée; au-contraire elle eſt d'une telle nature qu'elle ne peut durer qu'un certain nombre d'années, & qu'elle renferme en ſoi des cauſes de ſa deſtruction & de ſa ruine. Souvent même elle ſe rompt & ſe défait en fort peu de tems. Elle eſt ſujette, lors même qu'elle ſubſiſte, à une infinité de déreglemens pénibles qu'on appelle des maladies. Les Médecins ont en vain eſſayé d'en faire le dénombrement. Il

y en a plus qu'ils n'en ſauroient connoître ; parceque cette multitude innombrable de reſſorts & de tuyaux déliés qui doivent donner paſſage à des humeurs & à des eſprits, ne peut preſque ſubſiſter, ſans qu'il y arrive du déſordre : & ce qu'il y a de plus fâcheux, eſt que ce déſordre ne demeure pas dans le corps ; il paſſe à l'eſprit, il l'afflige, il l'inquiete, il le travaille, & lui cauſe de la douleur & de la triſteſſe. CHAP. III.

L'homme a le pouvoir de remuer certaines parties de ſa machine qui obéiſſent à ſa volonté ; & par le mouvement de cette machine, il remue auſſi quelques corps étrangers ſelon le degré de ſa force. Cette force eſt un peu plus grande dans les uns que dans les autres; mais elle eſt fort petite en tous : de ſorte que pour ſes ouvrages un peu plus conſiderables, il eſt obligé de ſe ſervir des grands mouvemens qu'il trouve dans la nature, qui ſont ceux de l'eau, de l'air & du feu. C'eſt par-là qu'il ſupplée à ſa foibleſſe, & qu'il fait beaucoup plus qu'il ne pourroit faire par lui-même. Mais avec tout cela, tout ce qu'il fait eſt fort peu de choſe : & c'eſt en le conſiderant avec tous les

CHAP. III.

ſecours qu'il peut emprunter des corps étrangers par ſon induſtrie, que nous ferons voir que la vanité qu'il tire de ſa puiſſance & de ſa force eſt très-mal fondée.

Mais ce qui fait naître ou qui entretient dans l'homme cette idée préſomptueuſe, c'eſt que l'amour propre le reſſerre & le renferme tellement en lui-même, que de toutes les choſes du monde, il ne s'applique qu'à celles qui ont rapport à lui, & qui ſont liés avec lui. Il ſe fait en quelque ſorte une éternité de ſa vie, parcequ'il ne s'occupe point de tout ce qui eſt au-deçà & au-delà; & un monde du petit cercle de créatures qui l'environnent, ſur leſquelles il agit, ou qui agiſſent ſur lui; & c'eſt par la place qu'il ſe donne dans ce petit monde, qu'il ſe forme cette idée avantageuſe de ſa grandeur.

Iob ch. 38. & 39

Il ſemble que ce ſoit pour diſſiper cette illuſion naturelle, que Dieu ayant deſſein d'humilier Job ſous ſa majeſté ſouveraine, le fait comme ſortir de lui-même pour lui faire contempler ce grand monde & toutes les créatures qui le rempliſſent, afin de le convaincre par-là de ſon impuiſſance & de ſa foibleſſe, en lui faiſant voir combien il y a de cauſes & d'effets dans la natu-

re qui ſurpaſſent non ſeulement ſa force, mais auſſi ſon intelligence. Et en effet, qu'y a-t-il de plus capable de détruire cette fauſſe idée que l'homme ſe forme de la grandeur de ſon être, en ne ſe comparant qu'avec lui-même, ou avec des hommes ſemblables à lui, que de l'obliger à conſiderer toutes les autres créatures, & ce qu'elles nous découvrent de la grandeur infinie de Dieu ? Plus Dieu ſera grand & puiſſant à nos yeux, plus nous nous trouverons petits & foibles ; & ce n'eſt qu'en perdant de vûe cette grandeur infinie, que nous nous eſtimons quelque choſe. CHAP. III.

Pour ſuivre donc cette ouverture que l'Ecriture nous donne, que chacun contemple cette durée infinie qui le précede & qui le ſuit, & qu'y voyant ſa vie renfermée, il regarde ce qu'elle en occupe. Qu'il ſe demande à lui-même pourquoi il a commencé de paroître plutôt en ce point qu'en un autre de cette éternité, & s'il ſent en ſoi la force ou de ſe donner l'être, ou de ſe le conſerver. Qu'il en faſſe de même de l'eſpace. Qu'il porte la vûe de ſon eſprit dans cette immenſité où ſon imagination ne ſauroit trouver de

CHAP. III.

bornes. Qu'il regarde cette vaſte étendue de matiere que ſes ſens découvrent. Qu'il conſidere dans cette comparaiſon ce qui lui en eſt échu en partage, c'eſt-à-dire cette portion de matiere qui fait ſon corps. Qu'il voie ce qu'elle eſt & ce qu'elle remplit dans l'Univers. Qu'il tâche de découvrir pourquoi elle ſe trouve en ce lieu plutôt qu'en un autre de cet infini où il eſt comme abîmé. Il eſt impoſſible que dans cette vûe il ne conſidere la terre toute entiere, comme un cachot où il ſe trouve confiné. Que ſera-ce donc de l'eſpace qu'il occupe ſur la terre ? Il eſt vrai qu'il a quelque pouvoir d'en changer, mais il n'en change point qu'il n'en perde autant qu'il en acquiert, & il ſe voit toujours englouti comme un atôme imperceptible dans l'immenſité de l'Univers.

Qu'il joigne à cette conſideration celle de tous ces grands mouvemens qui agitent toute la matiere du monde, & qui emportent tous ces grands corps qui roulent ſur nos têtes. Qu'il y joigne celle de tout ce qui ſe fait dans le monde corporel indépendamment de lui. Qu'il y joigne celle du monde ſpirituel, de cette infinité

d'Anges & de démons, de ce nombre prodigieux de morts, qui ne ſont morts qu'à notre égard, & qui ſont plus vivans & plus agiſſans qu'ils n'étoient. Qu'il y joigne celle de tous les hommes vivans qui ne penſent point à lui, qui ne le connoiſſent point, & ſur leſquels il n'a aucun pouvoir; & que dans cette contemplation il ſe demande à lui-même ce qu'il eſt dans ce double monde, quel eſt ſon rang, ſa force, ſa grandeur, ſa puiſſance, en comparaiſon de celle de toutes les autres créatures. CHAP. III.

CHAPITRE IV.

Néant de la vie préſente de l'homme, & de tout ce qui eſt fondé ſur cette vie.

CEtte comparaiſon de l'homme avec toutes les autres créatures, tend principalement à humilier l'homme en la préſence de Dieu, & à lui faire reconnoître ſa propre foibleſſe, en la comparant à la puiſſance infinie de ſon Auteur. Et ce n'eſt pas peu que de l'humilier en cette ſorte, puiſqu'il ne s'éleve en lui-même qu'en oubliant ce

CHAP. IV.

qu'il eſt à l'égard de Dieu. Et c'eſt pourquoi l'Apôtre ſaint Pierre nous recommande de nous humilier ſous la puiſſante main de Dieu : *Humiliamini ſub potenti manu Dei.* Elle tend auſſi à détruire la vaine complaiſance que l'homme reſſent, en conſiderant le rang qu'il tient dans ce petit monde où il ſe renferme ; parcequ'en lui donnant un plus grand théatre, & l'obligeant de ſe joindre à tous les autres êtres, on lui fait perdre l'idée de cette grandeur phantaſtique, qu'il ne ſe donne à lui-même qu'en ſe ſéparant de toutes les autres créatures. Mais il faut aller plus avant, & lui faire voir que toute cette force même qu'il s'attribue dans ſon petit monde, n'eſt qu'une pure foibleſſe, & que ſa vanité eſt mal fondée en toutes manieres. Et c'eſt ce qui eſt bien facile.

1. Petr. 5. 6.

Car la force & la grandeur prétendue que l'homme s'attribue dans ſon idée, n'eſt fondée que ſur ſa vie, puiſqu'il ne ſe regarde que dans cette vie, & qu'il conſidere en quelque ſorte tous ceux qui ſont morts, comme s'ils étoient anéantis. Mais qu'eſt-ce que cette vie ſur laquelle il ſe fonde, & quelle force a-t-il pour ſe la conſer-

ver? Elle dépend d'une machine ſi dé- CHAP. IV.
licate & compoſée de tant de reſſorts, qu'au-lieu d'admirer comment elle ſe détruit, il y a lieu de s'étonner comment elle peut ſeulement ſubſiſter un peu de temps. Le moindre vaiſſeau qui ſe rompt, ou qui ſe bouche, interrompant le cours du ſang & des humeurs, ruine l'œconomie de tout le corps. Un petit épanchement de ſang dans le cerveau, ſuffit pour boucher les pores par où les eſprits entrent dans les nerfs, & pour arrêter tous les mouvemens. Si nous voyions ce qui nous fait mourir, nous en ſerions ſurpris. Ce n'eſt quelquefois qu'une goutte d'humeur étrangere, qu'un grain de matiere mal placé, & cette goutte ou ce grain ſuffit pour renverſer tous les deſſeins ambitieux de ces Conquerans & de ces Maîtres du monde.

Je me ſouviens ſur ce ſujet, qu'un jour on montra à une perſonne de grande qualité & de grand eſprit, un ouvrage d'ivoire d'une extraordinaire délicateſſe. C'étoit un petit homme monté ſur une colomne ſi déliée, que le moindre vent étoit capable de briſer tout cet ouvrage, & l'on ne pouvoit aſſez admirer l'adreſſe avec laquelle

CHAP. IV.

l'ouvrier avoit fû le tailler. Cependant au-lieu d'en être surprise comme les autres, elle témoigna qu'elle étoit tellement frappée de l'inutilité de cet ouvrage, & de la perte du tems de celui qui s'y étoit occupé, qu'elle ne pouvoit appliquer son esprit à cette industrie que les autres y admiroient. Je trouvai ce sentiment fort juste ; mais je pensai en même-temps qu'on le pouvoit appliquer à bien des choses de plus grande conséquence. Toutes ces grandes fortunes par lesquelles les ambitieux s'élevent, comme par différens dégrés, sur la tête des peuples & des Grands, ne sont soûtenues que par des appuis aussi délicats & aussi fragiles en leur genre, que l'étoient ceux de cet ouvrage d'ivoire. Il ne faut qu'un tour d'imagination dans l'esprit d'un Prince, une vapeur maligne qui s'élevera dans ceux qui l'environnent, pour ruiner tout cet édifice d'ambition : Et après tout, il est bâti sur la vie de cet ambitieux. Lui mort, voilà sa fortune renversée & anéantie. Et qu'y a-t-il de plus fragile & de plus foible que la vie d'un homme ? Encore en conservant avec quelque soin ce petit ouvrage d'ivoire, on le peut

garder tant que l'on veut ; mais quelque ſoin qu'on prenne de conſerver ſa vie, il n'y a aucun moyen d'empêcher qu'elle ne finiſſe bientôt. CHAP. IV.

Si les hommes faiſoient réflexion ſur cela, ils ſeroient infiniment plus retenus à s'engager en tant de deſſeins & d'entrepriſes, qui demanderoient des hommes immortels, & des corps autrement faits que les nôtres. Croit-on que ſi quelqu'un avoit dit bien préciſément à tous ceux que nous avons vû de notre tems faire des fortunes immenſes qui ſe ſont diſſipées après leur mort, ce qui devoit arriver & à eux & à leurs maiſons, & qu'on leur eût marqué expreſſément qu'en s'engageant dans la voie qu'ils ont priſe, ils ſeroient dans l'éclat un certain nombre d'années, avec mille ſoins, mille inquietudes & mille traverſes : qu'ils feroient tout leur poſſible pour élever leur famille & pour la laiſſer puiſſante en biens & en charges ; qu'ils mourroient en un tel tems ; qu'enſuite toutes les langues & tous les écrivains ſe déchaîneroient contr'eux ; que leur famille s'éteindroit ; que tous leurs grands biens ſe diſſiperoient ; croiroit-on, dis-je, qu'ils euſſent voulu prendre

CHAP. IV.

toutes les peines qu'ils ont priſes pour ſi peu de choſe? Pour moi je ne le crois pas. Si les hommes ne ſe promettent pas poſitivement l'immortalité & l'éternité, parceque ce ſeroit une illuſion trop groſſiere; au-moins n'enviſagent-ils jamais expreſſément les bornes de leur vie & de leur fortune. Ils ſont bien-aiſes de les oublier & de n'y penſer pas. Et c'eſt pourquoi il eſt bon de les en avertir, en leur montrant que tous ces biens & toutes ces grandeurs qu'ils entaſſent, n'ont pour baze qu'une vie que tout eſt capable de détruire.

Car ce n'eſt encore que l'oubli de la fragilité de la vie, & une confiance ſans raiſon d'échaper de tous les dangers, qui fait réſoudre les hommes à entreprendre des voyages au bout du monde, & à porter à la Chine leur corps, c'eſt-à-dire, tout leur être, ſelon leur penſée, pour en rapporter des drogues & des vernis. En verité s'ils y penſoient bien, & s'ils comptoient bien ce qu'ils hazardent & ce qu'ils deſirent acquerir, ils concluroient ſans doute qu'un peu de bien ne vaut pas la peine d'expoſer une machine auſſi foible que la leur, à tant de perils

& à tant d'incommodités ; mais ils s'a- CHAP. IV.
veuglent volontairement eux-mêmes contre leur propre interêt. Ils n'aiment que la vie, & ils la hazardent pour toute ſorte de choſes ; & ils ont même établi entr'eux, qu'il étoit honteux de craindre de la hazarder.

Si un homme diſoit pour s'excuſer d'aller à la guerre, quand il n'y eſt pas engagé par ſon devoir, que ce qui l'en empêche, c'eſt que ſa tête n'eſt pas à l'épreuve du canon, ni ſon corps impénetrable aux épées & aux piques ; il me ſemble qu'il parleroit très-judicieuſement & très-conformément à la diſpoſition commune des hommes, qui n'eſtiment que les biens de la vie préſente. Car puiſqu'on n'en ſauroit jouir ſans vivre, on ne ſauroit faire de plus grande folie que de hazarder inutilement la vie, qui en eſt le fondement. Cependant les hommes ſont convenus, contre leurs propres principes, de traiter ce langage de ridicule. C'eſt qu'ils ont la raiſon encore plus foible que le corps, comme nous le verrons dans la ſuite.

Mais comme ce n'eſt qu'en détournant ſon eſprit de la fragilité de la vie, que l'homme tombe dans ces égare-

CHAP. IV.

mens, & enſuite dans la préſomption de ſa propre force, il eſt bon de lui mettre continuellement devant les yeux, que toutes les grandeurs, ou d'eſprit ou de corps, qu'il s'attribue, ſont toutes attachées à cette vie miſerable, qui ne tient elle-même à rien, & qui eſt continuellement expoſée à mille accidens. Sans même qu'il nous en arrive aucun, la machine entiere du monde travaille ſans ceſſe avec une force invincible à détruire notre corps. Le mouvement de toute la nature en emporte tous les jours quelque partie. C'eſt un édifice dont on ſappe ſans ceſſe les fondemens, & qui s'écroulera quand les ſoûtiens en ſeront ruinés, ſans qu'aucun ſache préciſément, s'il eſt proche, ou s'il eſt éloigné de cet état.

CHAPITRE V.

Avertiſſemens continuels que nous avons de la fragilité de notre vie, par les néceſſités auſquelles nous ſommes aſſujettis.

IL eſt étrange que les hommes puiſſent s'appuyer ſur leur vie, comme ſur quelque choſe de ſolide, eux qui

ont des avertiſſemens ſi ſenſibles & ſi continuels de ſon inſtabilité. Je ne parle pas de la mort de leurs ſemblables, qu'ils voient à tous momens diſparoître à leurs yeux, & qui ſont autant de voix qui leur crient qu'ils ſont mortels, & qu'il en faudra bientôt faire autant. Je ne parle pas non plus des maladies extraordinaires, qui ſont comme des coups de fouet pour les tirer de leur aſſoupiſſement, & pour les avertir de penſer à mourir. Je parle de la néceſſité où ils ſont de ſoutenir tous les jours la défaillance de leur corps par le boire & par le manger. Qu'y a-t-il de plus capable de leur faire ſentir leur foibleſſe, que de les convaincre par ce beſoin continuel, de la deſtruction continuelle de leur corps qu'ils tâchent de reparer, & de ſoûtenir contre l'impetuoſité du torrent du monde qui les entraîne à la mort ? Car la faim & la ſoif ſont proprement des maladies mortelles. Les cauſes en ſont incurables, & ſi l'on n'en arrête l'effet pour quelque temps, elles l'emportent enfin ſur tous les remedes. CHAP. V.

Qu'on laiſſe le plus grand eſprit du monde deux jours ſans manger, le voilà languiſſant, & preſque ſans ac-

CHAP. V.

tion & ſans penſées, & uniquement occupé du ſentiment de ſa foibleſſe & de ſa défaillance. Il lui faut néceſſairement de la nourriture pour faire agir les reſſorts de ſon cerveau, ſans quoi l'ame ne peut rien. Qu'y a-t-il de plus humiliant que cette néceſſité ? Et encore n'eſt-ce pas la plus fâcheuſe, parcequ'elle n'eſt pas la plus difficile à ſatisfaire ; celle du dormir l'eſt bien autrement. Pour vivre il faut mourir tous les jours, en ceſſant de penſer & d'agir raiſonnablement, & en ſe laiſſant tomber dans un état où l'homme n'eſt preſque plus diſtingué des bêtes : & cet état où nous ne vivons point, emporte une grande partie de notre vie.

Il faut ſouffrir ces néceſſités, puiſque Dieu nous y aſſujettit. Mais il ſeroit bien raiſonnable au-moins de le regarder comme des marques de notre foibleſſe ; puiſque c'eſt en partie pour avertir l'homme de ſa baſſeſſe, qu'il plaît à Dieu de le réduire ainſi tous les jours à l'état & à la condition des bêtes. Cependant le déreglement des hommes eſt tel, qu'ils changent en ſujets de vanité ce qui les devroit le plus humilier. Il n'y a rien où ils faſ-

ſent

ſent paroître, quand ils le peuvent, plus de faſte & de magnificence que dans les feſtins. On ſe fait honneur de cette honteuſe néceſſité, & bien loin de s'en humilier, on s'en ſert à ſe diſtinguer des autres, quand on eſt en état d'y apporter plus d'appareil & d'oſtentation. CHAP. V.

CHAPITRE VI.

Examen des qualités ſpirituelles des hommes. Foibleſſe qui les porte à en juger, non par ce qu'elles ont de réel, mais par l'eſtime que d'autres hommes en font. Vanité & miſere de la ſcience des mots, de celle des faits, & des opinions des hommes.

IL eſt aſſez aiſé de perſuader ſpéculativement les hommes de la foibleſſe de leur corps, & des miſeres de leur nature, quoiqu'il ſoit très-difficile de les porter à en tirer cette conſéquence naturelle, qu'ils ne doivent faire aucun état de tout ce qui eſt appuyé ſur un fondement auſſi branlant & auſſi fragile que leur vie. Mais ils ont d'autres foibleſſes auſquelles non-

CHAP. VI.

ſeulement ils ne s'appliquent point, mais dont ils ne ſont point-du-tout convaincus. Ils eſtiment leur ſcience, leur lumiere, leur vertu, la force & l'étendue de leur eſprit. Ils croient être capables de grandes choſes. Les diſcours ordinaires des hommes ſont tout pleins des éloges qu'ils ſe donnent les uns aux autres pour ces qualités d'eſprit. Et la pente qu'on a à recevoir ſans examen tout ce qui eſt à ſon avantage, fait que ſi l'on en a quelqu'une, on n'en juge pas par ce qu'elle a de réel, mais par cette idée commune que l'on apperçoit dans les autres.

Voyez la 2. partie du Traité du danger des entretiens des hommes, tome 2.

Mais on doit d'abord conſiderer comme une très-grande foibleſſe, cette inclination que l'on a à juger des choſes, non ſur la verité, mais ſur l'opinion d'autrui. Car il eſt clair qu'un jugement faux ne peut donner de réalité à ce qui n'en a point. Si nous ne ſommes donc pas aſſez humbles pour n'avoir pas de complaiſance en ce que nous avons veritablement, au-moins ne ſoyons pas aſſez ſottement vains pour nous attribuer ſur le témoignage d'autrui, ce que nous pouvons reconnoître nous-mêmes que

nous n'avons pas. Examinons ce qui nous éleve, voyons ce qu'il y a de réel & de ſolide dans la ſcience des hommes, & dans les vertus humaines, & retranchons-en au-moins tout ce que nous découvrirons être vain & faux. CHAP. VI.

La ſcience eſt, ou des mots, ou des faits, ou des choſes. Je demeure d'accord que les hommes ſont capables d'aller aſſez loin dans la ſcience des mots & des ſignes, c'eſt-à-dire dans la connoiſſance de la liaiſon arbitraire qu'ils ont faite de certains ſons avec de certaines idées. Je veux bien admirer la capacité de leur mémoire, qui peut recevoir ſans confuſion tant d'images differentes, pourvû que l'on m'accorde que cette ſorte de ſcience eſt une grande preuve, non-ſeulement qu'ils ſont très-ignorans, mais même qu'ils ſont preſque incapables de rien ſavoir. Car elle n'eſt de ſoi d'aucun prix ni d'aucune utilité. Nous n'aprennons le ſens des mots, qu'afin de parvenir à la connoiſſance des choſes. Elle tient lieu de moyen, & non de fin. Cependant ce moyen eſt ſi difficile & ſi long, qu'il y faut conſumer une partie de notre vie.

CHAP. VI.

Pluſieurs l'y emploient toute entiere, & tout le fruit qu'ils tirent de cette étude, eſt d'avoir appris que de certains ſons ſont deſtinés par les hommes à ſignifier de certaines choſes, ſans que cela les avance en rien pour en connoître la nature. Cependant les hommes ſont ſi vains, qu'ils ne laiſſent pas de ſe glorifier de cette ſorte de ſcience; & c'eſt celle-même dont ils tirent plus de vanité, parcequ'ils n'ont pas la force de reſiſter à l'approbation des ignorans, qui admirent d'ordinaire ceux qui la poſſedent.

Il n'y a guere plus de ſolidité dans la ſcience des faits ou des évenemens hiſtoriques. Combien y en a-t-il peu d'exactement rapportés dans les hiſtoires? Nous en pouvons juger par ceux dont nous avons une connoiſſance particuliere, lorſqu'ils ſont écrits par d'autres. Le moyen donc de diſtinguer les vrais des faux, & les certains des incertains? On peut bien ſavoir en général que tout hiſtorien ment, ou de bonne foi, s'il eſt ſincere; ou de mauvaiſe foi, s'il ne l'eſt pas; mais comme il ne nous avertit pas quand il ment, nous ne ſaurions empêcher qu'il ne nous trompe qu'en ne le croyant preſque en rien.

Lors même que l'on ne peut pas dire que les hiſtoires ſoient fauſſes, combien ſont-elles differentes des choſes mêmes ? Combien les faits y ſont ils décharnés ; c'eſt-à-dire, ſeparés tant des mouvemens ſecrets qui les ont produits, que des circonſtances qui ont contribué à les faire réüſſir ? Elles ne nous préſentent proprement que des ſquelettes, c'eſt-à-dire, des actions toutes nues, ou qui paroiſſent dépendre de peu de reſſorts, quoiqu'elles n'ayent été faites que dépendamment d'une infinité de cauſes auſquelles elles étoient attachées, & qui leur ſervoient de ſoutien & de corps. C'eſt donc bien peu de choſe que cette ſcience ; & bien-loin de fournir aux hommes un ſujet d'une vaine complaiſance, elle ne leur devroit donner qu'un ſujet de s'humilier dans la vûe de leur foibleſſe; puiſqu'au même tems qu'ils ſe trouvent l'eſprit rempli de cette infinité d'idées qu'ils ont tirées des hiſtoires, ils ſe trouvent auſſi dans l'impuiſſance de diſtinguer celles qui ſont vraies, de celles qui ne le ſont pas. CHAP. VI.

On peut mettre au même rang la connoiſſance des opinions des hom-

CHAP. VI.

mes ſur les matieres qui ont fait le ſujet de leurs méditations, puiſqu'elles font auſſi une partie conſiderable de leur ſcience. Car comme s'ils avoient une infinité de tems à perdre, il ne leur ſuffit pas de s'informer de ce que les choſes ſont en effet; mais ils tiennent auſſi regître de toutes les fantaiſies que les autres ont eues ſur ces mêmes choſes; ou plutôt, ne pouvant réüſſir à trouver la verité, ils ſe contentent de ſavoir les opinions de ceux qui l'ont cherchée, & ils ſe croient par exemple grands Philoſophes ou grands Médecins, parcequ'ils ſavent les ſentimens de divers Philoſophes ou de divers Médecins ſur chaque matiere. Mais comme on n'en eſt pas plus riche pour ſavoir toutes les viſions de ceux qui ont cherché l'art de faire de l'or; de même on n'en eſt pas plus ſavant pour avoir dans ſa mémoire toutes les imaginations de ceux qui ont cherché la verité ſans la trouver.

CHAPITRE VII.

Qu'on eſt auſſi heureux d'ignorer, que de ſavoir la plûpart des ſciences. L'homme ne connoît pas même ſon ignorance.

IL n'y a que la ſcience des choſes, c'eſt-à-dire celle qui a pour but de ſatisfaire notre eſprit par la connoiſſance du vrai, qui puiſſe avoir quelque ſolidité. Mais quand les hommes y auroient fait de grands progrès, ils ne s'en devroient gueres plus eſtimer, puiſque ces connoiſſances ſteriles ſont ſi peu capables de leur apporter quelque fruit & quelque contentement ſolide, qu'on eſt tout auſſi heureux en y renonçant d'abord, qu'en les portant par de longs travaux au plus haut point où l'on puiſſe les porter. Qu'un grand Mathématicien ſe travaille tant qu'il voudra l'eſprit pour découvrir de nouveaux aſtres dans le ciel, ou pour marquer le chemin des Cometes, il n'y a qu'à conſiderer combien aiſément on ſe paſſe de ces connoiſſances, pour ne lui point porter d'envie &

CHAP. VII.

pour être tout auſſi heureux que lui. Auſſi le plaiſir que l'on prend dans ces ſortes de connoiſſances ne conſiſte pas dans la poſſeſſion même, mais dans l'acquiſition. Sitôt que l'on y eſt arrivé, on n'y penſe plus. L'eſprit ne ſe divertit que par la recherche même, parcequ'il s'y nourrit de la vaine eſperance d'un bien imaginaire qu'il ſe propoſe dans la découverte. Sitôt qu'il n'eſt plus ſoutenu & animé par cette eſperance, il faut qu'il cherche une autre occupation pour éviter la langueur.

Mais il ne ſuffit pas que l'homme s'humilie par l'inutilité de ces ſciences, il faut qu'il reconnoiſſe de plus que ce qu'il en peut acquerir n'eſt preſque rien, & que la plus grande partie de la Philoſophie humaine n'eſt qu'un amas d'obſcurités & d'incertitudes, ou même de fauſſetés. Il n'en faut point d'autres preuves que ce que nous avons vû arriver de notre temps. On avoit philoſophé trois mille ans durant ſur divers principes, & il s'éleve dans un coin de la terre un homme * qui change toute la face de la Philoſophie, & qui prétend faire voir que tous ceux qui ſont venus avant

M. Deſcartes.

lui, n'ont rien entendu dans les principes de la nature. Et ce ne ſont pas ſeulement de vaines promeſſes ; car il faut avouer que ce nouveau-venu donne plus de lumiere ſur la connoiſſance des choſes naturelles, que tous les autres enſemble n'en avoient donné. Cependant quelque bonheur qu'il ait eu à faire voir le peu de ſolidité des principes de la Philoſophie commune, il laiſſe encore dans les ſiens beaucoup d'obſcurités impénétrables à l'eſprit humain. Ce qu'il nous dit, par exemple, de l'eſpace & de la nature de la matiere, eſt ſujet à d'étranges difficultés ; & j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de paſſion que de lumiere dans ceux qui paroiſſent n'en être pas effrayés. Quel plus grand exemple peut-on avoir de la foibleſſe de l'eſprit humain, que de voir que pendant trois mille ans, ceux d'entre les hommes qui ſemblent avoir eu le plus de pénetration, ſe ſoient occupés à raiſonner ſur la nature, & qu'après tant de travaux, & malgré ce nombre innombrable d'écrits qu'ils ont faits ſur cette matiere, il ſe trouve qu'on en eſt à recommencer : & que le plus grand fruit qu'on puiſſe tirer de leurs

CHAP. VII.

CHAP. VII.

ouvrages, eſt d'y apprendre que la Philoſophie eſt un vain amuſement, & que ce que les hommes en ſavent n'eſt preſque rien. Ce qui eſt étrange eſt que l'homme ne connoît pas même ſon ignorance, & que cette ſcience eſt la plus rare de toutes.

Et c'eſt pourquoi quand le commun du monde voit ces grandes Bibliotheques, que l'on peut appeller, à quelque choſe près, le magaſin des fantaiſies des hommes, il s'imagine que l'on ſeroit très-heureux, ou du-moins bien habile, ſi on ſavoit tout ce qui eſt contenu dans ces amas de volumes, & ne les regarde pas autrement que comme des treſors de lumiere & de verité. Mais il en juge bien mal. Quand tout cela ſeroit réüni dans une tête, cette tête n'en ſeroit ni mieux reglée, ni plus ſage, ni plus heureuſe. Tout cela ne feroit qu'augmenter ſa confuſion, & obſcurcir ſa lumiere. Et après tout elle ne ſeroit gueres differente d'une Bibliotheque exterieure. Car comme on ne peut lire qu'un livre à la fois, & qu'une page dans ce livre; de même celui qui auroit tous les livres dans ſa mémoire, ne ſeroit capable de s'appliquer à chaque heu-

e qu'à un certain livre & à une cer- CHAP. VII.
taine partie de ce livre. Tout le reſte ſeroit en quelque ſorte autant hors de ſa penſée que s'il ne le ſavoit point du tout : & tout l'avantage qu'il en tireroit, eſt qu'il pourroit quelquefois ſuppléer à l'abſence des livres, en cherchant avec peine dans ſa mémoire ce qu'elle auroit retenu ; encore n'en ſeroit-il pas auſſi aſſuré, que s'il prenoit la peine de s'en inſtruire à l'heure même dans un livre.

CHAPITRE VIII.

Bornes étroites de la ſcience des hommes ; notre eſprit racourcit tout. La verité elle même nous aveugle ſouvent.

POur comprendre donc ce que c'eſt que la ſcience des hommes, il faut deſcendre comme par divers degrés juſqu'aux bornes où elle eſt réduite. Elle ſeroit peu de choſe quand notre eſprit ſeroit capable de s'appliquer tout à la fois à tout ce que nous avons dans la mémoire, parceque nous ne connoîtrions toujours que peu de verités. Cependant, comme je le viens de dire,

CHAP. VIII.

nous ne ſommes capables de connoître qu'un ſeul objet & une ſeule verité à la fois, le reſte demeure enſeveli dans notre mémoire comme s'il n'y étoit point. Voilà donc déja notre ſcience réduite à un ſeul objet. Mais de quelle maniere encore le connoît-on ? s'il renferme diverſes qualités, nous n'en regardons qu'une à la fois. Nous diviſons les choſes les plus ſimples en diverſes idées, parceque notre eſprit eſt encore trop étroit pour les pouvoir comprendre toutes enſemble. Tout eſt trop grand pour lui. Il faut qu'il racourciſſe tout ce qu'il conſidere, ou qu'il en retranche la plus grande partie pour le proportionner à ſa petiteſſe.

La vûe de notre eſprit eſt à peu près ſemblable à celle de notre corps ; je veux dire qu'elle eſt auſſi ſuperficielle & auſſi bornée. Nos yeux ne pénetrent point la profondeur des corps, ils s'arrêtent à la ſurface. Plus ils étendent leur vûe, plus elle eſt confuſe ; & pour voir quelque objet exactement, il faut qu'ils perdent de vûe tous les autres. Que ſi les objets ſont éloignés, ils les réduiſent par la foibleſſe de l'organe qui en reçoit l'image, à la petiteſſe des moindres corps que nous

avons auprès de nous. Ces maſſes prodigieuſes qu'on appelle des étoiles, ne ſont qu'un point à nos yeux, & ne nous paroiſſent preſque que des étincelles. C'eſt là l'image de la vûe de notre eſprit. Nous ne connoiſſons de même que la ſurface & l'écorce de la plûpart des choſes. Nous en détachons comme une feuille délicate pour en faire l'objet de notre penſée. Si les objets ſont un peu étendus, ils nous confondent. Il faut néceſſairement que nous les conſiderions par parties, & ſouvent la multiplicité de ces parties nous rejette dans la confuſion que nous voulions éviter. *Confuſum eſt quidquid in pulverem ſectum eſt.* S'ils ne ſont pas préſens à nos ſens, nous ne les atteignons ſouvent qu'en un point, & nous nous formons des idées ſi foibles & ſi petites des plus grandes & des plus terribles choſes, qu'elles font moins d'impreſſion ſur nous, que la moindre de celles qui agiſſent ſur nos ſens. CHAP. VIII.

Ce n'eſt pas encore tout. Quoique ce que notre eſprit peut comprendre de verité ſoit ſi peu de choſe, la poſſeſſion ne lui en eſt pas néanmoins ferme ni aſſurée. Il y eſt ſouvent troublé

CHAP. VIII.

par la défiance & l'incertitude : & le faux lui paroît revêtu de couleurs ſi ſemblables à celle du vrai, qu'il ne ſait où il en eſt. Ainſi il n'embraſſe ſon objet que foiblement & comme en tremblant, & il ne ſe défend contre cette incertitude que par un certain inſtinct, & un certain ſentiment qui le fait attacher aux verités qu'il connoît, malgré les raiſons qui ſemblent y être contraires.

Voilà donc à quoi ſe réduit cette ſcience des hommes que l'on vante tant, à connoître une à une un petit nombre de verités d'une maniere foible & tremblante. Mais de ces verités combien y en a-t-il peu d'utiles? Et de celles qui ſont utiles en elles-mêmes, combien y en a-t-il peu qui le ſoient à notre égard, & qui ne puiſſent devenir des principes d'erreur? Car c'eſt encore un effet de la foibleſſe des hommes, que la lumiere les aveugle ſouvent auſſi-bien que les ténebres, & que la verité les trompe auſſi-bien que l'erreur. Et la raiſon en eſt, que les concluſions dépendent ordinairement de l'union des verités, & non d'une verité toute ſeule. Il arrive ſouvent qu'une verité imparfaitement

connue, étant priſe par erreur comme ſuffiſante pour nous conduire, nous jette dans l'égarement. Combien y en a-t-il, par exemple, qui ſe précipitent dans des indiſcretions par la connoiſſance qu'ils ont de cette verité particuliere. Que nous devons la correction au prochain ? Combien y en a-t-il qui autoriſent leur lâcheté par des maximes très-veritables touchant la condeſcendance chrétienne ? CHAP. VIII.

Si l'on ne voit point de chemin, on s'égare. Si l'on en voit pluſieurs, on ſe confond : & la lumiere de l'eſprit qui fait découvrir pluſieurs raiſons, eſt auſſi capable de nous tromper, que la ſtupidité qui ne voit rien. Nous nous trompons ſouvent par l'impreſſion des autres qui nous communiquent leurs erreurs, & nous nous trompons même quelquefois lorſque nous découvrons les erreurs des autres, parceque nous ſommes portés à croire qu'ils ont tort en tout, au-lieu qu'ils n'ont ſouvent tort qu'en partie.

CHAPITRE IX.

Difficulté de connoître les choſes dont on doit juger par la comparaiſon des vraiſemblances. Témerité prodigieuſe de ceux qui ſe croient capables de choiſir une Religion par l'examen particulier de tous les dogmes conteſtés.

VOici encore un autre inconvenient qui eſt la ſource d'un grand nombre d'erreurs. La découverte du vrai dans la plûpart des choſes, dépend de la comparaiſon des vraiſemblances. Mais qu'y a-t-il de plus trompeur que cette comparaiſon ? car ce qui eſt de ſoi-même moins vraiſemblable, étant mis plus en vûe par la maniere dont on l'exprime, & étant conſideré avec plus d'application ou de paſſion, eſt capable de faire beaucoup plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que d'autres choſes, qui, quoiqu'appuyées ſur des raiſons beaucoup plus ſolides, ſeroient propoſées d'une maniere obſcure, & écoutées avec négligence & ſans paſſion. Ainſi l'inégalité de la clarté, l'inégalité de l'appli-

cation, l'inégalité de la paſſion, contrepéſe ſouvent, ou anéantit même entierement l'avantage que les raiſons ont les unes ſur les autres en ſolidité ou en vraiſemblance. CHAP. IX.

Cependant l'eſprit de l'homme étant ſi foible, ſi borné, ſi étroit, ſi ſujet à s'égarer, eſt en même-temps ſi préſomptueux, qu'il n'y a rien dont il ne ſe puiſſe croire capable, pourvu qu'il ſe trouve des gens qui l'en flattent. Qu'y a-t-il qui ſoit plus viſiblement au-deſſus de l'eſprit & de la lumiere du commun du monde, & particuliérement des ſimples & des ignorans, que de diſcerner, entre tant de dogmes conteſtés parmi les Chrétiens, ceux qu'il faut rejetter, de ceux qu'il faut ſuivre ? Pour décider raiſonnablement une ſeule de ces queſtions, il faut une étendue d'eſprit très-grande & très-rare. Que ſera-ce donc quand il s'agit de les décider toutes, & de faire le choix d'une Religion ſur la comparaiſon des raiſons de toutes les ſociétés chrétiennes ? Cependant les Auteurs des nouvelles héreſies ont perſuadé cent millions d'hommes, qu'il n'y avoit rien en cela qui ſurpaſſât la force de l'eſprit des plus ſimples. C'eſt

CHAP. IX.

même par-là qu'ils les ont attirés d'entre le peuple. Ceux qui les ont ſuivis, ont trouvé qu'il étoit beau de diſcerner eux-mêmes la veritable Religion par la diſcuſſion des dogmes, & ils ont conſideré ce droit d'en juger qu'on leur attribuoit, comme un avantage conſiderable que l'Egliſe Romaine leur avoit injuſtement ravi.

On ne doit pas néanmoins chercher ailleurs que dans la foibleſſe même de l'homme la cauſe de cette préſomption. Elle vient uniquement de ce que l'homme, eſt ſi éloigné de connoître la verité, qu'il en ignore même les marques & les caracteres. Il ne ſe forme ſouvent que des idées confuſes des termes d'évidence & de certitude. Et c'eſt ce qui fait qu'il les applique au hazard à toutes les vaines lueurs dont il eſt frappé. Tout ce qui lui plaît devient évident. Ainſi après qu'un héretique a comme conſacré ſes fantaiſies par ce titre qu'il leur donne de verités certaines & contenues clairement dans l'Ecriture, il étouffe enſuite tous les doutes qui pourroient s'élever contre, & ne ſe permet pas de les regarder; ou s'il les regarde, c'eſt en ne les conſiderant que comme des difficultés,

& en leur ôtant par-là la force de faire impreſſion ſur ſon eſprit. CHAP. IX.

CHAPITRE X.

Que le monde n'eſt preſque compoſé que de gens ſtupides qui ne penſent à rien. Que ceux qui penſent un peu davantage ne valent pas mieux. Trouble que l'imagination cauſe à la raiſon. Folie commencée dans la plûpart des hommes.

SI l'eſprit humain eſt ſi peu de choſe, même lorſqu'il s'agite & qu'il cherche la verité; que ſera-ce lorſqu'il s'abandonne au poids de ſon corps, & qu'il n'agit preſque que par les ſens? Or il n'agit preſque que de cette ſorte dans la plûpart des hommes, comme l'Ecriture nous l'enſeigne quand elle nous dit, *que l'habitation terreſtre abaiſſe l'eſprit qui penſe à pluſieurs choſes.* Car en nous découvrant par ces paroles l'activité naturelle de l'eſprit, qui le rend de lui-même capable de former une grande diverſité de penſées, & de comprendre une infinité de divers objets; elle nous fait voir

Sap. 9. 15.

CHAP. X.

auſſi l'état où cet eſprit eſt réduit par l'union avec un corps corrompu, & par les néceſſités de la vie préſente, qui l'appeſantiſſent tellement, quelque actif, pénétrant & étendu qu'il ſoit de lui-même, qu'elles le reſſerrent en un très-petit cercle d'objets groſſiers, autour deſquels il ne fait que tourner continuellement d'un mouvement lent & foible, & qui n'a rien de la nobleſſe & de la grandeur de ſa nature. En effet, ſi l'on fait réflexion ſur tous les hommes du monde, on trouvera qu'ils ſont preſque tous plongés dans une telle ſtupidité, que ſi elle n'éteint pas entierement leur raiſon, elle leur en laiſſe ſi peu l'uſage, que c'eſt une choſe étonnante comment une ame peut être réduite à une telle brutalité. A quoi penſe un Canibale, un Iroquois, un Breſilien, un Négre, un Cafre, un Groenlandien, un Lapon, tout le temps de ſa vie ? à chaſſer, à pêcher, à danſer, à ſe venger de ſes ennemis.

Mais ſans aller chercher ſi loin des exemples de la ſtupidité des hommes : à quoi penſent la plûpart des gens de travail ? à leur ouvrage, à manger,

à boire, à dormir, à tirer ce qui leur eſt dû, à payer la taille, & à un petit nombre d'autres objets. Ils ſont comme inſenſibles à tous les autres, & l'accoutumance qu'ils ont de tourner dans ce petit cercle, les rend incapables de rien concevoir au-delà. Si on leur parle de Dieu, de l'Enfer, du Paradis, de la Religion, des Regles de la Morale, ou ils n'entendent point, ou ils oublient en un moment ce qu'on leur dit, & leur eſprit rentre auſſitôt dans ce cercle d'objets groſſiers auſquels il eſt accoûtumé. S'ils ſont infiniment éloignés par leur nature, de celle des bêtes, telle qu'elle eſt en effet, ils ſont très-peu differens de l'idée que nous en avons. Car ce que nous concevons par une bête, eſt un certain animal qui penſe, mais qui penſe peu, qui n'a que des idées confuſes & groſſieres, & qui n'eſt capable de concevoir qu'un fort petit nombre d'objets. Ainſi nous concevons un cheval, comme un animal qui penſe à manger, à dormir, à courir & à retourner à ſon écurie. Cette idée n'eſt pourtant pas celle d'un cheval; car une machine ne penſe point: mais c'eſt proprement

CHAP. X.

celle d'un homme ſtupide. Et certainement il ne faudroit pas y ajouter encore beaucoup de penſées pour en former celle d'un Tartare.

Cependant ce nombre de gens qui ne penſent preſque point, & qui ne ſont occupés que des néceſſités de la vie préſente, eſt ſi grand, que celui des gens dont l'eſprit a un peu plus d'agitation & de mouvement, n'eſt preſque rien en comparaiſon. Car ce nombre de ſtupides comprend, dans le Chriſtianiſme même, preſque tous les gens de travail, preſque tous les pauvres, la plûpart des femmes de baſſe condition, tous les enfans. Tous ces gens ne penſent preſque à rien durant leur vie, qu'à ſatisfaire aux néceſſités de leurs corps, à trouver moyen de vivre, à vendre, à acheter; & encore ils ne forment ſur tous ces objets que des penſées aſſez confuſes. Mais dans les autres nations, principalement entre celles qui ſont plus barbares, il comprend les peuples entiers ſans aucune diſtinction.

Il eſt certain que les gens qui travaillent du corps, comme tous les pauvres du monde, penſent moins que les autres, & que ce travail rend

leur ame plus peſante : les richeſſes au-contraire qui donnent un peu plus de loiſir & de liberté aux hommes, & qui leur permettent de s'entretenir les uns avec les autres ; les emplois d'eſprit qui les obligent de traiter enſemble, les réveillent un peu, & empêchent que leur ame ne tombe dans une ſi grande ſtupidité. L'eſprit d'une femme de la Cour eſt plus remué & plus actif que celui d'une païſanne, & celui d'un Magiſtrat, que celui d'un artiſan. Mais s'il y a plus d'action & de mouvement, il y a auſſi pour l'ordinaire plus de malice & plus de vanité : de ſorte qu'il y a encore plus de bien réel dans une ſtupidité ſimple, que dans cette activité pleine de déguiſement & d'artifice. CHAP. X.

Enfin pour achever la peinture de la foibleſſe de notre eſprit, il faut encore conſiderer que, quelque vraies que ſoient ſes penſées, il en eſt ſouvent ſéparé avec violence par le déreglement naturel de ſon imagination. Une mouche qui paſſera devant ſes yeux eſt capable de le diſtraire de la contemplation la plus ſerieuſe. Cent idées inutiles qui viennent à la traverſe, le troublent & le confondent malgré

CHAP. X.

qu'il en ait. Et il eſt ſi peu maître de lui-même, qu'il ne ſauroit s'empêcher de jetter au moins la vûe ſur ces vains phantômes, en quittant les objets les plus importans. Ne peut-on pas appeller avec raiſon cet état, un commencement de folie ? Car comme la folie achevée conſiſte dans le déreglement entier de l'imagination, qui vient de ce que les images qu'elle préſente ſont ſi vives, que l'eſprit ne diſtingue plus les fauſſes des veritables : de même la force qu'elle a de préſenter ſes images à l'eſprit, ſans le congé & ſans l'aveu de la volonté, eſt une folie commencée ; & pour la rendre entiere, il ne faut qu'augmenter de quelque degrès la chaleur du cerveau, & rendre les images un peu plus vives. De ſorte qu'entre l'état du plus ſage homme du monde & celui d'un fou achevé, il n'y a de difference que de quelques degrés de chaleur & d'agitation d'eſprit. Et nous ne ſommes pas ſeulement obligés de reconnoître que nous ſommes capables de la folie ; mais il faut avouer de plus que nous la ſentons, & que nous la voyons toute formée dans nous-mêmes, ſans que nous ſachions à quoi il tient qu'elle ne

ne s'acheve par un entier renverſement de notre eſprit.

Chapitre XI.

Foibleſſe de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raiſon. Peu de gens vivent par raiſon. La volonté ne ſauroit réſiſter à des impulſions dont nous ſavons la fauſſeté. Les paſſions viennent de foibleſſe. Beſoin que l'ame a d'appui.

MAis quoique la raiſon ſoit foible au point où nous l'avons repreſentée, ce n'eſt encore rien au prix de la foibleſſe de l'autre partie de l'homme, qui eſt ſa volonté; & l'on peut dire, en les comparant enſemble, que ſa raiſon fait ſa force, & que ſa foibleſſe conſiſte dans l'impuiſſance où ſa volonté ſe trouve, de ſe conduire par la raiſon.

Il n'y a perſonne qui ne demeure d'accord, que la raiſon nous eſt donnée pour nous ſervir de guide dans la vie, pour nous faire diſcerner les biens & les maux, & pour nous regler dans nos déſirs & dans nos actions. Mais

CHAP. XI.

combien y en a-t-il peu qui l'emploient à cet uſage, & qui vivent, je ne dis pas ſelon la verité & la juſtice, mais ſelon leur propre raiſon, toute aveugle & toute corrompue qu'elle eſt ? Nous flottons dans la mer de ce monde au gré de nos paſſions, qui nous emportent tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, comme un vaiſſeau ſans voile & ſans pilote : & ce n'eſt pas la raiſon qui ſe ſert des paſſions, mais ce ſont les paſſions qui ſe ſervent de la raiſon pour arriver à leur fin. C'eſt tout l'uſage que l'on en fait ordinairement.

Souvent même la raiſon n'eſt pas corrompue. Elle voit ce qu'il faudroit faire, & elle eſt convaincue du néant des choſes qui nous agitent ; mais elle ne ſauroit empêcher l'impreſſion violente qu'elles font ſur nous. Combien de gens s'alloient autrefois battre en duel, en déplorant & en condamnant cette miſerable coûtume, & ſe blâmant eux-mêmes de la ſuivre ? Mais ils n'avoient pas pour cela la force de mépriſer le jugement de ces fous, qui les euſſent traités de lâches s'ils euſſent obéi à la raiſon ? Combien de gens ſe ruinent en folles dépenſes, & ſe ré-

duiſent à des miſeres extrêmes, parce qu'ils ne ſauroient reſiſter à la fauſſe honte de ne faire pas comme les autres ? CHAP. XI.

Qu'y a-t-il de plus aiſé que de convaincre les hommes du peu de ſolidité de tout ce qui les attire dans le monde ? Cependant avec tous ces raiſonnemens, le phantôme de la réputation, la chimere des honneurs & du rang, & mille autres choſes auſſi vaines les emportent & les renverſent, parceque leur ame n'a point de force, de ſolidité, ni de fermeté.

Que diroit-on d'un ſoldat qui étant averti que dans un ſpectacle où l'on repreſenteroit un combat, les canons & les mouſquets ne ſont point chargés à balle, ne laiſſeroit pas de baiſſer la tête & de s'enfuir au premier coup de mouſquet ? Ne diroit-on pas que ſa lâcheté approcheroit de la folie ? Et n'eſt-ce pas cependant ce que nous faiſons tous les jours ? On nous avertit que les diſcours & les jugemens des hommes ſont incapables de nous nuire, comme ils ne nous peuvent ſervir de rien, qu'ils ne peuvent nous ravir aucun de nos biens, ni ſoulager aucun de nos maux. Et néanmoins ces diſ-

CHAP. XI.

cours & ces jugemens ne laiſſent pas de nous renverſer, & de faire ſortir notre ame de ſon aſſiete. Une grimace, une parole de chagrin nous mettent en colere, & nous nous préparons à les repouſſer comme ſi c'étoit quelque choſe de bien redoutable. Il faut nous flatter & nous careſſer comme des enfans, pour nous tenir en bonne humeur, autrement nous jettons des cris à notre mode comme les enfans à la leur.

Il eſt certain que l'impatience que les hommes témoignent dans toutes ces occaſions, vient de quelque paſſion qui les poſſede. Mais les paſſions mêmes viennent de foibleſſe, & du peu d'attache que leur ame a aux biens véritables & ſolides. Et pour le comprendre, il faut conſiderer que comme ce n'eſt pas une foibleſſe à notre corps d'avoir beſoin de la terre pour ſe ſoutenir, parceque c'eſt la condition naturelle de tous les corps; mais que l'on ne dit qu'il eſt foible que lorſqu'il a beſoin d'appuis étrangers, qu'il le faut porter, ou qu'il lui faut un bâton, & que le moindre vent eſt capable de le renverſer; de même ce n'eſt pas une foibleſſe à l'ame d'a-

voir beſoin de s'appuyer ſur quelque choſe de veritable & de ſolide, & de ne pouvoir pas ſubſiſter comme ſuſpendue en l'air ſans être attachée à un objet : ou ſi c'eſt une foibleſſe, elle eſt eſſentielle à la créature, qui ne ſe ſuffiſant pas à elle-même, a beſoin de chercher ailleurs le ſoutien qu'elle ne trouve pas en ſoi. CHAP. XI.

Mais la foibleſſe véritable de l'ame conſiſte en ce qu'elle s'appuye ſur le néant, comme dit l'Ecriture, & non ſur des choſes réelles & ſolides ; ou que ſi elle s'appuye ſur la verité, cette verité ne lui ſuffit pas, & n'empêche pas qu'elle n'ait encore beſoin de mille autres ſoutiens, par la ſouſtraction deſquels elle tombe incontinent dans l'abattement. Elle conſiſte en ce que le moindre ſouffle eſt capable de la faire ſortir de l'état de ſon repos, que les moindres bagatelles l'ébranlent, l'agitent, la tourmentent, & qu'elle ne peut reſiſter à l'impreſſion de mille choſes dont elle reconnoît elle-même la fauſſeté & le néant. *Iſ.* 59. 4.

CHAPITRE XII.

Conſideration particuliere ſur la vanité des appuis que l'ame ſe fait pour ſe ſoutenir.

CE que nous venons de dire eſt une image racourcie de la foibleſſe de l'homme : & il eſt bon de la conſiderer plus en détail pour en remarquer les différens traits.

Quoique l'homme ne puiſſe trouver en cette vie de veritable repos ; il eſt certain qu'il n'eſt pas auſſi toujours dans l'abattement & dans le deſeſpoir. Son ame prend par néceſſité une certaine conſiſtance, parcequ'il eſt ſi foible & ſi inconſtant, qu'il ne peut pas même demeurer dans une agitation continuelle. Les plus grands maux s'adouciſſent par le temps. Le ſentiment s'en perd & s'en évanouit. La pauvreté, la honte, la maladie, l'abandonnement, la perte des amis, des parens, des enfans, ne produiſent que des ſecouſſes paſſageres, dont le mouvement ſe ralentit peu-à-peu juſqu'à ce qu'il ceſſe entierement.

CHAP. XII.

L'ame trouve donc enfin quelque ſorte de repos, & c'eſt une choſe commune à tous les hommes, d'avoir en quelque temps de leur vie une aſſiete tranquille. Mais cette aſſiete eſt ſi peu ferme, qu'il ne faut preſque rien pour la troubler.

La raiſon en eſt que l'homme ne s'y ſoutient pas par l'attache à quelque verité ſolide qu'il connoiſſe clairement, mais qu'il s'appuye ſur quantité de petits ſoutiens, & qu'il eſt comme ſuſpendu par une infinité de fils foibles & déliés, à un grand nombre de choſes vaines & qui ne dépendent pas de lui: de ſorte que comme il y a toujours quelqu'un de ces fils qui ſe rompt, il tombe auſſi en partie & reçoit une ſecouſſe qui le trouble. On eſt porté par le petit cercle d'amis & d'approbateurs dont on eſt environné; car chacun tâche de s'en faire un, & l'on y réüſſit ordinairement. On eſt porté par l'obéiſſance & l'affection de ſes domeſtiques, par la protection des Grands, par de petits ſuccès, par des louanges, par des divertiſſemens, par des plaiſirs. On eſt porté par les occupations qui amuſent, par les eſperances que l'on nourrit, par les deſſeins que

CHAP. XII.

l'on forme, par les ouvrages que l'on entreprend. On eſt porté par les curioſités d'un cabinet, par un jardin, par une maiſon des champs. Enfin il eſt étrange à combien de choſes l'ame s'attache, & combien il lui faut de petits appuis pour la tenir en repos.

On ne s'apperçoit pas pendant que l'on poſſede toutes ces choſes combien on en eſt dépendant. Mais comme elles viennent ſouvent à manquer, on reconnoît par le trouble que l'on en reſſent, que l'on y avoit une attache effective. Un verre caſſé nous impatiente; notre repos en dépendoit donc. Un jugement faux & ridicule qu'un impertinent aura fait de nous, nous pénetre juſqu'au vif; l'eſtime de cet impertinent, ou au moins l'ignorance de ce jugement faux qu'il fait de nous, contribuoit donc à notre tranquillité: elle nous portoit & nous ſoutenoit ſans que nous y penſaſſions.

Non-ſeulement nous avons beſoin continuellement de ces vains ſoutiens, mais notre foibleſſe eſt ſi grande, qu'ils ne ſont pas capables de nous ſoutenir longtemps. Il en faut changer. Nous les écraſerions par notre poids. Nous ſommes comme des

oiſeaux qui ſont en l'air, mais qui n'y peuvent demeurer ſans mouvement, ni preſque en un même lieu, parceque leur appui n'eſt pas ſolide, & que d'ailleurs ils n'ont pas aſſez de force & de vigueur en eux pour reſiſter à ce qui les porte en bas : de ſorte qu'il faut qu'ils ſe remuent continuellement, & que par de nouveaux battemens de l'air, ils ſe faſſent ſans ceſſe un nouvel appui. Autrement, s'ils ceſſoient d'uſer de cet artifice que la nature leur apprend, ils tomberoient comme les autres choſes peſantes. Notre foibleſſe ſpirituelle a des effets tout ſemblables. Nous nous appuyons ſur les jugemens des hommes, ſur les plaiſirs des ſens, ſur les conſolations humaines, comme ſur un air qui nous ſoutient pour un temps. Mais parceque toutes ces choſes n'ont point de ſolidité, ſi nous ceſſons de nous remuer & de changer d'objets, nous tombons dans l'abattement & dans la triſteſſe. Chaque objet en particulier n'eſt pas capable de nous ſoutenir. C'eſt par des changemens continuels que l'ame ſe maintient dans un état ſupportable, & qu'elle s'empêche d'être accablée par l'ennui & le cha-

CHAP. XII.

CHAP. XII.

grin. Ainſi ce n'eſt que par artifice qu'elle ſubſiſte. Elle tend par ſon propre poids au découragement & au deſeſpoir. Le centre de la nature corrompue eſt la rage & l'enfer. On le porte en quelque ſorte en ſoi-même dès cette vie ; & ce n'eſt que pour s'empêcher de le ſentir, que l'ame s'agite tant, & qu'elle cherche à s'occuper hors d'elle-même de tant d'objets exterieurs. Pour l'y enfoncer tout-à-fait, il ne faut que la ſéparer de tous ces objets, & la réduire à ne penſer qu'à elle-même. Et comme c'eſt proprement ce qui fait la mort, elle précipiteroit tous les hommes dans ce centre malheureux, ſi Dieu par ſa grace toutepuiſſante n'avoit donné à quelques-uns d'eux un autre poids qui les éleve vers le Ciel.

CHAPITRE XIII.

Que tout ce qui paroît de grand dans la diſpoſition de l'ame de ceux qui ne ſont pas veritablement à Dieu, n'eſt que foibleſſe.

IL n'eſt pas moins vrai de la volonté de l'homme, conſiderée en elle-même & ſans le ſecours de Dieu, que de ſon eſprit & de ſon intelligence, que ce qui y paroît de plus grand n'eſt que foibleſſe, & que les noms de force & de courage, par leſquels on releve certaines actions & certaines diſpoſitions de l'ame, nous cachent les plus grandes lâchetés & les plus grandes baſſeſſes. Ce que nous prenons pour courſe, eſt une fuite; pour élevation, eſt une chûte; pour fermeté, eſt legereté. Cette immobilité & cette roideur infléxible qui paroît en quelques actions, n'eſt qu'une dureté produite par le vent des paſſions, qui enfle comme des balons ceux qu'elles poſſedent. Quelquefois ce vent les éleve en haut, quelquefois il les précipite en bas. Mais en haut & en bas, ils

CHAP. XIII.

ſont également legers & foibles.

Qu'eſt-ce qui porte tant de gens à ſuivre la profeſſion des armes, dans laquelle il faut par néceſſité s'expoſer à tant de hazards & ſouffrir tant de fatigues ? Eſt-ce le déſir de ſervir leur Prince, ou leur pays ? Ils n'en ont pas ſouvent la moindre penſée. C'eſt l'impuiſſance de mener une vie reglée. C'eſt la fuite du travail où leur condition les engage. C'eſt l'amour de ce qu'il y a de licentieux dans la vie des ſoldats. C'eſt la foibleſſe de leur eſprit, & l'illuſion de leur imagination qui les flatte par de fauſſes eſperances, & qui leur repreſentant d'une maniere vive les maux qu'ils veulent éviter, leur cache ceux auſquels ils s'expoſent.

Ne vous imaginez pas que ce brave qui marche à l'aſſaut avec tant de fierté, mépriſe ſérieuſement la mort, & qu'il conſidere fort la juſtice de la cauſe qu'il ſoutient. Il eſt tout poſſedé de la crainte des jugemens qu'on feroit de lui s'il reculoit ; & ces jugemens le preſſent comme un ennemi, & ne lui permettent pas de penſer à autre choſe. Voilà la ſource de ce grand courage.

Pour en être convaincu, on n'a qu'à

conſiderer ces gens que l'on fait paſſer pour des exemples de la force & de la generoſité humaine, dans les endroits de leur vie où ils ont été dépourvûs de ce vent qui les portoit dans leurs actions pompeuſes & éclatantes. On y voit ces prétendus Héros, qui ſembloient braver la mort & ſe moquer des choſes les plus terribles, renverſés par le moindre accident, & réduits à témoigner honteuſement leur foibleſſe. Qu'on regarde cet Alexandre, qui avoit fait trembler toute la terre & qui dans les combats avoit ſi ſouvent affronté la mort, attaqué d'une maladie mortelle dans Babylone : A peine la mort lui paroît-elle à découvert, qu'il remplit tout ſon palais de devins, de devinereſſes & de ſacrificateurs. Il n'y a point de ſotte ſuperſtition où il n'ait recours pour ſe défendre de cette mort qui le menace, & qui l'emporte enfin après l'avoir auparavant terraſſé de ſon ſeul aſpect, & l'avoir réduit aux plus grandes baſſeſſes. Pouvoit-il mieux faire voir que quand il ſembloit la mépriſer, c'eſt qu'il s'en croyoit bien éloigné, & que les paſſions dont il étoit tranſporté, lui metoient comme un voile. CHAP. XIII.

CHAP. XIII.

devant les yeux qui l'empêchoit de la voir ?

Et que l'on ne croie pas qu'il y ait plus de veritable force dans ceux d'entre les Payens qui ne ſemblent pas s'être démentis, & qui ſont morts en apparence avec autant de courage qu'ils avoient vêcu. De quelques pompeux éloges que les Philoſophes relevent à l'envi la mort de Caton, ce n'eſt qu'une foibleſſe effective qui l'a porté à cette brutalité, dont ils ont fait le comble de la generoſité humaine. C'eſt ce que Ciceron découvre aſſez, lorſqu'il dit, *qu'il falloit que Caton mourût, plutôt que de voir le viſage du Tyran.* C'eſt donc la crainte de voir le viſage de Céſar qui lui a inſpiré cette réſolution deſeſperée. Il n'a pu ſouffrir de ſe voir ſoumis à celui qu'il avoit tâché de ruiner, ni de le voir triompher de ſa vaine réſiſtance. Et ce n'a été que pour chercher dans la mort un vain aſile contre ce phantôme de Céſar victorieux, qu'il s'eſt porté à violer toutes les loix de la nature. Séneque qui en fait ſon idole, ne lui attribue pas un autre mouvement quand il lui fait dire : *Puiſque les affaires du genre humain ſont déſeſperées, mettons*

Lib. 1. Offic.

Caton en ſureté. Il ne penſoit donc qu'à ſa ſureté. Il ne penſoit qu'à s'ôter de devant les yeux un objet que ſa foibleſſe ne pouvoit ſouffrir. Ainſi, au-lieu de dire comme Séneque, qu'il mit en liberté avec violence *cet eſprit genereux, qui mépriſoit toute la puiſſance des hommes* : GENEROSUM *illum, contemtoremque omnis potentiæ ſpiritum ejecit* : il faut dire que par une foibleſſe pitoyable, il ſuccomba à un objet que toutes les femmes & tous les enfans de Rome ſouffrirent ſans peine : & que la terreur qu'il en eut fut ſi violente, qu'elle le porta à ſortir de la vie par le plus grand de tous les crimes. CHAP. XIII.

Ces morts tranquilles & où il ne paroît aucune fureur comme celle de Socrate, pourroient paroître plus genereuſes. Mais toute cette tranquillité étoit pourtant bien peu de choſe, puiſqu'elle ne venoit que d'ignorance & d'aveuglement. Socrate ne croyoit pas ſe devoir effrayer de la mort, parce, diſoit-il, qu'il ne ſavoit ſi c'étoit un bien ou un mal ; mais il faiſoit voir par-là qu'il avoit bien peu de lumiere. Car n'eſt-ce pas un malheur terrible que de ne ſavoir pas en entrant dans

CHAP. XIII.

un état éternel, s'il doit être heureux ? Et ne faut-il pas avoir une insensibilité monstrueuse, pour n'être point touché de cette effroyable incertitude, & pour être capable, lorsqu'on est sur le point d'en faire l'essai, de prendre encore plaisir à discourir avec ses amis, & à jouir de la vaine satisfaction que donnent les sentimens d'affection & d'estime qu'ils nous font paroître ? Voilà néanmoins ce qui a occupé l'esprit de Socrate dans le plus beau jour de sa vie, au jugement des Philosophes, qui est celui de sa mort.

CHAPITRE XIV.

Foiblesse de l'homme dans ses vices & dans ses défauts. Nulle force qu'en Dieu.

SI les vertus purement humaines ne sont que foiblesse, que doit-on juger des vices ? Quelle plus grande foiblesse que celle d'un ambitieux ? Il néglige tous les biens réels & solides de la vie, il s'engage à mille dangers & à mille traverses, parcequ'il ne peut

ſouffrir qu'un autre ait ſur lui quelque vaine prééminence. CHAP. XIV.

Quelle foibleſſe que de regarder, comme nous faiſons, avec complaiſance, mille choſes ridicules, lors même que nous ſommes perſuadés qu'elles le ſont ! Qui eſt-ce qui n'eſt pas convaincu que c'eſt une baſſeſſe de ſe croire digne d'eſtime, parce-qu'on eſt bien vêtu, qu'on eſt bien à cheval, qu'on eſt juſte à placer une balle, qu'on marche de bonne grace ? Cependant combien y en a-t-il peu qui ſoient au-deſſus de ces choſes-là, & qui ne ſoient pas flattés quand on les en loue ?

Peut-on s'imaginer une plus grande foibleſſe, que celle qui fait trouver tant de goût dans les divertiſſemens du monde ? Car eſt-il poſſible de réduire une ame à un état plus bas & plus indigne d'elle, que de lui interdire toute autre penſée, pour ne l'occuper que du ſoin de conduire le corps qu'elle anime, ſelon la cadence d'un inſtrument de muſique, ou de ſuivre des bêtes qui courent après d'autres bêtes ? Cependant c'eſt preſque là tout ce qui fait le divertiſſement des Princes & des Grands. Cette privation de

CHAP. XIV.

toutes penſées raiſonnables, & cette application totale de l'ame à un objet groſſier, vain & inutile, eſt ce qui fait le plaiſir de tous les jeux. Moins l'homme agit en homme, plus il eſt content. Les actions, où la raiſon a beaucoup de part, le laſſent & l'incommodent, & ſa pente eſt de ſe réduire, autant qu'il peut, à la condition des bêtes.

L'homme fait ce qu'il peut pour ſe diſſimuler ſa propre foibleſſe, mais quoi qu'il faſſe, il ne laiſſe pas de la ſentir : toute ſon application eſt à y chercher des remedes ; mais il ſe conduit avec ſi peu de lumiere dans cette recherche, qu'au-lieu de la diminuer il l'augmente. Le but des ambitieux & des voluptueux n'eſt en effet que de ſoutenir leur propre foibleſſe par des appuis étrangers. Les ambitieux tâchent de le faire par l'éclat & par l'autorité, les voluptueux par les plaiſirs. Les uns & les autres cherchent à ſatisfaire à leur indigence ; mais ils y réüſſiſſent également mal, parcequ'ils ne font qu'augmenter leurs beſoins & leurs néceſſités, & leur foibleſſe par conſéquent. Qu'eſt-ce qui diſtingue, dit ſaint Chryſoſtome, les Anges de nous,

Chryſoſt. hom. 79. in Joan. p. 413.

ſinon qu'ils ne ſont pas preſſés de beſoins comme nous ? Ainſi ceux qui en ont moins approchent plus de leur état, & ceux qui en ont plus en ſont les plus éloignés : *Celui qui a beſoin de beaucoup de choſes*, dit encore ce même Pere, *eſt eſclave de beaucoup de choſes, il eſt lui-même ſerviteur de ſes ſerviteurs, & il en dépend plus qu'ils ne dépendent de lui.* De ſorte que l'augmentation des biens & des honneurs de ce monde, ne faiſant qu'augmenter les ſervitudes & les dépendances, nous réduit ainſi à une miſere plus effective. CHAP. XIV.

Ne cherchons donc point de force dans la nature de l'homme. De quelque côté que nous la regardions, nous n'y trouverons que foibleſſe & qu'impuiſſance. C'eſt en Dieu ſeul & dans ſa grace qu'il la faut chercher. C'eſt lui ſeul qui peut éclairer ſes ténebres, affermir ſa volonté, ſoutenir ſa vie temporelle autant de temps qu'il veut, & changer enfin les infirmités de ſon ame & de ſon corps en un état éternel de gloire & de force. Tout ce que nous avons dit de la foibleſſe de l'homme, ne ſert qu'à relever le pouvoir de cette grace qui le ſoutient. Car

CHAP. XIV.

quelle force ne faut-il point qu'elle ait, pour rendre victorieuſe d'elle-même & du démon, une créature ſi corrompue, ſi foible & ſi miſerable; pour l'élever au-deſſus de toutes choſes, & pour lui faire ſurmonter le monde avec tout ce qu'il a de trompeur, d'attirant & de terrible : *Magnâ gratiâ opus eſt, ut cum omnibus amoribus, terroribus, erroribus ſuis vincatur hic mundus.*

Aug. de corrept. & grat. cap. 12. n. 35.

CHAPITRE XV.

La foibleſſe de l'homme paroît encore davantage en quelque ſorte dans ceux qui ſont à Dieu.

MAis s'il eſt vrai que rien ne fait mieux voir la puiſſance de la grace, que la foibleſſe de l'homme; on peut dire auſſi, que rien ne découvre tant la foibleſſe de l'homme que la grace même; & que les infirmités de la nature, ſont en quelque ſorte plus viſibles dans ceux que Dieu a le plus favoriſé de ſes graces. Il n'eſt pas ſi étrange que des gens environnés de ténebres, qui ne ſavent ce qu'ils ſont ni ce qu'ils font, & qui ne ſuivent

que les impreſſions de leurs ſens, ou les caprices de leur imagination, paroiſſent legers, inconſtans & foibles dans leurs actions. Mais qui ne croiroit que ceux que Dieu a éclairés par de ſi pures lumieres, à qui il a découvert la double fin & la double éternité de bonheur ou de miſere qui les attend; qui ont l'eſprit rempli de ces grands & effroyables objets, d'un enfer, des démons, des Anges, des Saints, d'un Dieu mort pour eux, qui ont préferé Dieu à toutes choſes; qui ne croiroit, dis-je, qu'ils ſeroient incapables d'être touchés des bagatelles du monde? Cependant il n'en eſt pas ainſi. Leur cœur ne laiſſe pas d'être encore ſouvent très-ſenſible aux moindres choſes. Une reception un peu froide, une parole incivile les ébranlent. Ils ſuccombent quelquefois à des tentations très-legeres, au même-temps que Dieu leur fait la grace de ſurmonter les plus grandes. Ils ſe voient encore ſujets à mille paſſions, à mille penſées, à mille mouvemens déraiſonnables. Les niaiſeries du monde les viennent troubler dans leurs meditations les plus ſérieuſes. S'ils ne tombent pas tout-à-fait dans le préci-

CHAP. XV.

pice des crimes, ils ſentent en eux-mêmes un poids & une pente qui les y porte, & ils ſentent en même-temps qu'ils n'ont aucune force pour s'empêcher d'y tomber, & que ſi Dieu les abandonnoit à eux-mêmes, ils y ſeroient en un moment entraînés.

Ainſi ce ſont ceux proprement qui voient leur pauvreté, & qui peuvent dire avec le Prophete : *Je ſuis un homme qui voit quelle eſt ma miſere* : EGO *vir videns paupertatem meam.* Les gens du monde ſont pauvres & foibles ſans le ſavoir. Un malade ne ſent bien la perte de ſes forces que quand il les veut éprouver. Ce n'eſt qu'en faiſant effort pour reſiſter à un torrent qui nous emporte, que l'on en connoît la violence. Il n'y a donc que les gens de bien qui puiſſent bien connoître leur foibleſſe, parcequ'il n'y a qu'eux qui s'efforcent de la ſurmonter. Et quoiqu'ils la ſurmontent en effet dans les choſes les plus importantes, c'eſt néanmoins avec tant d'imperfections & tant de défauts ; & ils voient en même-temps tant d'autres choſes où ils ne la ſurmontent pas, qu'ils n'en ont que plus de ſujet d'être convaincus de leur miſere.

Jerem. Thren. c. 3. v. 1.

Ce ne ſont donc pas ſeulement les moins éclairés, & les plus imparfaits, & ceux à qui on donne le nom de foibles, qui doivent Dire à Dieu, *Ayez pitié de moi, Seigneur, parceque je ſuis foible.* Ce ſont les plus forts & les plus parfaits, & ceux qui ont reçu de Dieu plus de graces & plus de lumiere. Car le propre effet de cette lumiere eſt de les pénetrer davantage du ſentiment de leur baſſeſſe & de leur miſere, de leur faire reconnoître devant Dieu qu'ils ne ſont que ténebres dans leur eſprit, que foibleſſe & inconſtance dans leur volonté, que leur vie n'eſt qu'une image qui paſſe & une vapeur qui ſe diſſipe. C'eſt cette lumiere qui leur fait crier à Dieu avec le Prophete, *Mon être n'eſt qu'un néant devant vous*, SUBSTANTIA *mea tanquam nihilum ante te*; & qui leur ôtant ainſi toute confiance en leurs propres forces, & les rendant vils & anéantis devant leurs propres yeux, les remplit en même-temps d'admiration de la puiſſance infinie de Dieu, & de l'abîme incompréhenſible de ſa ſageſſe; & les porte ainſi à ſe jetter entre ſes bras par une humble confiance, en reconnoiſſant

CHAP. XV.

Pſ. 6. 3.

Pſ. 38. 6.

CHAP. XV.

qu'il n'y a que lui qui les puiſſe ſoutenir parmi tant de langueurs & de foibleſſes ; qui les puiſſe délivrer de tant de maux ; qui les puiſſe rendre victorieux de tant d'ennemis ; & enfin que c'eſt en lui ſeul qu'ils peuvent trouver la force, la ſanté, & la lumiere qu'ils ne trouvent point en eux-mêmes, ni dans toutes les autres créatures.

SECOND TRAITÉ.

DE LA SOUMISSION à la volonté de Dieu.

PREMIERE PARTIE.

Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu. Pſ. 142. ℣. 10.

Enſeignez-moi à faire votre volonté, parceque vous êtes mon Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

Que la vie payenne, c'eſt de ſuivre ſa propre volonté; & la vie chrétienne, de ſuivre celle de Dieu.

LA différence la plus generale que l'Ecriture met entre les Juſtes & les Pécheurs, eſt que les uns marchent dans les voies de Dieu, & que les autres marchent dans leurs propres voies.

CHAP. I. C'eſt pourquoi elle renferme tous les déſordres auſquels les Payens ont été abandonnés par la juſtice de Dieu, dans ce ſeul mot qui les comprend tous : *Dimiſit omnes gentes ingredi vias ſuas ;* IL A LAISSÉ *toutes les nations marcher dans leurs voies.* Et le Prophete au-contraire renferme toutes les inſtructions que Jeſus-Chriſt devoit donner au monde, dans cette ſeule parole, Qu'il nous enſeigneroit ſes voies : *Et docebit nos vias ſuas.*

Act. 14. v. 15.

Iſai. 2. v. 3.

Or pour ſavoir ce que c'eſt que marcher dans ſes propres voies, il ne faut que conſiderer ce que dit ſaint Paul en un autre lieu, où parlant de l'état des hommes avant la foi, il dit qu'ils marchoient dans la vanité de leur ſens, & qu'ils ſuivoient les volontés de la chair & de leurs penſées : *Ambulant in vanitate ſenſûs ſui, facientes voluntatem carnis & cogitationum.* Et pour ſavoir au-contraire ce que c'eſt que de marcher dans les voies de Dieu, il ne faut que conſiderer ce paſſage de S. Pierre, où parlant de ce que ſe doivent propoſer les Fideles convertis, il dit qu'ils doivent ſe réſoudre de paſſer tout le reſte de leur vie à ſuivre la volonté de Dieu, &

Epheſ. 4. 17. Ibid. 2. v. 3.

non les désirs des hommes : *ut jam non desideriis hominum, sed voluntati Dei, quod reliquum est in carne vivat temporis.* Ainsi suivre sa volonté propre, c'est marcher dans sa voie & vivre en payen ; & suivre la volonté de Dieu, c'est marcher dans la voie de Dieu, & vivre en Chrétien. CHAP. I. 1. Petr. 4. v. 2.

C'est pourquoi le premier mouvement que la grace inspira à saint Paul parfaitement converti, fut de lui faire dire à Jesus-Christ : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ?* DOMINE, *quid me vis facere ?* Et ce mouvement renferma un renoncement à toute sa vie passée, dans laquelle il n'avoit suivi que ses inclinations, une résolution ferme de suivre la volonté de Dieu dans le reste de toute sa vie, & un désir sincere de la connoître. De sorte qu'elle comprenoit en quelque maniere toutes les vertus que saint Paul a depuis pratiquées, comme la semence & la racine contiennent les fruits que l'arbre doit produire en son temps. Act. 9. 6.

Or ce que l'Esprit de Dieu fit dire à saint Paul, doit être dit par chaque Chrétien, & il n'y en a aucun qui ne soit obligé d'imiter l'Apôtre en disant

CHAP. I.

à Dieu ? *Seigneur, que vous plaît-il que je faſſe* ? Il ne ſuffit pas de le dire au commencement de ſa converſion: il faut même renouveller ſans ceſſe cette proteſtation dans la ſuite de ſa vie; parceque la volonté propre qui n'eſt pas morte en nous, tâche toujours de reprendre ſon empire, & de bannir le regne de celle de Dieu.

Il faut toujours déſirer de connoître la volonté de Dieu, parceque notre ignorance nous la cache à tout moment. Il faut toujours déſirer de la ſuivre, parceque notre concupiſcence ne ceſſe point de nous en éloigner pour nous porter à ce qu'elle aime. Mais afin que ce déſir & cette proteſtation de vouloir obéir à Dieu, ne ſoient pas ſtériles, & ne demeurent pas dans une ſimple idée ſans effet, il eſt utile de méditer ſérieuſement ce que c'eſt que de ſuivre la volonté de Dieu, & de quelle ſorte il faut pratiquer ce devoir eſſentiel de la vie chrétienne dans toutes les rencontres de la vie. Et pour cela, il faut premierement ſavoir ce que c'eſt que la volonté de Dieu que nous voulons ſuivre.

CHAPITRE II.

Deux manieres de conſiderer la volonté de Dieu : comme regle de nos actions; comme cauſe de tous les évenemens. Explication de la premiere maniere. On poſſede quelquefois la charité ſans le ſçavoir, & l'on ne l'a pas quand on le croit.

L'Ecriture ſainte & la doctrine de l'Egliſe nous obligent de regarder la volonté de Dieu en deux manieres. Premierement, comme la regle de nos devoirs, qui nous preſcrit ce que nous devons faire, qui nous montre les diſpoſitions où nous devons être ; qui nous découvre ce que nous devons déſirer, ce que nous devons fuir, où nous devons tendre ; qui condamne tout le mal, & commande tout le bien. Secondement, comme la cauſe de tout ce qui ſe fait dans le monde, à l'exception du péché ; qui produit efficacement tout ce qui eſt bon, & ne permet le mal que pour en tirer du bien.

Selon la premiere maniere, l'Ecriture lui donne divers noms qui ne mar-

CHAP. II.

quent tous que la même choſe. C'eſt cette *loi éternelle* dont parle ſi ſouvent ſaint Auguſtin, qui défend de troubler l'ordre de la nature, qui commande de le conſerver, & qui plaçant l'homme entre Dieu & les créatures corporelles & inanimées, lui défend d'attacher ſon amour à aucune autre choſe qu'au ſouverain Etre, puiſqu'il ne le peut faire ſans ſortir de ſon ordre, & ſans s'abaiſſer au-deſſous des choſes qui lui ſont inférieures ou égales. C'eſt cette *juſtice divine* qui brille dans nos eſprits, comme dit le même ſaint Auguſtin, qui nous rend aimable tout ce qui y eſt conforme, quand même nous n'y trouverions rien d'ailleurs qui attirât notre amour. Ce n'eſt qu'en aimant & en ſuivant cette juſtice, que les hommes ſont juſtes ; & qu'en s'en éloignant, qu'ils ſont injuſtes & pécheurs.

Ce ſont ces *jugemens* & ces *juſtifications* dont David parle ſi ſouvent; c'eſt-à-dire, les regles & les ordonnances juſtes & ſaintes qui inſtruiſent l'homme de ce qu'il doit faire, & qui ſont écrites dans Dieu même, parcequ'elles ne ſont autre choſe que ſa volonté toute juſte & toute équitable. C'eſt cette *ſageſſe* dont parle le Sage dans tous ſes

livres, qu'il faut ſans ceſſe déſirer, qu'il faut chercher *comme l'argent*, qui nous ſert de guide dans notre chemin, & qui habite en Dieu & avec Dieu. *Omnis ſapientia à Domino Deo eſt, & cum illo fuit ſemper, & eſt ante ævum.* Eccli. 1. v. 1.

CHAP. II.

Ce ſont ces *preceptes* que l'Ecriture appelle éternels, & qu'elle nous commande d'avoir toujours devant les yeux, & de conſerver dans notre cœur; qui doivent marcher avec nous; qui ne nous doivent point quitter dans le ſommeil même, & qui doivent être le premier objet de nos penſées à notre réveil. *Liga ea in corde tuo jugiter, cùm ambulaveris gradiantur tecum, cùm dormieris cuſtodiant te, & evigilans loquere cum eis.* Prov. 6. v. 21. & 22.

C'eſt cette *lumiere* qui fait que nous ſommes *enfans de lumiere*, & qui fait que les uns marchent dans les ténebres & les autres dans la lumiere, ſelon qu'ils l'abandonnent, ou qu'ils la ſuivent : *Quia mandatum lucerna eſt, & lex lux.* Ibid. v. 23.

C'eſt cette *vérité*, ſelon laquelle il eſt dit des juſtes, *qu'ils marchent dans la vérité*, qu'ils *ſont dans la vérité*, & qu'ils *ſont la vérité*. Enfin c'eſt Dieu même, puiſque tous ces noms ne ſi-

CHAP. II.

gnifient que la volonté de Dieu, & que la volonté de Dieu est Dieu même.

Cette justice, cette loi, cette vérité divine nous est manifestée par l'Ecriture sainte, & principalement par l'Evangile. Et c'est un des sens de ce verset de saint Paul : *La justice de Dieu nous y est revélée, la justice qui vient de la foi, & se perfectionne dans la foi :* JUSTITIA *enim Dei in eo revelatur ex fide in fidem.* Mais la révelation extérieure ne sert de rien, si Dieu n'éclaire intérieurement nos esprits, s'il ne luit en eux comme vérité & comme lumiere, & s'il ne leur découvre la beauté de sa justice. Et c'est pourquoi il est dit, *qu'il y a une véritable lumiere qui éclaire tout homme qui vient au monde :* ERAT *lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum ;* c'est-à-dire, que les hommes ne sont éclairés qu'autant qu'il plaît à cette lumiere divine & increée, de luire dans leurs esprits.

Rom. 1. v. 17.

Joan. 1. 9.

C'est en suivant cette justice, en s'y conformant, en l'aimant, & en la désirant, que les hommes justes croissent en justice. C'est en s'en éloignant qu'ils sont injustes, méchans, corrompus, déreglés, parceque cette justice est l'or-

dre essentiel, la vertu essentielle, la sainteté essentielle. Et comme cette justice est Dieu même, il est clair que l'amour de cette justice est l'amour de Dieu ; que c'est la même chose que la charité ; & qu'agir par l'amour de la justice, c'est agir par charité & par principe d'amour de Dieu. CHAP. II.

Et par-là on peut voir qu'on possède quelquefois la charité & qu'on agit par principe de charité sans le savoir ; & qu'on est quelquefois sans charité, & que l'on agit sans charité, quand on croit en être vivement touché. Car il y a des personnes qui ne sentant point de dévotion sensible envers l'humanité de JESUS-CHRIST, & lisant quelquefois sa passion sans attendrissement & sans ferveur, s'imaginent qu'elles n'aiment pas JESUS-CHRIST, parceque leur amour n'est pas accompagné de cette dévotion sensible. Mais si ces personnes ont une grande horreur de l'injustice & du péché, si elles aiment la justice & la loi de Dieu, si elles la trouvent juste & sainte, si elles y obéissent avec amour, & qu'elles ne voulussent pas même pécher, quand Dieu leur promettroit l'impunité, elles aiment véritablement JESUS-CHRIST

CHAP. II.

comme Dieu, parcequ'il eſt cette juſtice, cette ſageſſe, cette loi éternelle qu'elles aiment. Il y en a au-contraire qui reſſentent quelquefois des mouvemens ſenſibles pour Jeſus-Chriſt, qui verſent des larmes en liſant ce qu'il a ſouffert pour nous, & qui néanmoins n'ont aucun véritable amour de Dieu, parcequ'ils n'aiment point *la juſtice & le jugement*, comme parle l'Ecriture; qu'ils ne ſont point pénétrés d'un certain ſentiment qui fait trouver la loi de Dieu toute aimable & toute juſte, & qui nous y ſoumet avec amour.

CHAPITRE III.

Combien David étoit touché de l'amour de la loi de Dieu. Excellence du Pſeaume Beati immaculati.

C'Eſt de l'amour de la loi de Dieu que David étoit vivement touché lorſqu'il s'écrie dans ſes Pſeaumes: La loi de Dieu eſt toute pure, elle attire les ames par ſa beauté: *Lex Domini immaculata convertens animas.* Les Ordonnances de Dieu ſont fidelles, on n'eſt jamais trompé en les ſuivant. Elles

Pſ. 18. *v.* 8.

donnent la ſageſſe, non aux orgueilleux qui y réſiſtent, mais aux humbles qui s'y ſoumettent : *Teſtimonium Domini fidele, ſapientiam præſtans parvulis.* Les juſtices, c'eſt-à-dire les volontés toutes juſtes du Seigneur, ſont la droiture même, & elles comblent les ames de joie, *Juſtitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* Ses commandemens ſont pleins de lumiere, & ils éclairent les yeux de l'ame : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* La crainte du Seigneur eſt ſainte, elle ne paſſe pas comme celle des hommes, elle demeure éternellement : *Timor Domini ſanctus, permanens in ſæculum ſæculi.* Les jugemens de Dieu ſont la vérité même, & ils ſont juſtes par eux-mêmes : *Judicia Domini vera, juſtificata in ſemetipſa.* Ils ſont plus déſirables que toutes les richeſſes du monde, & plus doux que le miel le plus délicieux: *Deſiderabilia ſuper aurum & lapidem pretioſum multum, & dulciora ſuper mel & favum.* Toutes ces expreſſions viennent d'une ame tranſportée de la beauté de la loi de Dieu, de ſa juſtice, de ſa droiture, de ſa douceur, & qui s'efforce d'exprimer les mouvemens qu'elle reſſent, & que Dieu for-

CHAP. III.

Ibid.

Ibid. v. 9.

Ibid.

Ibid. v. 10.

Ibid.

Ibid. v. 11.

CHAP. III. me en elle, au même temps qu'il fait briller cette loi divine dans son esprit.

Aussi l'Eglise est si persuadée que cet amour de la loi de Dieu est le fondement de la piété chrétienne, que c'est en quoi consiste la vraie charité, & que la méditation de cette loi doit être notre entretien continuel; qu'au-lieu qu'elle partage en des jours différens les autres instructions de l'Ecriture & les autres Psaumes, & qu'elle ne nous oblige pas de nous y appliquer chaque jour; elle nous donne pour notre nourriture de tous les jours, ce Psaume * admirable où David demande à Dieu par tant d'expressions différentes la connoissance & l'amour de sa loi. Et cela, afin qu'en le récitant à toutes les heures du jour, ce nous soit un avertissement continuel de ne perdre point de vûe cette divine lumiere, qui nous peut seule conduire dans les ténebres de cette vie, & sans laquelle nous sommes toujours dans l'égarement.

* *Le Ps.* 118.

Tout ce que contient ce Psaume, se réduit à cette priere de saint Paul: *Domine, quid me vis facere?* ou à ce verset d'un autre Psaume: *Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu:* APPRENEZ-*moi à faire vo-*

Ps. 142. *v.* 10.

tre volonté, parceque vous êtes mon Dieu. Tous les verſets de ce Pſeaume merveilleux ne diſent que la même choſe, quoiqu'en une infinité de manieres différentes. Par exemple, quand le Prophete dit dès le commencement: *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini :* HEUREUX *ceux qui ſe conſervent ſans tache dans la voie, qui marchent dans la loi du Seigneur,* il témoigne à Dieu qu'il admire le bonheur de ceux qui obſervent ſa loi, & par-là il fait voir le déſir qu'il a de leur être ſemblable. Or ce déſir expoſé aux yeux de Dieu, eſt une priere par laquelle on lui demande qu'il nous faſſe la grace de connoître cette loi, & qu'il nous donne la force de l'accomplir. Quand il dit de même que ceux qui commettent des crimes, ne marchent point dans les voies de Dieu : *Non enim qui operantur iniquitatem in viis ejus ambulaverunt ;* c'eſt comme s'il jettoit un regard d'indignation contre la vie des perſonnes déréglées, & un regard d'amour & d'une ſainte jalouſie vers la vie des gens de bien : & ce double regard enfermant l'amour de la juſtice, & la haine de l'injuſtice, eſt une double priere par laquelle il demande à

CHAP. III.

Pſ. 118. *v.* 1.

Ibid. v. 3.

Dieu la connoiſſance & l'amour de ſa loi. Il me ſeroit aiſé de parcourir ainſi tous les autres verſets, pour montrer qu'ils ſe rapportent tous au même but.

CHAPITRE IV.

Réflexions ſur la priere de ſaint Paul : Seigneur, que voulez-vous que je faſſe ? *1. Qu'il faut demander a Dieu de connoître ſes propres devoirs. Comment la connoiſſance des devoirs d'autrui nous peut devenir propre.*

LA répetition ſi fréquente que l'Egliſe fait de la même priere, par laquelle on demande de connoître la volonté de Dieu, fait voir qu'il n'y en a point de plus importante. C'eſt pourquoi il eſt bon d'en bien pénetrer le ſens, & de ſavoir à quoi elle s'étend ; & c'eſt ce que nous pouvons apprendre de la maniere dont ſaint Paul l'a exprimée, en diſant : *Seigneur que voulez-vous que je faſſe ?* DOMINE, *quid me vis facere ?* On y doit remarquer, 1. qu'il ne demande pas ſeulement à Dieu en général ce qu'il faut faire, ce qu'un Chrétien eſt obligé de faire ;

mais qu'il lui demande ce qu'il devoit faire en particulier. Il ne désire pas seulement d'être instruit des devoirs communs, mais aussi de ses devoirs particuliers. Car il y a des loix de Dieu qui sont en quelque sorte générales, parcequ'elles doivent être observées par tout le monde, & il y en a de particulieres qui dépendent de nos différentes dispositions. Chacun a son don de Dieu, & il faut prendre garde de ne pas vouloir le servir dans le don d'un autre. Dieu ne demande pas les mêmes choses à tous. Ce qui est vertu à l'un, peut être vice à un autre. Nous avons en quelque sorte chacun notre voie différente pour aller à Dieu, & il lui faut demander qu'il nous fasse connoître, non seulement la voie commune, mais aussi cette voie qui nous est propre: *Domine, quid me vis facere?* CHAP. IV.

Ainsi ces paroles prises en ce sens, peuvent servir à nous préserver d'une illusion ordinaire aux personnes de piété, qui est de méditer peu sur leurs propres obligations, & de s'appliquer beaucoup à celles des autres. Il y en a qui savent fort bien ce que doivent faire les Rois, les Grands, les maîtres, les serviteurs, les Confesseurs,

CHAP. IV.

les pénitens, les riches, les pauvres, & qui ne ſavent pas ce qu'ils doivent faire eux-mêmes. Ils appliquent tout aux autres & rien à eux. Ils ſont pleins de diſcours d'édification pour l'inſtruction d'autrui, & ils ſont pauvres & ſtériles pour eux-mêmes. C'eſt qu'ils ne demandent pas à Dieu ſincérement qu'il leur faſſe connoître ce qu'il veut qu'ils faſſent. Car une des premieres lumieres que Dieu leur donneroit, ce ſeroit qu'il veut qu'ils s'appliquent beaucoup à eux, & peu aux autres : *Quæ præcepit tibi Deus, illa cogita ſemper* : PENSEZ *toujours à ce que Dieu vous commande*, dit le Sage. Il ne nous reſte donc point de temps pour penſer à ce qu'il commande aux autres, à moins qu'il ne nous commande lui-même d'y penſer, & que ces penſées mêmes ne faſſent une partie de nos devoirs, & ne nous ſervent à nous en acquitter plus fidellement. Car il n'eſt pas abſolument mauvais de méditer ſur les obligations des différentes conditions ; mais il n'en faut pas demeurer là, & il faut s'appliquer à ſoi-même ce que l'on aura découvert des devoirs des autres.

Eccli 3. 22.

Pourvû que l'on ait cette vûe, il n'y

a preſque point de réflexion ſur les de- CHAP. IV.
voirs d'autrui qui nous ſoit interdite : car il n'y a preſque point de connoiſſance qui ſe rapporte tellement aux autres, qu'elle ne produiſe en nous quelque devoir & quelque obligation particuliere, & que l'on ne pût réduire en pratique pour ſa propre édification, ſi l'on avoit le même ſoin de tirer du profit des richeſſes ſpirituelles qui paſſent par notre eſprit, que les avares en ont de profiter des richeſſes temporelles qui leur paſſent par les mains.

Nous connoiſſons, par exemple, les dangers de l'état des Grands, la multitude des devoirs dont ils ſont chargés, les difficultés qu'ils ont à s'en acquitter. Remercions Dieu de ne nous avoir pas fait naître Grands ; prions pour ceux qui le ſont ; rendons graces à Dieu pour ceux qui s'acquittent de leurs devoirs ; admirons leur vertu ; édifions-nous de leur exemple ; humilions-nous en nous comparant à eux. Nous connoiſſons la difficulté de la vie des Prêtres. Que cette penſée éteigne en nous tout déſir d'un état ſi haut & ſi dangereux ; qu'elle nous porte à demander à Dieu qu'il donne des Prêtres ſaints à ſon Egliſe, & qu'il

CHAP. IV.

sanctifie ceux qui le sont. Nous avons quelque lumiere pour connoître le relâchement de plusieurs Monasteres. Que cela nous porte à en gémir devant Dieu, & à entrer dans des sentimens de crainte ; puisque ce sont autant de marques de la colere de Dieu sur l'Eglise, dont nous devons craindre de ressentir les effets, si nous n'avons soin de les prévenir par l'humiliation & la pénitence. Ainsi nous saurons pour nous-mêmes tout ce que nous saurons pour les autres : & ces connoissances, au lieu de nous tirer hors de nous, serviront au-contraire à nous y rappeller.

CHAPITRE V.

2. Reflexion. Qu'il faut demander des lumieres de pratique ; & regler encore plus les mouvemens intérieurs, que les actions extérieures. 3. Réflexion. Qu'il faut demander à connoître la volonté de Dieu toute entiere.

LA seconde réfléxion qu'on peut faire sur ces paroles de saint Paul, est qu'en demandant à Dieu ce qu'il

vouloit qu'il fît, il ne lui demande pas des lumieres ſpéculatives qui lui euſſent été inutiles pour ſa conduite, mais il lui demande celles qui lui étoient néceſſaires pour agir, *Domine, quid me vis facere?* Et cela nous apprend que les lumieres qu'il nous eſt permis de rechercher & de demander à Dieu, ſont celles d'action. Ce ſont celles qui nous ſont néceſſaires pour conduire nos pas. *Votre parole eſt une lampe qui éclaire mes pieds, & une lumiere qui me fait voir les ſentiers où je dois marcher:* LUCERNA *pedibus meis verbum tuum, & lumen ſemitis meis.* Nous ne devons pas demander à Dieu de voir bien loin autour de nous: il ſuffit de voir où il faut mettre nos pieds, & que Dieu nous découvre ſa volonté à meſure qu'il eſt beſoin de l'exécuter.

CHAP. V.

Pſ. 118. *v.* 105.

Plus nous étendons notre vûe, moins nous voyons clair dans le chemin où nous marchons. Et c'eſt pourquoi le Sage nous avertit que la vraie fineſſe eſt de bien connoître, non la voie des autres, mais ſa voie propre: *Sapientia callidi eſt intelligere viam ſuam;* & que *le fin* eſt toujours occupé du ſoin de conſiderer où il placera ſes pas: *Aſtutus conſiderat greſſus ſuos.*

Prov. 14. *v.* 8.

Ibid. v. 15.

CHAP. V.

Mais cette voie que l'on doit connoître, ces pas que l'on doit conduire, ne marquent pas ſeulement les actions extérieures qu'il faut regler ſelon la loi de Dieu, mais auſſi les mouvemens intérieurs de notre ame. Car le cœur a ſes pas, & ſa voie ; & tout cela n'eſt autre choſe que ſes affections, c'eſt-à-dire ſes déſirs, ſes craintes, ſes eſperances, qu'il doit tâcher de rendre conformes à la loi de Dieu, en n'aimant rien que ce qu'elle approuve, & en rejettant tout ce qu'elle condamne.

Enfin ſaint Paul demande généralement à Dieu qu'il lui faſſe connoître ſa volonté : *Domine, quid me vis facere ?* Il n'excepte rien. Il préſente à Dieu un cœur préparé à l'exécution de tous ſes ordres. Et il nous apprend par-là que lorſqu'on demande à Dieu de connoître ſa volonté, il faut avoir un déſir ſincere de la connoître toute entiere, & qu'il ne faut pas avoir dans le cœur des réſerves volontaires, par leſquelles nous ſouhaitions de ne la pas connoître en quelque point, de peur de nous croire obligés de l'accomplir. Car un des plus grands & des plus ordinaires défauts des hommes, c'eſt de ne vouloir pas connoître la volonté de

Dieu, lors même qu'il ſemble qu'ils lui demandent avec plus d'ardeur la grace de la connoître. Nous avons preſque tous de certains défauts auſquels nous ne voulons pas toucher, & que nous cachons autant qu'il nous eſt poſſible à Dieu & à nous-mêmes. Et c'eſt pourquoi ſaint Paul ne ſouhaite pas ſeulement aux Coloſſiens qu'ils connoiſſent la volonté de Dieu ; mais il leur ſouhaite encore qu'ils ſoient remplis de cette connoiſſance : *Ut impleamini agnitione voluntatis ejus* ; c'eſt-à-dire, qu'il n'y ait point de replis ſecrets dans leur eſprit & dans leur cœur, où cette divine lumiere ne penetre, & qu'ils n'aient point d'attaches volontaires qui empêchent que Dieu ne les rempliſſe de ſa lumiere & de ſa grace.

CHAP. V.

Coloſſ. 1. 9.

Mais il y a bien des gens, ou qui ne font point cette priere, ou qui ne la font pas comme il faut. Car combien en voit-on qui font des heures entieres de méditation par jour, & qui néanmoins ne penſent jamais à des défauts que tout le monde connoît en eux, & qu'ils ignorent ſeuls toute leur vie? C'eſt qu'ils les ont mis d'abord en réſerve. Ils expoſent à Dieu tout le

CHAP. V.

reſte de leur cœur : mais pour ce repli où ils ont mis ces imperfections qu'ils chériſſent, ils ſe donnent bien de garde de le découvrir. Cependant ils font des proteſtations générales qu'ils ne déſirent rien tant que de connoître la volonté de Dieu. Ils récitent tous les jours ce Pſeaume qui ne contient que cette unique priere, & il leur ſemble qu'ils le font de tout leur cœur. Mais c'eſt qu'outre ce cœur qui prononce ces prieres, ils en ont encore un autre qui les déſavoue. Ils en ont un pour Dieu, & un pour eux-mêmes. Ils en ont un qui déſire d'obéir à Dieu dans quelques actions qui ne leur ſont pas fort pénibles, & ils en ont un autre, qui voulant demeurer attaché à certaines choſes, ne veut pas connoître qu'elles ſoient mauvaiſes ; & ainſi ils ſont du nombre de ceux que le Sage menace par ces paroles : *Væ duplici corde*: MALHEUR *à ceux qui ont un cœur double*; & dont il dit qu'ils ne réüſſiront pas, parcequ'ils marchent par une double voie. *Cor ingrediens duabus viis, non habebit ſucceſſus* : LE *cœur qui marche par deux voies ne réüſſira point.*

Eccli. 2. 14.

Ibid. 3. 24.

C'eſt ce qui nous fait voir qu'il ne

ſuffit pas de demander à Dieu la connoiſſance de ſa volonté, ſi l'on ne lui demande encore ce cœur ſimple qui n'ait point d'autre déſir que de l'accomplir. C'eſt pourquoi le Prophete n'appelle pas heureux ſimplement ceux qui témoignent à Dieu de vouloir connoître ſa loi ; mais ceux qui la ſondent juſques dans le fond, & qui la cherchent de tout leur cœur : *Beati qui ſcrutantur teſtimonia ejus, in toto corde exquirunt eum :* qui ne ſe bornent point dans le deſir de ſervir Dieu, & qui lui peuvent dire avec le même Prophete : *Je vous ai cherché de toute l'etendue de mon cœur, me ne rejettez pas de la voie de vos preceptes :* In *toto corde meo exquiſivi te, ne me repellas à mandatis tuis.* Ce ſont ces juſtes que leur ſimplicité conduit dans le droit chemin : *Simplicitas juſtorum diriget eos* ; parceque Dieu ne manque jamais d'éclairer ceux qui n'ont point d'autre déſir que de le ſuivre.

CHAP. V.

Pſ. 118. 2.

Ibid.v. 10.

Prov. 11. 3.

Chapitre VI.

Qu'il n'y a point d'exercice du matin plus naturel que de demander à Dieu qu'il nous faſſe connoître & ſuivre ſa volonté, & de regler par avance ſes actions par ce que l'on en connoîtra. Que l'attention à cette volonté eſt le vrai exercice de la préſence de Dieu.

PLuſieurs perſonnes demandent des exercices de pieté pour le matin, & pluſieurs perſonnes en preſcrivent, chacun ſuivant en cela ſes lumieres & les mouvemens de ſa piété. Mais il ſemble qu'il n'y en ait point de plus naturel ni de plus utile, que de s'offrir à Dieu, comme ſaint Paul, pour accomplir ſa volonté pendant le jour; de lui demander la grace de la connoître; de prévoir ſes actions; de les regler ſuivant les lumieres qu'il nous donne, & de le prier de nous donner la force d'accomplir ce qu'il nous fait connoître de ſa volonté. Car il ne ſe faut pas contenter de demander à Dieu en general qu'il nous éclaire ſur nos devoirs;

voirs ; il le faut consulter sur chaque action particuliere, & non-seulement sur l'extérieur des actions, mais aussi sur les dispositions intérieures & l'esprit avec lequel on les doit faire, afin de tâcher dans la suite du jour, de les pratiquer avec cet esprit & dans ces dispositions. C'est en cette maniere que l'on observeroit cet avis du Sage, de s'entretenir avec les préceptes de Dieu dès son réveil ; *Et evigilans loquere cum eis.* Prov. 6. 22. CHAP. VI.

C'est proprement là l'idée que saint Augustin avoit de la veritable piété. Et c'est pourquoi nous voulant former celle d'un Sage, c'est-à-dire d'un vrai Chrétien, il le représente par ces paroles : *Concevons*, dit-il, *dans notre esprit un homme sage, dont l'esprit est éclairé par la verité éternelle & immuable*, QUI LA CONSULTE SUR TOUTES SES ACTIONS, ET QUI N'EN FAIT AUCUNE QU'IL NE VOIE DANS CETTE VERITÉ QU'IL LA DOIT FAIRE, *afin qu'en lui obéissant, & s'y soumettant, il agisse justement.* Mais il ne faut pas s'imaginer que ceux qui ne sont pas sages, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas dans ce degré de perfection, soient dispensés par-là de consulter Lib. 3. de Trin. c. 3. n. 8.

CHAP. VI.

cette loi ; ils y ſont auſſi obligés que les plus ſages : & ce qui fait même qu'ils ne le ſont pas, eſt qu'ils ne la conſultent point, & qu'ainſi il eſt impoſſible qu'ils agiſſent bien ; puiſque bien agir, n'eſt autre choſe qu'aimer cette loi, s'y ſoumettre & la ſuivre dans ſes actions.

Mais il ne faut pas ſe contenter de conſulter ſeulement la loi de Dieu & ſa juſtice au commencement du jour ; il faut autant qu'il eſt poſſible, ne la point perdre de vue : & ſur-tout dans toutes les nouvelles actions qui n'entrent pas dans l'ordre que l'on s'eſt preſcrit, il eſt néceſſaire de jetter un regard vers Dieu pour lui demander ce qu'il veut que nous faſſions, & pour conſulter ſa loi ſur la conduite qu'il nous oblige d'y garder. C'eſt-pourquoi il ſemble qu'on ne ſe puiſſe former une meilleure idée de la vie & de la piété chrétienne, qu'en la conſiderant comme une vie d'attention continuelle à ce que Dieu demande de nous dans chaque état & dans chaque action, & extérieure & intérieure ; & que c'eſt cette diſpoſition que le Prophete exprime, lorſqu'il dit : *Je regardois le Seigneur*,

Pſ. 15. 8.

& l'avois toujours préſent devant mes yeux : PROVIDEBAM *Dominum in conſpectu meo ſemper.* Car ce regard vers Dieu, eſt le regard d'un eſclave vers ſon maître, & d'un fils vers ſon pere, qui enferme un déſir ſincere de connoître tous ſes ordres & une prépation de cœur à les ſuivre. C'eſt proprement cet exercice que l'on peut appeller *l'exercice de la préſence de Dieu*, ſi recommandé dans les livres de dévotion. Enfin c'eſt ce que Dieu même recommanda à Abraham en lui ordonnant de marcher en ſa préſence : *Ambula coram me, & eſto perfectus.* Car marcher devant Dieu, & avoir Dieu préſent, c'eſt conſulter continuellement ſa loi, & ſe conduire par ſa lumiere ; cette lumiere & cette loi n'étant qu'une même choſe. CHAP. VI. *Gen.* 17. 1.

Chapitre VII.

Qu'il faut toujours regler les actions extérieures, quoique l'on ſoit troublé au dedans. Que cette conduite eſt la ſource de l'égalité d'eſprit. Qu'un homme de bien n'a point d'humeur. Exemple de ce caractere dans feu Monſeigneur l'Evêque d'Alet.

IL y a cette différence entre les actions extérieures & les intérieures, que l'on connoît beaucoup mieux ſi les actions extérieures ſont conformes ou contraires à la loi de Dieu, que l'on ne le fait des intérieures, qui ſont couvertes ſouvent par les nuages que la concupiſcence y répand, en ſorte que nous ne ſaurions aſſurer ſi nous avons le fond du cœur dans l'état où Dieu veut que nous l'ayions. Mais comme nous ne ſaurions ſortir de cette obſcurité, il ne faut pas laiſſer de régler l'extérieur, parceque la réformation de notre conduite extérieure eſt un moyen pour parvenir à la réformation intérieure de l'ame. C'eſt pourquoi ſi l'on n'a pas

encore les ſentimens que l'on doit, il ne faut pas laiſſer de faire ce que l'on doit. Si l'on ſent des mouvemens d'orgueil au-dedans, il faut d'autant plus tâcher d'agir humblement au-dehors. De même quand on ſe ſent le cœur aigri contre quelqu'un, la volonté de Dieu eſt que l'on n'ait aucun égard à ce ſentiment, & que l'on agiſſe envers lui comme ſi l'on avoit le cœur plein d'amour & de tendreſſe. Et cette conduite n'eſt nullement une hypocriſie, puiſqu'elle eſt reglée ſur la verité; & que ſi les mouvemens qui occupent la ſurface de l'ame n'y ſont pas conformes, elle eſt pourtant ordonnée par cette partie de l'ame qui domine & qui commande aux membres extérieurs. CHAP. VII.

C'eſt-là l'unique moyen de parvenir à une piété conſtante & uniforme; qui ſuive Dieu uniquement, ſans conſulter ſes ſentimens, ſes humeurs, & ſes inclinations; & qui ne faſſe paroître au-dehors que l'humeur & les ſentimens conformes à l'action que l'on fait. Si c'eſt une occaſion où il ſoit à propos d'être gai, il faut témoigner de la gaieté. S'il eſt beſoin d'être triſte, il faut faire paroître de

CHAP. VII.

la triſteſſe. Il y a des rencontres où il faut témoigner de la tendreſſe, de la confiance, de la cordialité, de la compaſſion ; il faut tâcher d'en exciter en ſoi les mouvemens, ſelon que la raiſon reglée par la volonté de Dieu, nous dicte qu'il eſt juſte & utile de les avoir. Que s'il ne nous eſt pas poſſible de les reſſentir vivement, il faut au moins qu'ils ſoient comme imprimés dans notre extérieur : & par ce moyen il faut eſperer que Dieu nous fera la grace de regler nos mouvemens intérieurs, comme nous aurons reglé les extérieurs pour l'amour de lui.

C'eſt ce que pratiquent dans le monde les habiles Courtiſans. Ils n'ont point d'humeur propre, parcequ'ils empruntent leurs paſſions des perſonnes à qui ils veulent plaire. Leur interêt fait cette joie ſuperficielle, cette triſteſſe apparente, ce bon viſage, cette complaiſance qui paroît au-dehors. La vraie piété imite à peu près cette conduite, excepté qu'elle en change le principe & la fin ; & qu'au lieu de l'interêt qui regle celle des gens du monde, elle prend la loi de Dieu pour ſa regle, dans laquelle elle

voit & la maniere de traiter avec chaque perſonne, & la diſpoſition intérieure avec laquelle on le doit faire. Si elle la ſent, elle la ſuit. Si elle ne la ſent pas, elle l'excite autant qu'elle peut, & elle l'imprime au-moins dans ſes actions extérieures, afin de ſe l'imprimer peu-à-peu dans le cœur. CHAP. VII.

Des perſonnes très-judicieuſes, qui ont fort étudié un grand Prelat * qui a été la gloire de l'Egliſe de France, diſoient de lui qu'il avoit pluſieurs viſages, ſelon les diverſes actions auſquelles il s'appliquoit : Qu'il en avoit un à l'autel & dans l'Egliſe, qui marquoit un recueillement profond ; qu'il en avoit un autre dans la converſation, qui témoignoit de la gaieté ; un autre ſérieux & grave, dans les choſes où il devoit faire paroître de l'autorité ; un autre doux & compatiſſant, quand l'occaſion le demandoit. Et c'eſt-là proprement cette égalité d'eſprit, & cette ſuppreſſion de toute humeur, que la vûe de la volonté de Dieu doit produire en nous.

* *M. Nicolas Pavillon Evêque d'Alet, mort le 8 Decemb. 1677.*

Mais outre les autres avantages de cette pratique de ſupprimer ainſi toutes ſes inclinations, d'en applanir les inégalités, & de ne faire paroître dans

CHAP. VII.

chaque action que les mouvemens que la raiſon nous inſpire, elle a encore celui de renfermer la plus grande, la plus utile & la plus continuelle mortification que l'on puiſſe pratiquer. Elle eſt ſecrette, & perſonne ne s'en apperçoit. Elle eſt continuelle, parceque nos inclinations ſe mêlent par-tout, & nous détournent ſans ceſſe de l'ordre de Dieu, ſoit en compagnie, ſoit en ſolitude. Elle ne donne ſujet de plainte à perſonne. Les domeſtiques ne s'y intereſſent point. Les médecins ſpirituels & corporels ne nous l'interdiſent jamais. Elle donne même lieu de couvrir la mortification ſpirituelle ſous des ſoulagemens corporels, lorſque la raiſon nous ordonne de nous y ſoumettre; & elle en retranche certaines façons, qui ſervent ſouvent à ſe conſerver la gloire de la mortification, lorſque l'on ceſſe de la pratiquer.

Chapitre VIII.

Actions de vertu que la vûe de la volonté de Dieu nous découvre. Ordre des actions : Qu'il n'y faut pas être attaché. Obéiſſance religieuſe facilite la vie chrétienne.

IL n'y a rien auſſi qui nous découvre plus d'actions de vertu à exercer, que cette attention continuelle à la loi de Dieu, parcequ'il n'y a rien qui nous les cache davantage que de s'abandonner à ſes inclinations. C'eſt cette attention, qui nous apprend à contribuer autant que l'on peut chrétiennement, au divertiſſement des autres dans la converſation, à s'inſinuer dans leur eſprit par une complaiſance ſans affectation, à les ſouffrir dans leurs importunités, à les avertir de certains défauts par des manieres douces & proportionnées à leur humeur, à éviter de les choquer inutilement, à ſe taire lorſqu'il eſt à propos, à parler quand il le faut, & à ſatisfaire ainſi à un très-grand nombre de petits devoirs qui échappent à ceux qui agiſ-

CHAP. VIII.

ſent par humeur. C'eſt un des ſens de cette parole du Sage : *Qui autem inquirunt Dominum, animadvertunt omnia :* CEUX *qui cherchent Dieu prennent garde à tout.* Prov. 28. 5.

C'eſt cette attention à la volonté de Dieu, qui nous maintient dans une vie reglée, égale & uniforme, & qui nous fait pratiquer avec fidelité les mêmes exercices dans les mêmes temps. Car ſi nous avons pour but de ſuivre Dieu, nous jugerons avec raiſon que nous nous rendrons plus conformes à ſa volonté, en ſuivant un ordre établi dans les choſes indifférentes, qu'en le quittant par inclination & par fantaiſie. Moins nous avons de part aux choſes, & plus nous avons ſujet de croire que c'eſt Dieu que nous ſuivons en les faiſant. Et celles qui ſont d'elles mêmes égales & indifférentes, deviennent inégales & différentes, lorſque l'on y ajoute cette raiſon d'uniformité dans les mêmes exercices.

Mais ſi l'amour de la volonté de Dieu nous fait préférer dans les choſes indifférentes, l'ordre & l'égalité au déſordre & à l'inégalité, il retranche auſſi toute attache de la pratique de ces exercices, & il nous rend flexibles

les changer quand Dieu le veut ; parceque ne désirant que d'obéir a Dieu, il est également content quand il trouve également moyen de pratiquer cette obéissance. C'est pourquoi quelque regle que l'on se soit prescrite dans les choses indifférentes, il faut être prêt de la changer dans les occasions où Dieu nous fait connoître qu'il demande autre chose de nous. C'est par cette flexibilité, que des personnes qui aiment l'étude, ne laissent pas de s'appliquer avec soin à des entretiens qu'ils n'aiment pas, lorsque la charité le demande ; qu'ils perdent en quelque sorte leur temps, lorsque Dieu veut qu'ils le perdent ; qu'ils quittent leurs ouvrages sans peine, lorsque Dieu veut qu'ils les quittent ; qu'ils ne forment point de desseins fixes ni arrêtés, & qu'ils se tiennent toujours entre les mains de Dieu, pour s'appliquer aux choses, selon qu'il leur fait connoître qu'elles lui sont agréables. CHAP. VIII.

Il faut pourtant prendre garde à ne pas porter cette flexibilité jusqu'à l'instabilité. Car les hommes n'ayant que fort peu de tems à eux, il est impossible qu'ils s'appliquent à une occupation, qu'en se séparant des autres.

CHAP. VIII.

Or dans ce choix les moindres doivent ceder aux plus grandes : il faut néceſſairement opter ; & quand on a choiſi, il ne faut pas facilement changer le choix qu'on a fait. S'il n'eſt pas poſſible, par exemple, de conduire certaines perſonnes, & de travailler en même-temps pour l'Egliſe, il faut voir lequel eſt le plus utile & le plus conforme à notre vocation. S'il n'eſt pas poſſible de partager ſon eſprit à tant de ſortes d'études, il faut le borner à quelques-unes, & ſouffrir de bon cœur de n'être pas habiles dans de certaines choſes. Si l'on ne peut ſatisfaire à tant d'actions de charité, il faut ſe reſtraindre à celles qui ſont en notre pouvoir, en ſe ſouvenant toujours de cet avis du Sage, qui nous doit ſervir de regle en une infinité d'occaſions : *Mon fils, ne vous engagez pas dans une multiplicité d'actions :* FILI, *ne in multis ſint actus tui.*

Eccli. 11. 10.

Tout cela fait voir que l'obéiſſance des Religieux, eſt plutôt une facilité que les Saints ont trouvée pour obſerver la loi de Dieu, qu'une nouvelle ſeverité qu'ils aient ajoutée à l'Evangile. Car en quelque état que l'on ſoit, il ne peut être permis d'a-

gir par cupidité, ni de ſe conduire par ſa volonté & par ſon caprice. Il faut toujours que la volonté de Dieu ſoit notre regle, non ſeulement dans les actions importantes, mais même dans les plus petites. Or cette volonté de Dieu étant quelquefois difficile à découvrir ; & notre propre volonté prenant ſouvent la place de celle de Dieu ; les Saints ont introduit cet aſſujettiſſement à un Superieur, pour nous déterminer dans toutes les actions indifférentes, en nous rendant la volonté de Dieu plus ſenſible ; parcequ'il eſt certain que Dieu veut que les Religieux obéiſſent dans ces choſes à leur ſuperieur, au-lieu que ceux qui n'ont point de Superieur, ont plus de peine à diſcerner ce que Dieu demande d'eux. CHAP. VIII.

Cette peine vient de l'impureté de leur cœur, qui obſcurcit cette loi de Dieu. Car ſi nous avions le cœur droit & ſimple, la volonté de Dieu nous paroîtroit clairement dans les plus petites occaſions : C'eſt pourquoi l'Apôtre ſaint Paul nous avertit de renouveller notre eſprit pour reconnoître la volonté de Dieu : *Reformamini in novitate ſenſus veſtri, ut probetis quæ* Rom. 12. 2.

CHAP. VIII.

ſit voluntas Dei, bona, & beneplacens & perfecta. QU'IL *ſe faſſe en vous une transformation par le renouvellement de votre eſprit, afin que vous reconnoiſſiez quelle eſt la volonté de Dieu, ce qui eſt bon, ce qui eſt agréable à ſes yeux, & ce qui eſt parfait.* Nous devons donc croire que ſi nous ne la diſcernons pas, c'eſt que nous ne ſommes pas renouvellés; que nous vivons de la vie d'Adam, c'eſt-à-dire, que nous ne penſons qu'aux choſes du monde; que notre cœur eſt rempli de l'amour du monde, & qu'il eſt vuide de celui de Dieu, qui eſt le principe du renouvellement de l'ame.

Il ne faut pas auſſi s'imaginer que pour n'avoir pas fait vœu de pratiquer les autres exercices de la vie religieuſe, nous ſoyions pour cela diſpenſés de ceux qui ſervent à conſerver & à faire croître la piété. La déclaration que Dieu nous fait de ſa volonté ſur ce point eſt génerale, quand il nous dit: *La volonté de Dieu eſt que vous ſoyiez ſaints & purs:* Hæc *eſt voluntas Dei ſanctificatio veſtra.* Et cette déclaration nous oblige de travailler ſans ceſſe à notre ſanctification, d'embraſſer les moyens qui y ſont propres, &

1. *Theſſ.* 4. 3.

que cette même loi nous enſeigne. De ſorte que ſi nous n'avons pas des Maîtres de novices qui nous exercent à la vertu, ni des Confeſſeurs qui nous faſſent cette charité, la loi de Dieu nous doit tenir lieu de l'un & de l'autre, & nous en devons tirer des exercices & des pratiques, qui ſoient propres à guérir nos maux & à nous faire avancer dans le chemin du ſalut. Ce qui eſt toujours bien plus difficile, qu'il ne l'eſt à un Religieux de pratiquer ce qu'on lui ordonne. CHAP. VIII.

CHAPITRE IX.

Que nous devons principalement avoir en vûe d'obéir à Dieu dans le moment préſent. Que quelque éloigné de Dieu que l'on ſoit, on peut rentrer dans ſon ordre en un inſtant. Que la loi de Dieu découvre à tous un chemin de paix.

CE déſir de connoître la volonté de Dieu, regarde particulierement le préſent. Car encore que l'on puiſſe prévoir quelquefois ce que l'on

CHAP. IX.

doit faire à l'avenir, ce ne doit jamais être que lorſque c'eſt un devoir préſent d'y penſer. Ainſi l'on peut dire que la voie de la verité & la voie de la vie, conſiſte à regarder ce que Dieu demande de nous dans le moment préſent, & à l'executer à l'inſtant, c'eſt-à-dire, à prier quand Dieu veut que nous priions; à ſouffrir quand Dieu veut que nous ſouffrions; à agir quand il veut que nous agiſſions; à s'occuper de l'avenir quand il veut que nous nous en occupions; à penſer à nous quand il veut que nous y penſions; & à penſer aux autres quand il nous ordonne d'y penſer.

Mais que devroit-on faire ſi en conſiderant ſon état préſent, on le trouvoit déreglé & contraire à Dieu? On devroit faire ce que Dieu preſcrit pour cet état. Car il n'y en a point en ce monde de ſi malheureux & de ſi déreglé, duquel on ne puiſſe rentrer dans l'ordre de Dieu à l'inſtant même; comme il n'y a point d'état ſi heureux, ſi ſaint, ſi conforme à la volonté de Dieu, dont on ne puiſſe ſortir à tout moment. Il y a toujours une ligne de tout état à Dieu; & ſitôt que l'on commence à marcher ſur

cette ligne, on eſt dans ſon ordre. Si on eſt dans le vice, la ligne qui mene à Dieu, eſt d'y renoncer & de ſe reſoudre d'embraſſer tous les moyens néceſſaires pour en ſortir, & de pratiquer à l'heure-même celui de ces moyens qui eſt le plus dans l'ordre de Dieu. Si l'on eſt mal entré dans une charge, qu'il ſoit néceſſaire de la quitter, & que l'on le puiſſe faire à l'heure-même, on rentre dans l'ordre de Dieu en la quittant effectivement. Mais ſi la prudence ne permet pas que l'on ſorte de cet état à l'heure-même, il ſuffit qu'on le faſſe par le déſir; & alors, quoique l'on y ſoit entré contre l'ordre de Dieu, ce n'eſt plus contre ſon ordre que l'on y demeure, puiſqu'il n'y a plus que ſa volonté qui nous y retienne. CHAP. IX.

Ainſi ce ne ſont pas ſeulement les juſtes qui, en conſultant la loi de Dieu, entendent au fond de leur cœur une réponſe de paix, comme diſoit le Prophete : *J'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu dira au-dedans de moi, parcequ'il annoncera la paix pour ſon peuple :* AUDIAM *quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem ſuam.* Ce ne Pſ. 84. 9.

CHAP. IX.

ſont pas ſeulement les Saints, *& ſuper ſanctos ſuos* ; ce ſont auſſi les plus grands pécheurs, pourvû qu'ils rentrent en eux-mêmes & qu'ils ſe tournent vers Dieu : *Ceux qui ſe convertiſſent en rentrant au fond de leur cœur* : ET *in eos qui convertuntur ad cor.* Cette lumiere divine leur découvre à tous un chemin de paix ; mais il eſt vrai qu'il eſt plus difficile aux uns qu'aux autres, & que ſouvent il paroît à ceux qui ſont plongés dans le vice, ſi rude & ſi eſcarpé, qu'ils deſeſperent d'y pouvoir marcher. Mais pourvû qu'ils ſe faſſent violence, il ne leur eſt pas impoſſible ; puiſque cette même lumiere qui leur montre ce chemin, leur découvre auſſi un ſecours qu'ils peuvent obtenir par leurs prieres, & qui leur peut donner plus de force qu'ils n'ont de foibleſſe.

Chapitre X.

Que la vûe de la volonté de Dieu comme juſtice, fait le paradis & l'enfer, ſelon les différentes diſpoſitions de ceux qui la regardent.

LE regard de la volonté de Dieu comme juſtice, fait la piété des vrais Chrétiens ſur la terre, & elle fera dans le Ciel l'éternelle felicité des Bienheureux. C'eſt dans ce regard que conſiſte ce torrent de délices dont ils ſeront enivrés. Car leur ſouverain plaiſir ſera de n'avoir plus rien en eux qui s'oppoſe à la juſtice de Dieu, & de lui être parfaitement aſſujettis. Leur gloire ſera qu'elle regne ſur eux; & c'eſt en cette maniere que leur charité ſera toute pure, parcequ'ils ne rapporteront pas Dieu à eux-mêmes, mais qu'ils ſe rapporteront à Dieu, & n'aimeront que Dieu en eux. C'eſt-pourquoi ſaint Auguſtin exprimant l'état des Saints dans le Ciel, dit *qu'ils s'anéantiront continuellement en la préſence de Dieu, en le préferant à eux-mêmes par un amour éternel.*

CHAP. X.

Mais ce qui eſt étrange, c'eſt que par un effet tout contraire, ce que Dieu fera connoître de ſa juſtice aux méchans, fera leur plus grand tourment, & ce ſera ce qui les précipitera dans l'enfer. Car, comme dit une Sainte fort éclairée : *Auſſitôt qu'une ame eſt ſeparée de ſon corps, elle va droit au lieu qui lui eſt propre. Et ſi étant morte elle ne trouvoit ce lieu que le decret de la juſtice de Dieu a préparé pour elle, elle ſeroit dans un enfer mille fois plus grand, parcequ'elle ſe verroit hors de l'ordre & de la diſpoſition de Dieu. Ne trouvant donc point de lieu qui lui ſoit plus propre & qui lui ſoit moins pénible que l'enfer, elle s'y précipite comme dans ſon centre, & dans le lieu ſeul qui lui eſt convenable.*

Sainte Catherine de Genes.

Ce n'eſt pas qu'elle aime cette juſtice : mais c'eſt qu'elle la connoît, & que cette juſtice la confond & la convainc de ſon indignité, ce qu'elle ne peut ſouffrir. Il y a une vûe de Dieu qui porte à s'unir à lui & à s'expoſer à la lumiere de ſes yeux divins ; & il y en a une autre qui porte à le fuir & à ſe ſouſtraire autant que l'on peut à ſa préſence. Adam & Caïn éprouverent ce mouvement après leur

crime, & il porta l'un à ſe cacher dans le paradis terreſtre, & l'autre à fuir vagabond dans le monde, pour éviter le remords de ſa conſcience qui ne lui donnoit point de repos. Ce ſentiment attaché aux crimes, n'eſt pas un ſentiment de crainte & de frayeur; c'eſt un ſentiment de rage & de déſeſpoir. On ne peut ſouffrir de voir celui que l'on a offenſé & que l'on hait, parceque ſa vûe eſt un reproche continuel : on voudroit le détruire ſi on pouvoit; & ne le pouvant, on le fuit, & on s'en cache autant que l'on peut. Ce ſentiment eſt foible en cette vie, où nous ne concevons qu'imparfaitement la difformité du péché; mais il ſera ſans bornes dans l'autre, lorſque les péchés auront pouſſé leurs épines, comme dit S. Auguſtin, & que nous en ſerons percés. *In Pſal. 57. n. 2.*

CHAP. X.

C'eſt donc par ce ſentiment que les damnés ſe précipiteront eux-mêmes dans l'enfer, comme au lieu le plus ténébreux, le plus éloigné de Dieu, & où ils ſeront moins percés des rayons pénétrans de ſa juſtice. Il fait trop clair pour eux en tout autre lieu; & leur vûe ne peut ſouffrir cette lumiere qu'ils haïſſent.

CHAP. X.

Le plus grand ſupplice des yeux malades, eſt de les expoſer au grand jour & de les forcer de le voir. Le plus grand enfer des damnés, ſeroit de les obliger de paroître dans la lumiere des Saints ; de voir d'un côté leur gloire & l'amour de Dieu pour eux, & de l'autre leur propre difformité, & la haine que Dieu leur porte. Ainſi leur plus grande envie, eſt de ſe cacher autant qu'ils peuvent à cette lumiere qui les tue.

La vûe de la juſtice de Dieu jointe à celle de ſa miſericorde & de ſon amour ; eſt une vûe qui conſole & qui ſoulage. La vûe de cette même juſtice jointe à celle de ſa haine, eſt une vûe qui accable & qui deſeſpere, & qui porte l'ame à ſortir de tout autre lieu que de l'enfer.

Car on peut déſirer par un mouvement d'orgueil, de ſortir d'un lieu dont on n'eſt pas digne. Judas n'étoit pas humble, lorſque les remords de ſon crime fit qu'il ſe jugea lui-même indigne de vivre. Il ne put ſouffrir le reproche de ſon indignité, & il quitta la vie pour le fuir. Les damnés de même quittent volontairement tous les autres lieux dont ils ne ſont

pas dignes, pour éviter la vûe pénétrante de cette lumiere qui les convainc de leur crime, & qui les cache & les fait fuir devant elle, comme l'Ange chaſſa Adam du paradis. CHAP. X.

Ils ne peuvent ſouffrir d'être hors de l'ordre, non par l'amour de l'ordre, mais parcequ'ils ne peuvent ſupporter le reproche intérieur de leur déſordre.

L'enfer eſt donc le centre des damnés, comme les ténebres ſont le centre de ceux qui fuient le jour. C'eſt l'état où la lumiere de Dieu les incommode le moins, où les reproches de leur conſcience ſont moins vifs, où leur orgueil eſt moins confondu. Ainſi ce leur eſt une eſpece de ſoulagement que de s'y précipiter. S'ils pouvoient détruire Dieu & ſon ordre, ils le feroient : mais ils reconnoiſſent qu'ils ne le peuvent. Ils ſe cachent donc & s'abîment dans l'enfer, & ils ſouhaiteroient qu'il y eût un plus grand cahos entre Dieu & eux, pour ſe mettre à couvert, s'ils pouvoient, des rayons de cette verité qui les va percer juſques dans le plus profond de l'abîme.

SECONDE PARTIE.

DU

SECOND TRAITE',

De la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

Que la vûe de la volonté de Dieu comme juſtice, nous oblige de nous ſoumettre à cette même volonté conſiderée comme cauſe de tous les évenemens. Qu'il faut remonter dans tous ces évenemens, juſqu'à la premiere cauſe, ſans s'arrêter aux ſecondes.

NOUS venons de voir la premiere maniere de conſiderer la volonté de Dieu, qui contient en quelque ſorte toute la vie Chrétienne, puiſqu'elle enferme la connoiſſance & l'amour de la loi de Dieu. Mais cette vûe même par laquelle nous regardons cette loi

loi comme la regle de nos actions, nous conduit d'elle-même à nous ſoumettre à la volonté de Dieu, conſiderée comme cauſe de tout ce qui ſe fait dans le monde, excepté le péché, qu'elle ne fait que permettre; & c'eſt la ſeconde maniere ſelon laquelle nous avons dit que l'on la devoit regarder. Car en découvrant par la foi ces grandes verités, que Dieu fait tout, qu'il ordonne tout, qu'il regle tout, que rien n'échappe à ſa providence, que par tout ce qui arrive dans le monde il exerce ou ſa miſericorde ou ſa juſtice, que les créatures n'ont de pouvoir que ce qu'il leur en donne, qu'elles ne ſont que des inſtrumens & les miniſtres de ſes ordres, qu'elles ne ſont, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, que comme une *cognée dans la main de celui qui en coupe, & comme un bâton dans la main de celui qui en frappe;* nous voyons en même-temps dans cette même volonté conſiderée comme la juſtice ſouveraine, qu'il eſt juſte que Dieu regne & que nous obéiſſions; que c'eſt à lui à nous conduire, & à nous à le ſuivre; que c'eſt à nous à nous conformer à ſa volonté, & non pas à

CHAP. I.

Iſ. 10. 15.

CHAP. I. vouloir qu'il s'accommode à la nôtre ; & que cette volonté étant toujours juſte & toujours ſainte, elle eſt auſſi toujours adorable, toujours digne de ſoumiſſion & d'amour, quoique les effets nous en ſoient quelquefois durs & pénibles ; puiſqu'il n'y a que des ames injuſtes qui puiſſent trouver à redire à la juſtice, & qu'ainſi la peine que nous avons quelquefois à nous y ſoumettre, eſt une preuve de notre injuſtice & de notre corruption, qui nous doit porter, non à nous en prendre à Dieu, mais à nous en prendre à nous-mêmes, en nous diſant avec le Prophete : *Nonne Deo ſubjecta erit anima mea?* O MON *ame, ne te ſoumettras-tu point à Dieu?* Pſ. 61. 2.

Mais pour s'établir dans cette ſoumiſſion à laquelle la juſtice même nous oblige, il eſt bon de regarder ſouvent cette volonté de Dieu, operant dans le monde, & agiſſant par toutes les créatures. Car ce qui cauſe en partie cette revolte que nous ſentons dans les choſes qui nous arrivent, eſt que nous nous arrêtons trop aux créatures, & que nous leur imputons les évenemens. Nous ne voyons que le bâton qui nous frappe & nous

châtie, & nous ne voyons pas la main qui s'en ſert. Si nous découvrions Dieu par tout, & que nous le regardaſſions au-travers des voiles des créatures; ſi nous voyions que c'eſt lui qui leur donne tout ce qu'elles ont de puiſſance, qui les pouſſe dans les choſes qui ſont bonnes, & qui dans les mauvaiſes, détournant leur malice de tous les autres objets auſquels elle ſe pourroit porter, ne lui laiſſe point d'autre cours que celui qui ſert à l'execution de ſes arrêts éternels; la vûe de ſa juſtice & de ſa majeſté arrêteroit nos plaintes, nos murmures & nos impatiences: nous n'oſerions pas dire en ſa préſence que nous ne meritons pas le traitement que nous ſouffrons, & nous ne pourrions avoir d'autres ſentimens que celui qui faiſoit dire à David: *Je me ſuis tû, & je me ſuis humilié, parceque c'eſt vous qui l'avez fait.* OBMUTUI *& humiliatus ſum, quoniam tu feciſti.* Mais nous ſommes bien-aiſes de nous cacher ces verités, pour avoir ſujet de décharger notre mauvaiſe humeur ſur les créatures, pour nous plaindre de leur injuſtice, pour nous juſtifier en nous-mêmes, & pour nous perſua-

CHAP. I.

Pſ. 38. *v.* 3. *&* 10.

CHAP. der que c'eſt à tort que nous ſommes affligés.

CHAPITRE II.

Que la vûe de la volonté de Dieu change à notre égard toute la face du monde. Idée d'une armée. Elle nous découvre le regne de Dieu, rend toutes les hiſtoires, des hiſtoires de Dieu.

SI nous tenions les yeux de notre eſprit, arrêtés ſur cette premiere & ſouveraine cauſe de tous les évenemens, elle changeroit en quelque ſorte la face du monde à notre égard, c'eſt-à-dire, qu'elle nous obligeroit à changer la plûpart des idées que nous nous ſommes formé de ce qui s'y paſſe. Nous n'y verrions plus d'innocens opprimés; nous n'y verrions que des coupables punis. La terre ne ſeroit plus pour nous un lieu de tumulte & de déſordre; ce ſeroit un lieu d'équité & de juſtice. Nous reconnoîtrions que l'on n'y ôte à perſonne que ce qu'il merite de perdre; que perſonne n'y ſouffre que ce qu'il merite de ſouffrir; que la juſtice & la force

y ſont toujours jointes enſemble ; que l'injuſtice y eſt toujours impuiſſante ; qu'il n'y a ni malheurs ni infortunes, mais ſeulement de juſtes châtimens des péchés des hommes ; que l'on n'y meurt, ni par la néceſſité de la nature, ni par les accidens de la fortune ; mais que l'on y punit de mort des hommes qui méritent ce ſupplice, dans le temps, & de la maniere la plus convenable ; enfin, que tout y eſt juſte & ſaint, & de la part de Dieu qui ordonne tout, & de la part des hommes ſur qui ſes ordres s'executent. Il n'y a que les miniſtres de cette volonté dominante qui peuvent être injuſtes, mais dont l'injuſtice ne ſauroit empêcher que ce qu'ils font, ne ſoit juſte à l'égard de ceux qui le ſouffrent. CHAP. II.

Qu'eſt-ce qu'une armée ſelon cette idée ? C'eſt une troupe d'executeurs de la juſtice de Dieu, qu'il envoie pour faire mourir des gens qui ont mérité la mort, & qu'il a condamné à ce ſupplice. Qu'eſt-ce que deux armées qui ſe battent ? Ce ſont des miniſtres de cette juſtice, qui ſe puniſſent les uns les autres, & qui n'executent préciſément que ce que Dieu a ordon-

CHAP. II.

né. Qu'eſt-ce qu'un meurtre ? C'eſt la punition d'un coupable par un miniſtre injuſte. Qu'eſt-ce que des voleurs? Ce ſont des gens qui executent injuſtement le juſte arrêt par lequel Dieu a ordonné que certaines perſonnes ſeroient privées de leurs biens. Qu'eſt-ce qu'un Prince ? C'eſt une verge en la main de Dieu pour punir les méchans.

Ainſi c'eſt proprement par cette vûe que nous découvrons le regne de Dieu dans le monde ; & l'éminence de ſon pouvoir ſur toutes les créatures. Car en regardant autrement les choſes du monde, il ſemblera au-contraire que la malice des hommes ait l'avantage ſur Dieu même, au-moins pour un temps ; & que ſa juſtice ſoit ſurmontée par leur injuſtice. Il eſt à croire que c'eſt par le regard de la puiſſance infinie de Dieu, qui conduit toutes les créatures à ſes fins de miſericorde & de juſtice, que le Prophete s'écrie, *que Dieu a regné & qu'il s'eſt*

Pſ.92.1. *revêtu de beauté & de force* ; puiſqu'il n'y a que le regard de la providence, qui faſſe trouver de l'ordre & de la beauté dans la confuſion des choſes du monde, & qui découvre l'empire

ſouverain que Dieu y exerce, malgré l'inſolence des hommes injuſtes qui mépriſent ſes loix & ſes volontés. CHAP. II.

C'eſt par une ſuite de cette vûe, qu'on peut dire que le récit des choſes paſſées, qui n'eſt en quelque ſorte pour ceux qui les regardent par une lumiere purement humaine, que l'hiſtoire du diable & des réprouvés; parceque les perſonnes qui paroiſſent le plus ſur le théatre du monde, & qui ont plus de part aux évenemens qui le remuent, ſont pour l'ordinaire des citoyens de Babylone, dans leſquels le démon habite, & par leſquels il agit, eſt à l'égard de ceux qui les conſiderent par une vûe plus haute, l'hiſtoire de Dieu, parcequ'on n'y voit que l'execution de ſes volontés, que les arrêts de ſa juſtice, que les effets de ſa puiſſance. Tout y eſt édifiant, parceque tout y eſt juſte.

Chapitre III.

Comment la vue de la volonté de Dieu nous doit faire conſiderer le paſſé & le futur. Et comment la ſoumiſſion qu'on lui doit, s'accorde avec la pénitence, le zele, la compaſſion, la prévoyance.

Le paſſé eſt un abîme ſans fond, qui engloutit toutes les choſes paſſageres ; & l'avenir eſt un autre abîme qui nous eſt impénétrable. L'un de ces abîmes s'écoule continuellement dans l'autre : l'avenir ſe décharge dans le paſſé en coulant par le préſent. Nous ſommes placés entre ces deux abîmes. Car nous ſentons l'écoulement de l'avenir dans le paſſé ; & c'eſt ce qui fait le préſent, comme le préſent fait toute notre vie. Ce qui en eſt paſſé, n'eſt plus ; & ce qui en eſt futur, n'eſt pas encore. Voilà notre état. Et ce que nous devons faire, c'eſt de prendre la part que Dieu veut que nous prenions au préſent, & de regarder & le paſſé & l'avenir, de la maniere qu'il veut que nous les regardions.

Car encore que le passé ne soit plus à notre égard, & que le futur ne soit pas encore, néanmoins l'un & l'autre est à l'égard de Dieu. Sa volonté embrasse tous les temps. Le passé est passé, parcequ'il a voulu qu'il fût en un certain temps; & le futur est futur, parcequ'il veut qu'il soit dans un autre. Ainsi sa volonté comprend & consacre en quelque sorte tous les évenemens, & passés & futurs. Nous les y trouvons tous; & comme elle est toujours adorable, elle nous oblige à regarder avec respect tous ces évenemens passés & futurs, par la liaison & la dépendance qu'ils ont avec cette divine volonté. CHAP. III.

Mais il y a cette différence entre le passé & le futur, que comme nous connoissons en particulier quelque chose du passé, nous pouvons l'approuver en particulier, & louer la providence de Dieu dans ces évenemens. Comme nous ne voyons rien au-contraire dans l'avenir, & qu'il est encore caché en Dieu, nous ne pouvons exercer la soumission que nous devons à sa volonté, que par une acceptation generale de tous ses ordres, que nous devons toujours

CHAP. III.

regarder comme très-ſaints & très-juſtes.

Le paſſé & l'avenir étant donc ſi étroitement unis à la volonté de Dieu, il ſembleroit d'abord que la foi ne pût exciter en nous que des ſentimens de reſpect & de ſoumiſſion pour l'un & pour l'autre ; & que l'on ne dût de même avoir à l'égard des choſes préſentes, qui ne dépendent pas de nous, que des ſentimens d'approbation. Mais ſi cela eſt, que deviendra la pénitence qui s'afflige des maux paſſés ? Que deviendra le zele & la compaſſion qui regardent principalement les peines & les miſeres préſentes ? Que deviendra la prévoyance qui tâche de les prévenir & de les éviter ? Faut-il craindre que Dieu exerce ſa juſtice ? Faut-il être affligé de ce qu'il permet, ou de ce qu'il fait lui-même ? Ne juge-t-il pas, en permettant le mal, qu'il eſt meilleur de le permettre que de l'empêcher, comme il lui ſeroit bien facile ? Et s'il le juge, ne le devons-nous pas juger nous-mêmes ? Peu s'en faut que l'eſprit humain ne tire de-là cette concluſion impie qu'on attribuoit fauſſement à ſaint Paul ; que puiſque Dieu eſt glorifié par les

crimes des hommes, il ne les faut plus condamner : *Pourquoi me condamne-t-on encore comme pécheur?* QUID *adhuc tanquam peccator judicor?* CHAP. III. *Rom.* 3. 7.

Mais ces difficultés ne viennent que de ce que l'on ne regarde pas la volonté de Dieu toute entiere, & que l'on sépare sa volonté considerée comme justice & comme regle, de sa volonté considerée comme principe de toutes choses. Car en joignant ensemble ces deux vûes, nous trouverons que si Dieu permet le péché par cette volonté qui est la cause des choses, il ne laisse pas de les condamner & de les haïr par sa volonté considerée comme justice ; car le péché est contraire & opposé à cette justice. S'il punit les pécheurs pour leurs fautes par sa volonté opérante, il fait connoître par sa loi éternelle, que ces fautes sont contraires à la justice, qui est cette même volonté. Ainsi les effets de sa justice présentent en même temps à notre ame la double idée, & de la volonté de Dieu qui permet les péchés, & du dereglement de ces péchés qu'elle condamne. Et ces deux objets doivent causer en nous deux sortes de mouvemens ; l'un par lequel nous approuvions ce qui

CHAP. III.

vient de Dieu ; & l'autre par lequel nous condamnions ce qui vient de l'homme.

C'eſt par ce regard de la volonté divine, que nous allions ces mouvemens qui paroiſſent d'abord contraires & inalliables, tant à l'égard du paſſé, que de l'avenir. Nous nous affligeons de nos péchés, parceque nous voyons dans cette juſtice ſouveraine, qu'elle les condamne d'injuſtice, d'inſolence, d'ingratitude. Nous y voyons auſſi qu'il eſt juſte que nous reſſentions ces mouvemens, & que nous les excitions en nous-mêmes. Mais comme nous reconnoiſſons auſſi que Dieu a permis que nous tombaſſions dans ces péchés pour les faire ſervir aux fins de ſa providence, nous ne ſaurions qu'adorer cette permiſſion, parcequ'elle eſt juſte. Et quoique cette connoiſſance ne nous doive pas ôter le regret de nos péchés, elle doit néanmoins appaiſer les troubles & les inquiétudes exceſſives que nous en pourrions avoir, puiſqu'enfin il eſt également juſte, & que nous nous affligions de nos fautes dans la vûe de la juſtice de Dieu qui nous en découvre l'énormité, & que nous ceſſions de nous en troubler dans la vûe de

la volonté de Dieu qui les a permiſes pour l'execution de ſes deſſeins. CHAP. III.

C'eſt proprement cet état de paix qui naît de ce regard de la volonté ſouveraine de Dieu, que l'Apôtre ſouhaite à tous les Chrétiens, lorſqu'il leur dit : *Et que la paix de Dieu qui ſurpaſſe toute penſée, garde vos cœurs & vos eſprits :* Et *pax Dei, quæ exuperat omnem ſenſum, cuſtodiat corda veſtra & intelligentias veſtras.* Cette paix ſurpaſſe tous les autres ſentimens, mais elle ne les étouffe pas. Ils ne laiſſent pas de s'élever dans notre cœur par les vûes de la foi, qui nous découvrent ce que Dieu juge de nos actions. Mais nous ne laiſſons pas auſſi d'entrer dans la paix nonobſtant ces ſentimens, en découvrant que Dieu tout juſte, a permis & ſouffert ces péchés, & qu'il veut bien nous les pardonner. L'un de ces deux mouvemens ſeroit imparfait ſans l'autre ; mais étant joints & unis enſemble, ils forment une pénitence ſans déſeſpoir, & une paix ſans préſomption. *Phil.* 4. 7.

Mais comme Dieu ne découvre pas également ces objets aux hommes, les mouvemens qu'ils excitent ne ſont pas toujours dans une égale véhemence,

CHAP. III.

Par exemple, il occupe beaucoup les Saints en cette vie, de l'oppoſition que leurs péchés ont avec la loi de Dieu, & il ne leur découvre pas avec tant d'évidence la beauté de cette divine volonté, par laquelle il les permet pour leur bien & pour ſa gloire ; & ainſi les mouvemens de pénitence qu'ils reſſentent dans la vûe de leurs fautes, ſont plus vifs & plus ſenſibles que la conſolation qu'ils reçoivent de ce qu'ils doivent eſperer que Dieu tirera ſa gloire & leur ſalut de leurs péchés mêmes. Et au-contraire dans l'autre vie, les Saints ſeront tellement pénetrés de la joie de voir que tout contribue à la gloire de Dieu, & ſi pleins de l'admiration de ſa providence, qui les aura conduits au ſalut par le chemin dans lequel ils auront marché, qu'ils ſeront incapables de reſſentir aucune douleur de leurs péchés.

Cette vûe de la volonté de Dieu, ne nous doit pas auſſi rendre inſenſibles aux maux du prochain. Il eſt vrai qu'il ne leur arrive rien que de juſte ; mais nous voyons en même temps dans cette même volonté conſiderée comme loi, comme juſtice, comme verité, que les hommes ne

ſont point dans l'état auquel ils ont été créés ; que ces maux ne viennent point de l'inſtitution de la nature, mais de ſon déreglement ; qu'ils ne ſont point conformes au premier ordre de Dieu, ni à ſa premiere inclination qui eſt toute de bonté. Nous y voyons les liens qui nous uniſſent à ces perſonnes miſerables, qui nous doivent porter à les aimer : Nous y voyons qu'il eſt juſte que nous les aimions, que nous deſirions de les ſecourir, que nous ſoyions affligés de leurs maux, & que Dieu approuve que nous lui demandions le ſoulagement dont ils ont beſoin. Il eſt impoſſible que toutes ces penſées n'excitent des mouvemens de compaſſion ; & cet autre regard de la volonté de Dieu, qui châtie les hommes par ces maux, ne doit ſervir que pour moderer ces ſentimens, & non pour les étouffer.

Enfin la vûe de la volonté de Dieu qui opere tout, & qui conduit tout à ſa gloire, n'empêche point auſſi les juſtes prévoyances que nous devons avoir pour l'avenir ; parceque nous ne laiſſons pas de connoître que la loi de Dieu nous ordonne d'apporter des

CHAP. III.

ſoins & des précautions raiſonnables pour prévenir certains évenemens, & pour en procurer d'autres, en laiſſant à ſa providence de les faire réüſſir, & en nous ſoumettant à ſes ordres par une ſoumiſſion generale. Saint Paul ne laiſſoit pas de ſouhaiter d'aller prêcher l'Evangile à Rome, & d'en former le deſſein, quoiqu'il ne le ſouhaitât que dépendamment de la volonté de Dieu. En formant ces deſſeins, il obéiſſoit à la volonté de Dieu comme loi & comme regle. En ſe ſoumettant à ſa volonté dans l'execution de ſes deſſeins, il lui obéiſſoit comme à la cauſe ſouveraine de toutes choſes, ſelon les mêmes regles de ſa juſtice éternelle. Car c'eſt, comme nous avons dit, la juſtice même qui nous oblige de nous ſoumettre à la volonté de Dieu dans tous les évenemens.

Rom. 1. 10. & c. 15. *v.* 32

Habac. 2. 4. & *Rom.* 1. 17.

La vie de la foi, qui eſt celle des juſtes, les oblige donc à ſe rabaiſſer aux lumieres communes de la prudence humaine, & à employer les moyens humains pour faire réüſſir les choſes qu'ils ont raiſon de ſouhaiter, parcequ'elle défend de tenter Dieu. Et cet autre regard de la volonté ab-

ſolue de Dieu, qui gouverne tout, & qui fait tout, ne doit ſervir qu'à nous conſoler dans les évenemens contraires à nos déſirs, & non pas nous donner occaſion de faire des propheties témeraires ſur l'avenir, & de nous conduire par des preſſentimens qui ne ſont pour l'ordinaire que des effets d'imagination, auſquels Dieu nous défend de nous arrêter. On ne ſait ſi Dieu veut la paix ou la guerre, s'il veut que certains déſordres finiſſent, ou s'il ne le veut pas; s'il veut faire réüſſir ſes deſſeins par ce moyen, ou par celui-là. On ne doit pas laiſſer pour cela de tâcher de procurer la paix, de remédier aux déſordres, d'employer les moyens que l'on croit les plus propres pour la fin où l'on tend, en abandonnant le ſuccès à Dieu.

Chapitre IV.

Que l'incertitude de la volonté de Dieu à l'égard de l'avenir, nous doit empêcher d'en juger sur des rencontres fortuites. Ce que la vûe de cette volonté retranche, ou ne retranche pas dans nos actions.

C'Est aussi par un sentiment du respect que nous devons à la volonté de Dieu, que nous sommes obligés d'être très-réservés à prendre pour des marques de la volonté de Dieu, la rencontre que l'on fait dans l'Ecriture, ou dans les livres de dévotion, de certains versets qui nous paroissent conformes à quelque chose que nous avons dans l'esprit. Car quoiqu'il soit certain qu'ayant rencontré ces versets, Dieu l'a voulu; il n'est point certain néanmoins qu'il ait permis que l'on les rencontrât pour un tel dessein, ni pour nous servir de regle de conduite. C'est notre imagination qui tire cette conséquence, & qui la tire témerairement; puisqu'elle suppose que Dieu ne peut avoir permis cette rencontre que pour

une telle fin. Qui ſait au-contraire, s'il ne l'a point permiſe, pour éprouver ſi nous ſerions fideles à nous tenir dans la voie de la foi, & à nous attacher aux regles communes; ou ſi nous nous laiſſerions aller aux mouvemens de vanité qui s'élevent aſſez naturellement, lorſqu'on s'imagine que Dieu nous fait des faveurs particulieres, & qu'il nous tire de l'ordre du commun des hommes, à qui il ne manifeſte ſes volontés que par les préceptes generaux de l'Ecriture & les inſtructions ordinaires de l'Egliſe? Il ſemble donc qu'il ne ſoit pas bon de faire tant de fondement ſur ces rencontres fortuites, & que l'on a ſujet de craindre à l'égard de ces obſervations, ce que l'Ecriture dit des ſonges: *Où il y a beaucoup de ſonges, il y a auſſi beaucoup de vanité:* Ubi *multa ſunt ſomnia, plurimæ ſunt vanitates.* Car toute la vanité des ſonges conſiſte à conclure, non que Dieu a envoyé un ſonge, ce qui eſt toujours vrai en un ſens, mais à conclure qu'il a telle & telle ſignification; & cette même vanité ſe trouve dans le jugement que nous faiſons, que Dieu a eu telle & telle fin en permettant ces rencontres.

CHAP. IV.

Eccleſ. 5. 6.

CHAP. IV.

La vue de la volonté abſolue de Dieu ne change donc point la maniere ordinaire de juger des choſes, & elle ne retranche point l'application des moyens humains, & l'uſage des lumieres ordinaires. Mais elle en retranche l'inquiétude, l'empreſſement, les déſirs trop ardens pour les choſes qui ne ſont pas encore arrivées, les triſteſſes & les chagrins pour celles qui ſont ou préſentes ou paſſées. Car ſi nous ſommes perſuadés que Dieu fait tout, & qu'il ne peut rien faire que de juſte ; après avoir donné tout l'ordre qu'il nous commande de donner aux choſes, nous devons nous abandonner à lui, & attendre en paix l'execution & l'accompliſſement de ſes deſſeins éternels. Et comme nous les devons adorer lorſqu'ils nous ſont manifeſtés par l'évenement, nous les devons auſſi adorer par avance, lorſqu'ils ſont encore cachés dans les ſecrets de ſa providence.

Il eſt vrai qu'entre ces évenemens, il y en a qui ſont des effets de miſéricorde, & d'autres qui ſont des effets de juſtice. Mais comme la juſtice & la miſéricorde de Dieu ſont également adorables, nous devons une égale ſou-

mission aux uns & aux autres, avec cette différence néanmoins, que la soumission que l'on doit aux effets de miséricorde, doit être ordinairement accompagnée de joie & d'action de graces; & que celle que l'on rend aux effets de justice, doit être accompagnée d'humiliation & de terreur. CHAP. IV.

Mais ce qui doit & moderer notre joie & temperer notre terreur, c'est qu'il est souvent impossible de distinguer ce qui est effet de misericorde ou de justice dans les évenemens humains; parceque notre esprit est trop étroit pour pouvoir comprendre cet enchaînement infini de causes liées les unes aux autres, qui fait que les plus grands maux sont quelquefois attachés à ce qui paroissoit un grand bien, & les plus grands biens à ce qui paroissoit un plus grand mal. Ainsi après avoir fait tout ce qui étoit en notre pouvoir, suivant les regles de la prudence ordinaire; non seulement la foi, mais la raison même nous oblige d'être comme indifférens à l'égard des évenemens, parcequ'elle nous fait voir que notre lumiere est trop courte & trop bornée pour en pouvoir sainement juger.

Chapitre V.

Qu'il faut pratiquer la ſoumiſſion à la volonté de Dieu à l'égard des petits évenemens. Des défauts corporels. Des ſuites de nos péchés. Exemple d'Adam.

POur s'accoutumer à ſe ſoumettre à la volonté de Dieu dans les grands évenemens, capables d'ébranler & d'abattre l'ame, il faut s'accoutumer à l'honorer dans les plus petites circonſtances de notre vie, parcequ'elle les regle toutes auſſi-bien que les plus grandes. En regardant ainſi les plus petits évenemens, comme des effets de la volonté ſouveraine de Dieu, l'on exerce même la foi davantage; parceque les hommes ont plus de peine à attribuer à Dieu les rencontres ordinaires & petites, que les plus grandes. Un homme bien pénetré de cette penſée, ne dira donc jamais qu'une rencontre eſt fâcheuſe; puiſque la regardant comme ordonnée de Dieu, il ne lui eſt pas permis de s'en fâcher. Il ne ſe plaindra point d'un rendez-vous qui manque, ni d'u-

ne visite importune, ni de la lon- CHAP. V.
gueur d'un valet à qui il aura donné quelque commission, ni de ce que l'on le fait trop attendre, ni du refus qu'on lui fait d'une grace, ni d'une petite perte, ni des saisons, ni du mauvais temps, ni generalement de toutes les rencontres ordinaires de la vie qui portent les hommes à l'impatience.

Chacun doit accepter avec cette même disposition tous ses défauts corporels, comme la surdité, la foiblesse de la vûe, & generalement tout ce qui le peut rendre mépriſable aux hommes, comme le manque de mémoire, d'adresse, d'intelligence, la naissance basse, le défaut de bien, sans jamais se plaindre de toutes ces choses; tant parceque c'est Dieu qui en est la cause, que parceque nous ne savons pas si elles ne nous sont point plus avantageuses que celles qui nous plairoient davantage, & qu'en les souffrant de cette maniere, elles le deviendront en effet. Il en est de même des maladies, des calomnies, des mauvais traitemens, du peu d'état que l'on fait de nous, des aversions, des préventions qu'on peut avoir con-

CHAP. V.

tre nous. Puiſque Dieu fait ou permet tout cela, nous le devons regarder avec tranquillité & avec paix, en nous tenant dans ſon ordre & en adorant ſes jugemens. Et la volonté de Dieu qui regle toutes ces choſes, doit avoir plus de force ſur notre eſprit pour nous les faire accepter & pour nous les rendre aimables, que ce qu'elles ont de fâcheux, pour nous les faire rejetter & pour nous porter à l'impatience & au murmure.

Il y a des acccidens qui ſont des ſuites de nos propres fautes : & ſi ces ſuites ſont favorables, elles nous donnent un ſujet particulier de louer la miſéricorde & la bonté de Dieu, qui a ſu tirer le bien du mal, & convertir en moyen de ſalut ce qui ne méritoit que ſes châtimens & la ſouſtraction de ſes graces. Mais ſi ces ſuites ſont fâcheuſes & dures, comme ſi nos fautes ont attiré de grands maux ſpirituels, ou temporels ; ſi nos déreglemens ont cauſé un grand nombre de péchés ; ſi ces ſuites ſubſiſtent & ſe perpetuent, il ne faut pas que nous les regardions ſans douleur. Car la volonté de Dieu, conſiderée comme juſtice, nous ordonne d'en gémir,

mir, de nous en humilier, d'en faire pénitence, & de tâcher de détourner ces ſuites funeſtes par nos actions & par nos prieres. Mais elle nous ordonne en même temps de rentrer dans la paix, & d'éviter le trouble & l'inquietude, & de nous en conſoler dans la vûe de ſa volonté qui les a permiſes, & qui ne laiſſera pas d'en tirer ſa gloire. CHAP. V.

Nous en avons le plus grand exemple qu'on ſe puiſſe imaginer en la perſonne d'Adam & d'Eve. Car aucun ſans doute n'a vû de ſi funeſtes ſuites de ſes péchés, que celles qu'ils ont vû de leur déſobéiſſance; puiſque tous les maux qui ſont arrivés à tous les hommes enſemble, tous les péchés qui ſe ſont commis dans le monde, & la damnation de ce nombre innombrable de réprouvés, ſont des ſuites de leur crime. Cependant la volonté de Dieu n'a pas laiſſé de les en conſoler; & ſi elle ne leur en a pas ôté la douleur lorſqu'ils étoient dans le monde, parce qu'il étoit juſte qu'ils en fiſſent pénitence; elle l'a entierement appaiſée dans l'autre, puiſque malgré ces effroyables ſuites qui ſubſiſteront éternellement, Adam & Eve ne laiſſeront

CHAP. V.

pas de jouir dans toute l'éternité de la paix & de la conſolation des juſtes. C'eſt la plus grande preuve qu'on puiſſe avoir de ce que peut la vûe de la volonté de Dieu, pour appaiſer les troubles qui devroient naître naturellement des ſuites de nos péchés : & après celui-là, quelques mauvais effets que nos actions puiſſent avoir eus, quelques renverſemens dont elles aient été cauſe, perſonne n'a ſujet de perdre l'eſperance, ni de s'abandonner au trouble par une eſpece de déſeſpoir.

Non ſeulement ce regard de la volonté de Dieu nous fait ſouffrir en paix les ſuites de nos péchés, mais il nous fait auſſi porter en patience nos défauts & nos imperfections, auſſi-bien que les imperfections & les défauts des autres. Ainſi il allie encore deux mouvemens qui paroiſſent oppoſés, la ſoif & le zele de la juſtice, qui nous fait haïr nos fautes, & la patience qui nous les fait ſouffrir, parcequ'il voit que Dieu lui preſcrit l'un & l'autre. L'ame ſoumiſe à Dieu lui dit bien dans le reſſentiment qu'elle a de ſes miſeres : Juſques à quand, Seigneur, me laiſſerez-vous dans cet état ? SED,

Pſ. 6. 4.

tu Domine usquequo? Mais cependant elle ne laisse pas d'y être en paix : elle ne met point d'autres bornes à sa patience, que celles de sa vie ; & elle se résout en même temps de combattre sans cesse ses imperfections, & de se souffrir néanmoins soi-même sans s'abandonner jamais au découragement, en se contentant de la mesure de la grace qu'il plaira à Dieu de lui faire. Et c'est ce qu'elle apprend de cet avertissement du Sage : *Qui timent Dominum, custodiunt mandata illius, & patientiam habebunt usque ad inspectionem illius.* CEUX *qui craignent le Seigneur, garderont ses commandemens, & ils auront patience jusqu'à ce qu'il jette les yeux sur eux.*

CHAP. V.

Eccli. 2. 21.

Chapitre VI.

Quelle eſt la ſoumiſſion que nous devons à la volonté de Dieu, à l'égard de notre ſalut éternel. Qu'il eſt juſte d'épargner ſa propre foibleſſe ſur ce point. Combien la vûe de la volonté de Dieu facilite la conduite de la vie chrétienne.

ENfin le plus grand effet de cette ſoumiſſion à la ſouveraineté de Dieu, c'eſt que dans l'incertitude où nous ſommes de l'arrêt éternel de notre prédeſtination, & de celui que Dieu prononcera au jour de notre mort qui en ſera l'execution, & qui fera l'éternité de notre bonheur ou de notre miſere, elle fait que notre ame reconnoît qu'il eſt juſte, & qu'elle l'adore en cette qualité, en ſuivant les paroles & l'eſprit du prophete, & diſant avec lui à Dieu : *In manibus tuis ſortes meæ* : Mon *ſort eſt entre vos mains.* Mais elle a grand ſoin de ne s'abandonner pas trop à cette penſée, & de ne s'y enfoncer pas trop avant, la foibleſſe de notre eſprit n'étant pas capable de la porter. Elle s'applique

Pſ. 30. 16

donc toute à conſiderer ce que Dieu lui ordonne de faire à cet égard, & quelle diſpoſition il lui preſcrit par ſa verité & par ſa loi. CHAP. VI.

Or elle voit dans cette loi : premierement, qu'il eſt juſte qu'elle épargne ſa foibleſſe, en ne s'occupant pas d'une penſée ſi terrible : Secondement, qu'elle n'a aucun ſujet de croire que cet arrêt ne lui ſera pas favorable, puiſque Dieu l'a ſéparée par tant de graces du nombre des infideles, des héretiques, & de ceux qui ne penſent point à Dieu, en la mettant dans le petit nombre des fideles de ſon Egliſe, qui connoiſſent ſa loi, & qui ont quelque déſir de l'obſerver. Elle voit dans cette verité, qu'au-lieu de s'occuper inutilement de penſées de défiance, qui ne peuvent que lui nuire, elle doit tâcher uniquement de ſe corriger de ſes fautes, d'y remedier à l'avenir, de ſe mettre dans la voie de Dieu ſi elle n'y eſt pas, & d'y marcher fidellement ſi elle y eſt.

Elle voit que Dieu veut qu'elle nourriſſe & entretienne ſon eſperance par tous les juſtes ſujets que la verité lui fournit, & que ſur-tout elle ſe garde bien de le regarder comme

CHAP. VI.

un ennemi qui n'auroit aucun amour pour elle. Car cette idée eſt fauſſe & execrable à l'égard des reprouvés mêmes. *Dieu n'a point fait la mort*, dit l'Ecriture, *& il ne ſe plaît point dans la perte des vivans.* Si ſes créatures s'éloignent de lui, c'eſt en ſe rendant indignes des effets de ſa bonté, & en l'obligeant par leur malice volontaire à exercer ſur elle ſa juſtice. Il y a toujours en Dieu des entrailles de miſéricorde, pour recevoir les pécheurs, s'ils retournoient à lui, & s'ils ſe convertiſſoient. Son ſein paternel leur eſt toujours ouvert, & ils ont toujours tort de ne ſe pas convertir. Il eſt vrai que par une juſtice ſecrette, Dieu ne croit pas devoir changer la volonté corrompue des réprouvés; mais cette volonté de juſtice, ne détruit point cette bonté eſſentielle, qui eſt la loi de Dieu même, & ſa volonté par laquelle il eſt prêt de recevoir en ſa grace tout pécheur converti & qui abandonne ſes péchés, & par laquelle il lui ordonne de ſe convertir. C'eſt de cette bonté que procede cette patience dont parle ſaint Paul, qui invite les pécheurs à la pénitence. S'ils la faiſoient, la mi-

Sap. 1. 13.

Rom. 2.

ſéricorde de Dieu leur ſeroit ouverte, & ſes graces couleroient ſur eux avec abondance. Ce ſont eux qui en arrêtent le cours, & qui y mettent obſtacle; mais elles ne laiſſent pas d'être toutes prêtes dans ſes tréſors. CHAP. VI.

Rien ne facilite donc davantage la conduite de la vie chrétienne, que ce regard de la volonté de Dieu dans toute ſon étendue. Car il fait voir que toute la vie d'un vrai Chrétien, eſt une vie de paix, qui regarde avec tranquillité le préſent, le paſſé & l'avenir dans l'ordre de Dieu, & qui conſulte continuellement ſa loi pour apprendre d'elle ce qu'il doit faire à chaque moment, & quelles diſpoſitions intérieures il doit avoir à l'égard des choſes auſquelles il doit s'appliquer. Ces diſpoſitions ſont différentes ſelon les objets: & elles renferment tous les mouvemens légitimes de joie, de triſteſſe, de déſir, de crainte, d'amour, d'indignation, de compaſſion qu'ils doivent exciter. Mais tous ces ſentimens ſont toujours joints à la diſpoſition generale de repos & de paix, que la vûe de la volonté ſouveraine de Dieu, entretient dans le fond de l'ame d'un Chrétien,

CHAP. VI.

qui calme & qui modere tous les mouvemens particuliers. C'eſt cette paix dont ceux qui aiment la loi de Dieu, jouiſſent toujours, comme dit David : *Pax multa diligentibus legem tuam.* C'eſt cette paix que Jeſus-Chriſt laiſſa à ſes Diſciples en quittant le monde, & que le monde ne connoît point : *Pacem relinquo vobis, non quomodo mundus dat, ego do vobis.* C'eſt cette paix que l'Apôtre S. Paul ſouhaite aux fideles, comme nous avons déja dit, afin qu'elle garde & leur cœur & leur eſprit : *Cuſtodiat corda veſtra & intelligentias veſtras.* Elle appaiſe les agitations du cœur en l'attachant à la volonté immuable de Dieu. Elle arrête les troubles que produit dans l'eſprit la multiplicité de ſes penſées, par cette unique penſée : Dieu le veut. Et elle fait ainſi que l'homme ſe laiſſe amoureuſement emporter au torrent de la providence, ſans ſe mettre en peine d'autre choſe que de s'aquitter fidellement des devoirs particuliers qui lui ſont preſcrits à chaque moment par la loi de Dieu.

Pſ. 118. 165.

Joan. 14. 27.

Philip. 4. 7.

TROISIEME TRAITE'.

DE LA CRAINTE DE DIEU.

Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui. Pſ. 118. ℣. 120.

Tranſpercez mes chairs par votre crainte, car vos jugemens me rempliſſent de frayeur.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi le Prophete étant touché de crainte demande encore de craindre. Que quoique la crainte naiſſe d'amour-propre, elle eſt néanmoins utile.

LE Prophete craint, & cependant il demande à Dieu qu'il lui augmente ſa crainte, comme celui qui diſoit: *Je crois, Seigneur, mais aidez mon incredulité.* Le commencement de crain- Marc. 9. 23.

CHAP. I.

te que Dieu forme dans notre cœur, ne fait que nous convaincre que nous ne craignons pas aſſez. Nous voyons que Dieu eſt infiniment terrible, & que nous le craignons peu ; & c'eſt ce qui nous porte à lui demander qu'il redouble ſa crainte en nous, & qu'il en perce notre chair.

Une autre raiſon de cette demande, eſt que ſouvent l'eſprit eſt convaincu qu'il faut craindre Dieu, mais que le cœur n'eſt pas pour cela touché. Cependant c'eſt la crainte du cœur qui amortit les tentations, & non la perſuaſion de l'eſprit. Et c'eſt pourquoi le Prophete ne ſe contente pas de craindre Dieu par l'eſprit, *à judiciis enim tuis timui* ; mais il veut que ſa chair ſoit percée de cette crainte, afin que le vif ſentiment qu'elle en aura, étouffe en elle toutes les tentations qui pourroient flatter ſes ſens. Une chair percée de cloux, ne ſeroit gueres en état d'être attaquée par la tentation des plaiſirs. Il déſire donc que la crainte de Dieu faſſe cet effet en lui, & qu'elle ſoit auſſi vive & auſſi ſenſible à ſon ame, que des cloux qui perceroient effectivement ſa chair.

Mais pourquoi faut-il déſirer de

craindre, puiſque la crainte ſemble être un effet d'amour-propre ? Car nous craignons le mal qui nous peut arriver, parceque nous nous aimons. Pourquoi donc, dira-t-on, eſt-il néceſſaire de la demander à Dieu ? N'avons-nous pas aſſez d'amour-propre pour craindre ce qui nous peut cauſer le plus grand des maux ! C'eſt que quelque grand que ſoit notre amour-propre, il eſt néanmoins aveugle, inſenſible, ſtupide, déraiſonnable. Il eſt pénetré de choſes de néant ; & il eſt inſenſible aux plus grands objets. Il craint ſans raiſon ; & il ne craint point lorſqu'il a toute ſorte de raiſons de craindre. Il eſt ſans ordre & ſans regle dans ſes mouvemens. Une bagatelle l'occupe, le remplit, le tranſporte ; & ſouvent, ce qu'il y a de plus grand au monde, ne le touche point. C'eſt donc une grande grace de Dieu, lorſqu'il nous fait ſentir les choſes telles qu'elles ſont : car en nous faiſant ſentir vivement celles qui ſont grandes, il amortit le ſentiment trop vif que nous avons des petites,

CHAP. I.

CHAPITRE II.

La ſenſibilité & l'inſenſibilité de l'homme également prodigieuſes. Naiſſent d'un fond inconnu. Marquent le déreglement & la grandeur de l'homme. Temps de cette vie, temps de ſtupidité.

IL y a dans l'homme une ſenſibilité prodigieuſe, capable de mouvemens demeſurés de triſteſſe, d'amour, de joie, de crainte, de déſeſpoir; & une inſenſibilité étonnante capable de réſiſter aux objets les plus terribles. Les mêmes choſes font mourir les uns, & n'émeuvent pas ſeulement les autres, ſans que l'on voie bien la raiſon & la cauſe de ces différens effets.

Car ces mouvemens violens naiſſent d'un fond inconnu, & d'un abîme caché. Nul ne ſait préciſément les reſſorts qu'il faut faire agir pour les exciter; & tout ce que l'on ſait, eſt que la raiſon ne les peut produire comme elle voudroit, lors même qu'elle les jugeroit utiles; & qu'elle ne les peut de même réprimer, lorſqu'elle les juge pernicieux. Quand l'ame n'eſt tou-

chée que par une partie insensible, rien n'est capable de l'émouvoir. Quand elle l'est par une partie sensible, tout est capable de la faire sortir hors d'elle-même. CHAP. II.

La violence & l'inégalité de ces mouvemens, sont en même-temps des preuves du déreglement de l'homme & des marques de sa grandeur. Elles nous font voir qu'il y a d'étranges ressorts dans son esprit, & que s'ils étoient vivement touchés, ils produiroient encore des mouvemens tout autres que ceux que nous ressentons ordinairement: qu'ainsi les Philosophes n'ont rien entendu ni dans son bonheur, ni dans son malheur, en mettant l'un & l'autre dans les sentimens que nous pouvons éprouver dans cette vie. Rien n'est plus ridicule que la pensée qu'ils ont eue, que nous pouvions être heureux par des voluptés grossieres & communes, par des curiosités fades, & par une contemplation froide de la verité & de la vertu. Ces mouvemens sont trop languissans pour nous rendre heureux, & l'ame de l'homme est capable d'un plaisir & d'une joie infiniment plus vive & plus sensible. Il en est de même des maux.

CHAP. II. Quoiqu'on les ſente bien plus vivement que les plaiſirs, néanmoins ils pourroient encore être ſentis mille fois plus vivement. Que s'il n'eſt pas en notre pouvoir de nous procurer cette joie ſi vive, ni ces douleurs ſi perçantes, c'eſt que Dieu ne veut pas qu'il dépende de nous en ce monde de nous rendre ni heureux ni malheureux, & qu'il veut que l'un & l'autre ſoit un effet ou de ſa miſéricorde ou de ſa juſtice dans l'autre.

Le temps de cette vie eſt donc proprement un temps de ſtupidité. Toutes nos connoiſſances y ſont obſcures, ſombres, languiſſantes, ſi on les compare à ce qu'elles ſeront au moment de notre mort, qui levera comme un rideau pour nous faire voir les choſes telles qu'elles ſont. Ce ſera alors que toutes les créatures diſparoîtront à nos yeux, & que nous ne verrons les Royaumes, les Principautés, les plaiſirs & les maux de ce monde, que comme des atomes indignes de nous occuper. Dieu ſeul ſera grand à notre vûe en ce jour-là, ſelon l'expreſſion
Iſ. 2. 11. de l'Ecriture. Mais ceux que la mort aura trouvés ſans ſon amour, ne le verront grand que pour en être rem-

plis d'une terreur qui les fera abîmer dans l'enfer pour ſe cacher autant qu'ils pourront à une majeſté ſi redoutable : au-lieu que ceux qui mourront dans ſon amour, & qui ſeront purifiés de leurs fautes, ne le verront grand que pour reſſentir en même-temps des mouvemens ineffables d'amour & de joie, qui feront leur éternelle felicité. CHAP. II.

C'eſt ce que nous devons craindre & eſperer pour l'autre vie. Mais dans cet état même d'aſſoupiſſement où nous ſommes ici plongés, l'ame ne laiſſe pas de ſentir des mouvemens beaucoup plus vifs les uns que les autres : ce qui lui marque la capacité qu'elle a d'en avoir de tout autres que ceux qu'elle reſſent ordinairement. Le corps auquel elle eſt attachée, appeſantit ſa vigueur, & ralentit ſes mouvemens ; mais il ne les ralentit pas toujours également. Elle eſt quelquefois plus ſtupide & plus inſenſible à l'égard des choſes de Dieu, & quelquefois moins : & l'experience de ces différens états, lui donne lieu de découvrir ce qui contribue à exciter ces divers ſentimens, & à la mettre dans une diſpoſition ſi inégale. *Sap.* 9. 15.

CHAPITRE III.

Inſenſibilité, un des plus grands maux de l'ame. Naît d'aveuglement. Idées confuſes qu'on ſe forme de toutes choſes. Fauſſe & vraie idée d'un bal. Autres preuves de cet aveuglement.

IL eſt d'autant plus important que l'ame s'applique à conſiderer les cauſes de ſon inſenſibilité pour Dieu, qu'elle la doit regarder comme un de ſes plus grands maux. Car c'eſt ce qui donne entrée dans l'ame aux impreſſions des objets des ſens, qui ſeroient peu capables de la toucher, ſi elle l'étoit autant qu'elle le devroit être des choſes de l'autre vie. C'eſt ce qui la rend foible, languiſſante, pareſſeuſe dans les actions de piété. C'eſt ce qui lui fait eſtimer les biens & les maux de ce monde, beaucoup plus grands qu'ils ne ſont. Enfin c'eſt cette inſenſibilité pour Dieu qui la rend ſenſible pour les créatures, parcequ'elle ne ſauroit être ſans quelque pente, & qu'il faut toujours qu'elle s'attache à quelque objet. Ainſi un de ſes principaux devoirs, c'eſt de tâcher d'en reconnoî-

tre les cauſes, & d'y apporter tous les remedes qui lui ſont poſſibles. CHAP. III.

Or il eſt viſible que la cauſe generale de notre inſenſibilité, eſt la foibleſſe & l'aveuglement de notre eſprit, qui ne conçoit les choſes les plus terribles, que par des idées ſombres & confuſes, qui n'ont rien de vif ni de ſenſible, & qui n'excitent ainſi que des mouvemens foibles & languiſſans. Il ſépare les choſes qui ſont jointes, & il s'occupe entierement d'une petite partie d'un objet, ſans faire réflexion ſur tout le reſte de ce qu'il contient. On ne conçoit la mort que ſous l'idée de la grimace d'un homme mourant, ſans y voir rien de ce qui l'accompagne. On ne conçoit le péché que ſous l'idée de ce qu'il a qui flatte les ſens, ſans y appercevoir ce qui le rend ſi horrible aux yeux de Dieu. Cette ſorte de ſtupidité ſe rencontre preſque dans tous les vices. Car il faut que pour y prendre plaiſir, nous n'en regardions qu'une legere ſurface, & que nous en éloignions de notre eſprit toutes les ſuites. Nous ne voyons jamais qu'une petite partie du ſpectacle qui eſt expoſé aux yeux de notre ame; & c'eſt ce qui fait que nous ſommes capables de nous croire

CHAP. III.

heureux dans nos plus grandes miſeres.

Que voient par exemples les gens du monde dans un bal ? Une aſſemblée de perſonnes agréables qui ne penſent qu'à ſe divertir, à prendre part & à contribuer au plaiſir commun ; des femmes qui font tout ce qu'elles peuvent pour ſe rendre aimables, & des hommes qui font ce qu'ils peuvent pour leur témoigner qu'ils les aiment. Ils y voient un ſpectacle qui flatte les ſens, qui remplit leur eſprit, qui amollit leur cœur, & qui y fait entrer doucement & agréablement l'amour du monde & des créatures. Mais qu'eſt-ce que la lumiere de la foi découvre dans ces aſſemblées profanes, à ceux qu'elle éclaire, & à qui elle fait voir tout le ſpectacle qui eſt veritablement expoſé à leurs yeux, & que les Anges y voient ? Elle leur découvre un maſſacre horrible d'ames qui s'entretuent les unes les autres ; elle leur découvre des femmes en qui le démon habite, qui font à de miſerables hommes mille plaies mortelles ; & des hommes qui percent le cœur de ces femmes par leurs criminelles idolatries. Elle leur fait voir les démons qui entrent dans ces ames par tous les ſens de leur

corps, qui les empoiſonnent par tous les objets qu'ils leur préſentent, qui les lient de mille chaînes, qui leur préparent mille ſupplices, qui les foulent aux pieds, & qui ſe rient de leur illuſion & de leur aveuglement. Elle leur fait voir Dieu qui regarde ces ames avec colere, & qui les abandonne à la fureur des démons. CHAP. III.

Cela paſſe pour figure, pour déclamation, pour exageration : & cependant il n'y a rien de plus effectif. La réalité paſſe infiniment toutes ces figures ; & ces plaies & ces coups mortels ne ſont que de foibles images de ce qui eſt en effet. Il y en a qui ne le croient pas, c'eſt une autre ſorte d'aveuglement. Mais il y en a qui le croient, & qui n'y penſent pas, & c'eſt cette ſtupidité dont je parle. Leur penſée s'arrête au ſimple rapport de leurs yeux, & toutes les connoiſſances qu'ils ont par la foi, ne leur ſervent de rien, & ne ſe preſentent point à eux. Elles demeurent dans je ne ſai quels replis de leur eſprit, mais elles ne changent point cette maniere animale de ne concevoir les choſes que par les ſens.

Voici encore d'autres preuves de

CHAP. III.

cette ſtupidité dont nous parlons. Quand il s'agit de paſſer de la ſpeculation à la pratique, les hommes ne tirent point de conſéquence ; & c'eſt une choſe étrange comment leur eſprit ſe peut arrêter à certaines verités ſpeculatives, ſans les pouſſer aux ſuites de pratique, qui ſont tellement liées avec ces verités, qu'il ſemble impoſſible de les en ſéparer. *Si je ſuis votre Dieu, où eſt l'honneur qui m'eſt dû*, dit Dieu même dans l'Ecriture ? C'eſt qu'il y a une ſuite néceſſaire entre connoître Dieu & l'honorer. Mais quelque liées que ſoient ces connoiſſances, l'aveuglement de l'eſprit humain les ſait bien déſunir. Il connoît Dieu, & ne l'honore pas. Il en demeure là, & ne penſe pas même qu'il ſoit néceſſaire de l'honorer. Il eſt convaincu qu'il y a un Dieu, & il n'en tire aucune concluſion pour le reglement de ſa vie.

Malac. 2. 6.

Qui ne croiroit auſſi que les hommes étant parvenus à la connoiſſance de l'immortalité de leur ame, ils la porteroient bien avant, & qu'ils en concluroient qu'il faut donc employer toute leur vie à lui procurer un état heureux après la mort ? Il n'y a point de conſéquence plus ſenſible que celle-

là. Cependant combien de grands esprits ont travaillé à l'établiſſement de ce point, qui ne paroiſſent pas avoir beaucoup penſé à cette conſéquence ? CHAP. III.

Nous en faiſons de même dans les verités les plus terribles de la Religion. Nous nous contentons de les ſavoir ; & nous nous arrêtons à la ſimple ſpeculation. C'eſt Dieu qui fait tout, & qui opere par ſa grace le vouloir & l'action. Nous croyons cette verité, & nous aimons à en parler. Que s'enſuit-il de-là ? Que nous devons implorer continuellement cette grace, dont nous avons un beſoin ſi continuel. Cependant la connoiſſance du beſoin de la grace ne nous rend pas plus aſſidus à la priere, & nous ne laiſſons pas ſouvent d'être auſſi Pélagiens dans nos actions & dans la conduite de notre vie, que ſi ces verités nous étoient entierement inconnues.

Le Diable nous environne ſans ceſſe comme un lion rugiſſant, & il ne cherche qu'à nous dévorer, dit l'Apôtre ſaint Pierre. Quelle crainte, quel tremblement cette penſée ne devroit-elle point nous cauſer ? Et notre frayeur ne devroit-elle pas être incomparablement plus grande, que ſi l'on 1. Petr. 5. 8.

CHAP. III.

nous diſoit que nous ſommes entourés de voleurs & d'aſſaſſins qui nous veulent égorger ? Combien de gens néanmoins recitent tous les jours ce paſſage de ſaint Pierre, ſans être touchés d'aucun ſentiment de crainte ?

Si je croyois, diſent certains Calviniſtes, que le corps de Jeſus-Chriſt fût préſent dans l'Hoſtie, je porterois bien un autre reſpect à ce Sacrement que les Catholiques. Ils jugent qu'ils feroient ce qu'ils devroient faire, & ils s'imaginent que cette connoiſſance feroit dans leur eſprit l'impreſſion qu'il ſeroit raiſonnable qu'elle y fît. Et en effet quand on nous dit que le Roi eſt préſent, chacun ſe compoſe & ſe tient dans le reſpect. Mais en parlant ainſi, ils font voir qu'ils ne connoiſſent pas le fond de leur cœur. S'ils prenoient la peine de ſe conſulter eux-mêmes, ils verroient qu'en mille rencontres, leur connoiſſance demeure ſtérile, ſans produire les effets qu'il ſemble qu'elle devroit produire naturellement. Ne croient-ils pas eux-mêmes que Dieu eſt préſent par-tout ? & cependant ſont-ils plus reglés dans leurs actions, que les autres ? & la connoiſſance de cette préſence les retient-elle plus en leur de-

voir, que s'il n'étoit que dans le Ciel ? CHAP. III.

Il ne faut pas néanmoins s'étonner que notre esprit nous porte naturellement à croire, que si nous avions telle & telle connoissance, nous ferions les choses auxquelles ces connoissances nous obligent. C'est qu'en effet la nature & la raison nous y portent, & que nous n'en sommes empêchés que par le déreglement de la volonté. Et c'est pourquoi cette prodigieuse insensibilité qu'on voit dans les hommes à l'égard des choses dont ils devroient être le plus touchés, est une marque évidente qu'ils ne sont point dans l'état où ils ont été formés, & que leur nature est corrompue. Cette stupidité monstrueuse ne sauroit être naturelle. Ils s'affligent des moindres choses jusqu'au désespoir : & lorsqu'il y va de tout leur être, & de leur bonheur, ou de leur malheur éternel, ils n'en sont non plus touchés, que s'il s'agissoit d'une chose de néant.

Mais cette insensibilité n'est pas seulement dans tous les hommes une marque de la corruption generale de la nature ; elle est encore dans les Chrétiens une preuve des ténebres horribles que les péchés commis après le baptême ré-

CHAP. III.

pandent dans l'ame. Et rien ne fait mieux voir que non-ſeulement le péché engendre la mort, comme dit l'Apôtre S. Jacques, mais qu'il la porte auſſi avec ſoi, & qu'il ôte à l'ame la vie & le ſentiment. Car ſi l'ame d'un Chrétien qui vit dans le déſordre, n'étoit en un état de mort, ſeroit-il poſſible qu'il pût goûter un moment de repos ? Il ſait qu'il eſt ſous la puiſſance du diable, qu'il peut mourir à tout moment, que l'enfer eſt ouvert pour l'engloutir, que peut-être il n'y a plus de grace pour lui. Cependant il eſt ſans inquietude & ſans crainte ; il jouit tranquillement des plaiſirs qu'il ſait être la cauſe de ſon malheur. Ces connoiſſances que la foi lui donne malgré lui, demeurent ſans action & ſans effet. Elles ne le troublent point. Il agit, il parle, comme un homme, qui n'a rien à faire qu'à ſe divertir en cette vie, & qui n'auroit rien à craindre en l'autre.

Jac. 1. 15.

Chapitre IV.

Que l'inſenſibilité ſe remarque auſſi dans des Chrétiens dont la vie eſt reglée. Diverſes cauſes de cet état. Il eſt inutile de s'en inquieter, mais il le faut craindre. Utilité de s'appliquer aux objets de crainte.

LA ſtupidité que l'on remarque dans les mauvais Chrétiens eſt certainement horrible, mais on en voit la cauſe. Il ne faut pas s'étonner s'il fait nuit quand la lumiere eſt éteinte; & ſi l'on ne ſent rien quand on eſt mort. Il y a bien plus de ſujet de s'étonner que cette inſenſibilité ſe rencontre ſouvent dans des ames, où il ſemble que le péché ne domine pas; qui s'aquittent extérieurement des devoirs eſſentiels du Chriſtianiſme; qui pratiquent divers exercices de piété, & qui menent une vie exempte de crimes. Car ſi elles ont ce cœur nouveau, & ce cœur de chair qui eſt propre à la loi nouvelle, d'où vient qu'il a ſi peu de mouvemens en elles? Si le Saint-Eſprit les anime, pourquoi en voit-on ſi peu de marques? Si elles

CHAP. IV. ſont éclairées de la lumiere de Dieu, d'où vient qu'elles ne voient point leurs dangers, ou qu'elles n'en tremblent pas ? Si l'on s'applique à rechercher les cauſes de cet effet, on trouvera qu'il y en peut avoir de fort différentes.

Car cet état n'eſt en quelques-uns qu'une épreuve de Dieu. C'eſt en d'autres une punition de leur négligence. Il y en a en qui le naturel y a beaucoup de part. Mais ſans ſe mettre en peine de diſcerner ces cauſes qu'autant que Dieu nous les découvrira, il ſemble que tous ceux qui ſont dans cet état, ont une obligation commune de travailler à en ſortir, quoiqu'il ſoit plus dangereux aux uns qu'aux autres; parcequ'il faut ſe conduire par les lumieres de la foi, qui nous apprennent que l'inſenſibilité eſt d'elle-même un très-grand mal, qui nous doit faire appréhender cette menace terrible que Dieu fait aux ames qui ne ſont pas aſſez touchées de ſa crainte, en leur déclarant *qu'elles s'en trouveront mal à la fin de leur vie :* COR *durum habebit malè in noviſſimo.* Et c'eſt ce qui les doit porter à embraſſer avec ſoin tous les moyens qu'elles jugeront utiles pour

Eccli. 3. 27.

s'en délivrer, & pour amollir la dureté de leur cœur. CHAP. IV.

Il eſt inutile de s'inquieter de cet état, puiſque l'on n'y remedie pas par l'inquietude, mais il n'eſt pas inutile de le craindre. C'eſt au-contraire un des principaux devoirs de ceux qui y ſont, d'exciter en eux une frayeur ſalutaire, en ſe remettant devant les yeux ces inſtructions du Sage, qu'il eſt impoſſible d'être juſtifié ſans crainte : *Qui ſine timore eſt, non poterit juſtificari.* Eccl. 1. 28. Que la crainte eſt le commencement & la racine de la ſageſſe : *Radix ſapientiæ eſt timere Dominum ;* Que c'eſt la ſource de la vraie joie : *Timor Domini delectabit cor* ; & qu'il n'y a que les ames craintives qui aient ſujet d'eſperer un traitement favorable à la fin de leurs jours : *Timenti Dominum benè erit in extremis.* Ibid. v. 25. Ibid. v. 12. Ibid. v. 13.

Pour entrer dans cette diſpoſition, que la lumiere de la foi fait voir être ſi néceſſaire à tout le monde, il faut éviter un défaut & une illuſion d'amour-propre où pluſieurs perſonnes ſe laiſſent inſenſiblement aller, qui eſt de ſe faire une devotion ſi ſpirituelle, qu'elles ne s'appliquent preſque jamais aux objets qui leur pourroient donner

CHAP. IV.

de la crainte : comme la conſidération de la mort, de l'éternité, de l'enfer, des jugemens de Dieu, & des ſujets qu'elles ont de ſe défier de leur état. Car l'amour-propre aime à éloigner ces objets triſtes, & il ne manque pas de leur fournir des ſpiritualités gaies. Mais les Saints qui étoient ſans doute plus ſpirituels que nous, ne nous ont pas donné cet exemple. Ils n'ont point évité ces penſées communes que l'on traite de groſſieres. Ils ont cru au-contraire qu'il étoit très-utile de les avoir continuellement dans l'eſprit, n'y ayant rien dont Dieu ſe ſerve plus ſouvent pour retirer les ames d'une certaine évaporation que leur inſenſibilité produit, & pour les faire rentrer en elles-mêmes, que de la vûe de ces terribles objets.

Chapitre V.

Idée que l'on doit avoir de la rigueur de la juſtice de Dieu. Nombre effroyable de réprouvés. Spectacle terrible du carnage ſpirituel que le démon fait dans l'Egliſe même. Fauſſe aſſurance où nous vivons.

LA plûpart du monde ne doit donc point s'appliquer tellement à regarder la miſéricorde de Dieu, qu'ils ne conſiderent en même-temps ſa juſtice & la ſeverité de ſes jugemens. Et pour s'en former quelque idée, on la doit regarder dans ce nombre infini d'hommes, que Dieu a abandonnés aux déſirs de leur cœur avant l'Incarnation de ſon Fils; dans ces nations entieres, qui n'ont jamais oui parler de l'Evangile, & qui ſont demeurées enſevelies dans les ténebres & les ombres de la mort; dans cet autre monde que l'on vient de découvrir, & qui a été plus de cinq mille ans dans une ignorance abſolue de Dieu; dans cette multitude de Mahometans qui occupent une ſi grande partie de la terre, & qui ſont plongés dans mille ſuperſti-

CHAP. V.

tions brutales ; dans cette foule d'héretiques, qui joints enſemble ſurpaſſent de beaucoup le nombre des Catholiques ; dans ces régions autrefois remplies d'Evêques & de Chrétiens, comme l'Afrique, où preſentement l'on n'en trouve preſque plus ; & enfin dans ce nombre prodigieux de mauvais Chrétiens, dont l'Egliſe eſt tellement remplie, qu'à peine y en trouvera-t-on de veritables.

Tous ces gens aveugles & abandonnés à leurs paſſions, ſont autant de preuves de la rigueur de la juſtice de Dieu. C'eſt elle qui les livre aux démons qui les dominent, qui ſe jouent d'eux, qui les trompent, qui les jettent dans mille déſordres, qui les affligent dans ce monde par une infinité de miſeres, & qui les précipitent enfin dans l'abîme pour les tourmenter éternellement. C'eſt elle qui permet à ces démons, non-ſeulement de poſſeder entierement toutes les nations infidelles, mais de cauſer des ravages étranges dans l'Egliſe même, dont ils uſurpent ſouvent les miniſteres, en y faiſant entrer des gens vuides de charité, dans leſquels ils habitent & exercent leur puiſſance : ce qui fait dire au Prophe-

te, *J'aſſemblerai toutes les lignées des Royaumes d'aquilon, & ils viendront tous mettre leur trône à l'entrée des portes de Jeruſalem, & tout autour de ſes murailles.* Car pluſieurs de ceux qui ſont comme établis pour garder les portes de l'Egliſe, & pour y recevoir les fideles, & un grand nombre de ceux à qui la garde de ſa diſcipline eſt commiſe, & qui ſont ainſi comme des ſentinelles qui ont ordre de veiller ſur ſes murailles, ne ſont que des habitans *d'aquilon*, c'eſt-à-dire des gens ſans charité, & qui n'ont point en eux la chaleur de l'Eſprit de Dieu.

CHAP. V. *Jerem.* 1. 15.

Ainſi le monde entier eſt un lieu de ſupplice, où l'on ne découvre par les yeux de la foi que des effets effroyables de la juſtice de Dieu; & ſi nous voulons nous le repreſenter par quelque image qui en approche, figurons-nous un lieu vaſte, plein de tous les inſtrumens de la cruauté des hommes, & rempli d'une part de bourreaux, & de l'autre d'un nombre infini de criminels abandonnés à leur rage. Repreſentons-nous que ces bourreaux ſe jettent ſur ces miſerables, qu'ils les tourmentent tous, & qu'ils en font tous les jours périr un grand nombre par les

CHAP. V.

plus cruels ſupplices ; qu'il y en a ſeulement quelques-uns dont ils ont ordre d'épargner la vïe : mais que ceux-ci même n'en étant pas aſſurés, ont ſujet de craindre pour eux-mêmes la mort qu'ils voient ſouffrir à tous momens à ceux qui les environnent, ne voyant rien en eux qui les en diſtingue.

Quelle ſeroit la frayeur de ces miſerables qui ſeroient continuellement ſpectateurs des tourmens les uns des autres, qui y participeroient eux-mêmes, & qui appréhenderoient continuellement que ceux qu'ils ſouffrent ne ſe terminaſſent comme ceux des autres, par une mort cruelle & honteuſe ? Les folles joies & les vaines inquietudes du monde pourroient-elles trouver place dans leur eſprit ? L'orgueil ſeroit-il capable de les tenter dans ce malheureux état ? Et néanmoins la foi nous expoſe bien un autre ſpectacle devant les yeux. Car elle nous fait voir les démons répandus par tout le monde, qui tourmentent & affligent tous les hommes en mille manieres, & qui les précipitent preſque tous, premierement dans les crimes, & enſuite dans l'enfer & dans la mort éternelle.

C'eſt la vûe de ce ſpectacle qui fait qu'Iſaïe s'écrie : *Propterea dilatavit infernus animam ſuam, & aperuit os ſuum abſque ullo termino, & deſcendent fortes ejus, & populus ejus, & ſublimes glorioſique* ; c'eſt-à-dire, que la bouche de l'enfer eſt toujours ouverte, & que les grands & les petits, les forts & les foibles, les riches & les pauvres y entrent pêle-mêle à tout moment. C'eſt cette vûe qui fait dire à Jeremie : *O mucro Domini, uſquequò non quieſces ? Ingredere in vaginam tuam :* O épée de la juſtice de Dieu, ne vous repoſerez-vous point ? Remplirez-vous toujours la terre de meurtres ? ne ceſſerez-vous point de déſoler l'Egliſe même, en abandonnant à ſes ennemis la plûpart de ceux qui paroiſſent ſes enfans ? C'eſt encore ce que l'Ange fit voir à ſaint Jean, par ce preſſoir horrible, où le ſang de ceux que l'on y briſoit, s'écouloit de toutes parts par-deſſus la cuve. Car ce ſang n'eſt pas le ſang des corps materiels ; c'eſt celui des ames charnelles, que les démons privent de la vie de la grace par les crimes où ils les engagent.

CHAP. V. *Iſai.* 5. 14. *Jerem.* 47. 6. *Apoc.* 14. 19. & 20.

Nous paſſons nos jours au milieu de ce carnage ſpirituel, & nous pouvons

CHAP. V.

dire que nous nageons dans le ſang des pécheurs ; que nous en ſommes tout couverts, & que ce monde qui nous porte, eſt un fleuve de ſang, puiſque la vie du monde eſt toute compoſée d'actions criminelles, qui ont cauſé la mort à ceux qui les ont commiſes, & qui y portent les autres par la contagion du mauvais exemple. Pour périr, il n'y a qu'à s'y laiſſer entraîner. Rien ne nous diſtingue de ceux qui meurent à notre vûe. Nous n'avons pas plus de force qu'eux pour reſiſter à la rage des démons. Notre ſeule eſperance eſt dans le ſecours de celui qui nous en a délivrés juſqu'à preſent, & qui nous l'offre pour nous en délivrer à l'avenir. Cependant à peine y penſons-nous. Nous n'avons aucun ſentiment de notre délivrance pour le paſſé, aucune crainte de notre danger préſent, aucune inquietude pour l'avenir ; parceque nous nous ne voyons ni la grandeur de nos miſeres, ni la grandeur de nos dangers, ni la grandeur des maux dont nous ſommes menacés.

Les Peres témoignent que rien n'étoit plus utile à l'Egliſe que les perſécutions viſibles, parcequ'elles tenoient tous les Chrétiens dans la crainte &

dans un ſaint tremblement. Ils voyoient tous les jours ravir quelques-uns de leurs freres, & chacun s'imaginant que ce ſeroit peut-être à lui le lendemain à confeſſer JESUS-CHRIST devant les Juges au milieu des tourmens, ne penſoit qu'à s'y préparer par tous les exercices d'une vie chrétienne. *Quand eſt-ce*, dit Tertullien, *que la foi eſt plus vive, ſinon lorſque l'on craint davantage? & quand craint-on davantage, qu'au temps de la perſécution? C'eſt alors que toute l'Egliſe eſt dans une ſainte frayeur; que la foi eſt plus vigilante dans cette guerre ſpirituelle, qu'elle eſt plus exacte dans l'obſervation des jeûnes, des ſtations, des prieres & des exercices d'humilité.* C'étoit l'effet de ce ſpectacle extérieur; & néanmoins celui que la foi nous découvre, eſt bien autrement terrible. Ce ne ſont pas des hommes, mais des démons qui arrachent à l'Egliſe ſes enfans. Ils ne tuent pas leurs corps ſeulement, mais encore leurs ames. Ils ne leur font pas ſouffrir des tourmens paſſagers pour leur procurer une couronne immortelle, mais ils les perdent pour l'éternité. La mort des Martyrs étoit pour pluſieurs une ſemence de vie, ſelon la

CHAP. V.

De fugâ in perſ. Initio.

Tertull. Apolog. in fin.

CHAP. V.

S. Juſtin. dialog. cum Tryphon.

parole d'un Ancien : & la mort ſpirituelle des Chrétiens n'eſt pour la plûpart des autres qu'une ſemence de mort, en les corrompant par l'exemple des déreglemens qui l'ont cauſée. Enfin, comme les perſécutions n'étoient ni continuelles, ni univerſelles, la plus grande partie des Chrétiens ne laiſſoient pas de trouver moyen de s'en garantir : au-lieu qu'il y a peu de Chrétiens qui ne ſoient emportés par cette perſécution ſpirituelle, & par le débordement des vices qui inondent toute l'Egliſe. D'où vient donc que les premiers Chrétiens étoient ſi touchés des perſécutions viſibles, & que nous le ſommes ſi peu des perſécutions inviſibles ? C'eſt que les unes ſe voyoient par les yeux du corps, & que les autres ne s'apperçoivent que par les yeux de la foi ; ou plutôt, c'eſt que leur foi étoit vive & éclairée, & que la nôtre eſt languiſſante, obſcure & ſans lumiere.

Il ſemble, à nous voir agir, que nous ayions des lettres d'aſſurance de notre ſalut ; que Dieu même nous ait revelé que les démons ne nous peuvent nuire. On diroit que nous avons une entiere certitude, que nous poſſédons ſa grace,

& que nous ne la perdrons jamais, & que nous ſommes dans ſon élection éternelle. Nous regardons les dangers & les malheurs des autres, comme ſi nous n'avions rien à craindre pour nous-mêmes, & comme on regarde du port les tempêtes qui agitent & engloutiſſent les vaiſſeaux qui ſont ſur la mer. CHAP. V.

Si nous déteſtons dans notre eſprit la fauſſe aſſurance dont les Calviniſtes flattent les hommes, en verité nous l'approuvons en quelque ſorte par nos actions & par les ſentimens de notre cœur.

Nous nous repoſons ſur la miſéricorde de Dieu, non par une confiance de charité, mais par une inſenſibilité d'amour-propre. Et c'eſt à nous que l'Ecriture parle, lorſqu'elle avertit *de ne dire point que la miſéricorde du Seigneur eſt grande*: NE DICAS *miſeratio Domini magna eſt.* Car elle ne laiſſeroit pas d'être grande, quand elle nous auroit laiſſé périr, & qu'elle nous auroit mis au nombre de tant de nations que ſa juſtice a l'aiſſées dans les ténebres, & de tant de Chrétiens qui ſont aſſujettis à l'empire des démons. Nous nous imaginons que nous ſommes fort

Eccli. 5. 6.

CHAP. V. conſidérables devant Dieu. Mais ſi tous les hommes de la terre ne ſont devant ſes yeux qu'une goutte d'eau & un peu de pouſſiere, comme parle
Iſ. 40. 15. l'Ecriture, quelle place occuperons-nous dans cette goutte d'eau & dans ce peu de pouſſiere ? S'il eſt donc juſte d'eſperer en ſa miſericorde, après tant d'effets que nous en avons reſſentis ; il n'eſt pas moins juſte de craindre ſa juſtice, qui eſt ſi terrible, & dont nous voyons des effets ſi épouvantables dans tous les temps & dans tous les lieux du monde.

CHAPITRE VI.

Qu'il eſt utile de détruire dans ſon eſprit les prétextes que l'amour-propre nous fournit de ne craindre pas. Innocence extérieure, ſigne équivoque de l'état de la grace.

IL ne faut jamais détruire dans ſon ame l'eſperance en la miſericorde de Dieu, & la confiance en ſon amour éternel. Mais la crainte de ſa juſtice ne la détruit pas ; au-contraire elle l'établit & la fortifie, puiſque cette crainte même eſt un des plus grands effets

de ſa miſéricorde, & que nous aurons d'autant plus de ſujet d'eſperer qu'il nous regarde favorablement, que nous aurons plus de crainte de ſa juſtice. Craignons Dieu, parcequ'il eſt redoutable : & eſperons en lui, parceque nous le craignons. Ceux qu'il abandonne ne le craignent point, & ne déſirent point de le craindre ; & c'eſt pourquoi il n'eſt pas inutile de détruire dans ſon eſprit tous les faux prétextes que l'amour-propre prend pour s'établir dans une mauvaiſe ſûreté, & pour éviter les penſées & les mouvemens de crainte, qui lui ſont toujours incommodes, parcequ'ils troublent toujours un peu cette tranquillité & ce repos dont il eſt bien aiſe de jouir. CHAP. VI.

On fonde d'ordinaire cette confiance, ou ſur une aſſurance trop grande de la rémiſſion des péchés qu'on a commis après le Baptême, directement oppoſée à l'Ecriture, qui nous avertit de n'être pas ſans crainte pour les péchés dont nous croyons avoir obtenu le pardon : *De propitiato peccato noli eſſe ſine metu* ; ou ſur ce que l'on pratique depuis long-temps les devoirs communs de la piété chrétienne. Mais pour tempérer cette confiance exceſſi- Eccli. 5. 5.

CHAP. VI.

ve par les ſujets légitimes de crainte que la verité nous fournit, il n'y a qu'à ſe ſouvenir que perſonne ne ſait avec certitude, ſi c'eſt la charité, ou la cupidité qui domine dans ſon cœur; & que cette incertitude eſt beaucoup plus grande dans les perſonnes froides & négligentes. Car il eſt certain que comme les héretiques pratiquent quantité de bonnes œuvres extérieures ſans charité, on en peut pratiquer dans l'Egliſe même, qui n'auront pas un meilleur principe; n'étant pas plus difficile d'obſerver ſans grace les preceptes extérieurs de la loi de JESUS-CHRIST, que d'obſerver ceux de Mahomet, qui ne ſont pas quelquefois moins difficiles.

Ainſi cette innocence extérieure qui ne conſiſte que dans l'obſervation des devoirs extérieurs de la Religion Chrétienne, eſt un ſigne fort équivoque de la grace & de l'innocence intérieure, puiſque ce peut être un pur effet de la coutume, de l'habitude, de la vûe des créatures, & d'une crainte purement humaine. Et quoique l'on ne doive pas porter légerement ce jugement de ſoi-même, on peut craindre néanmoins avec raiſon que Dieu ne le porte, &

qu'il ne nous mette au rang de ceux dont il dit : *Ce peuple m'honore des levres, & ſon cœur eſt fort éloigné de moi.* Isaïe 29. 13. CHAP. VI.

Il ne faut pas auſſi s'exempter de crainte par cette doctrine commune, que l'on ne perd la grace que par un péché mortel, & que l'on ne ſe ſouvient point d'en avoir commis. Car qui eſt-ce qui peut avoir cette aſſurance ? Tout le témoignage qu'on ſe peut rendre, ne regarde tout au plus que les péchés corporels. Mais combien y en a-t-il dont nous ne connoiſſons pas la meſure ? Qui ſait s'il n'a point perdu la grace par l'orgueil, par l'envie, par la pareſſe ſpirituelle, par l'amour de ſoi-même, par une attache criminelle aux choſes du monde ? Saint Bernard témoigne que le ſeul crime d'ingratitude pour les graces qu'on a reçues de Dieu, peut être ſi grand, qu'il égale quelquefois l'énormité de pluſieurs péchés corporels. Et c'eſt en ce ſens, ſelon ſaint Chryſoſtome, qu'il eſt dit que les péchés remis ſont de nouveau imputés ; parceque l'ingratitude où l'on tombe en oubliant une ſi grande grace, les contient tous en quelque façon, & nous rend auſſi coupables que ſi Dieu ne nous avoit point par- *Voyez Serm. 27. de diverſ.*

CHAP. VI. donné. Or, qui peut s'aſſurer de n'être point coupable de cette ingratitude ?

CHAPITRE VII.

Sujet que l'on a de craindre pour l'abus qu'on a fait des verités de Dieu. Des occaſions qu'on a eu de s'avancer. Des fêtes & des myſteres que l'Egliſe célebre le long de l'année.

SI nous avions un peu de lumiere, quel ſujet de crainte ne pourrions-nous point encore tirer de l'abus que nous avons fait des graces de Dieu ? Il n'y a pour cela qu'à parcourir les principales de ces graces. Rien n'eſt plus étonnant que les menaces que JESUS-CHRIST fait à ceux de Capharnaum, qu'ils ſeront traités plus durement au jour du Jugement, que Sodome & Gomorre ; c'eſt-à-dire, que deux villes ſouillées par les crimes les plus abominables. Car le ſeul fondement de ces menaces, eſt qu'ils n'avoient pas bien uſé des graces que JESUS-CHRIST leur avoit faites, en operant tant de miracles à leur vûe & en leur donnant tant d'inſtructions. On ne voit pas d'ailleurs qu'ils fuſſent plus déreglés, ni

Matt. 11 23. 24.

plus ennemis de JESUS-CHRIST que les autres Juifs. Or, qui eſt-ce qui n'a pas ſujet de craindre que JESUS-CHRIST ne lui faſſe le même reproche? N'avons-nous pas reçu de lui infiniment plus de graces que les Capharnaïtes? Cependant où eſt l'uſage que nous en avons fait? Où ſont les tréſors de vertus que nous avons acquis par le moyen de ces talens que Dieu nous avoit mis entre les mains? Nous avons cru à la verité, mais où ſont les œuvres de notre foi? Où eſt l'uſure qu'il nous redemandera de ſes bienfaits? Il faut avoir une étrange inſenſibilité pour n'être pas effrayé de cette penſée, qu'il ſe trouvera des gens dans leſquels on n'aura vû aucun déreglement extraordinaire, qui ne laiſſeront pas d'être jugés par la verité même, plus coupables que ceux de Sodome, pour le ſeul abus des graces de Dieu. CHAP. VII.

Toutes les occaſions que Dieu nous a preſenté de nous avancer dans la vertu, ſont autant de graces dont il nous redemandera compte. Ce ſont autant de moiſſons abondantes qu'il nous commandoit de recueillir, & dont il vouloit que nous fiſſions proviſion, pour nous ſoutenir dans le temps où

CHAP. VII.

il devoit permettre que nous fuſſions éprouvés. Par exemple, les maladies & les ſouffrances ſont le temps de la moiſſon de la patience; les rebuts & les mépris ſont le temps de la moiſſon de l'humilité; les pertes que Dieu nous envoie ſont le temps de la moiſſon de la pauvreté. Celui qui uſe bien de ces temps de moiſſon, eſt ſage, ſelon l'Ecriture, *Qui congregat in meſſe, filius ſapiens eſt:* parcequ'il fait proviſion des graces qui lui ſeront néceſſaires en un autre temps. Mais elle nous avertit que celui qui en uſera mal, ſera confondu: *Qui autem ſtertit æſtate, filius confuſionis.* De quel nombre ſommes-nous? Et quel uſage pouvons-nous dire que nous ayions fait de tant de moiſſons que Dieu nous a preſentées?

Prov. 10. 5.

Ibid.

L'Egliſe diſtribue des graces toute l'année en diverſes ſaiſons, & la devotion des fideles devroit être de ſuivre ſon eſprit: comme les êtres naturels ne manquent jamais de ſuivre l'eſprit general, qui regle le cours de toute la machine du monde. Les oiſeaux, comme dit l'Ecriture, gardent exactement leurs ſaiſons. Ils font leurs nids en un certain temps, ils ſe dépouillent en un autre par un ordre reglé & inva-

riable. La piété a de même ſes temps. Il y en a un propre pour obtenir l'eſprit de pénitence, & c'eſt celui où l'Egliſe la pratique. Il y en a un où elle nous invite à la joie, à une vie nouvelle, & à imiter la vie du Ciel, & c'eſt le temps de la Réſurrection. Chaque myſtere a ſes graces, & le temps où l'Egliſe le célebre, eſt le temps favorable pour les obtenir. Mais ceux qui ménagent mal ces temps & qui laiſſent paſſer toutes les ſolemnités, ſans s'enrichir des graces que Dieu y diſtribue aux ames bien diſpoſées, recevront ſans doute le même reproche que le Prophete fait aux Juifs, de n'avoir par connu le jugement du Seigneur ; & d'avoir été moins prudens que ces oiſeaux qui ne manquent jamais de faire en chaque ſaiſon, ce qui convient à leur nature : *Milvus in cœlo cognovit tempus ſuum, turtur & hirundo & ciconia cuſtodierunt tempus adventûs ſui ; populus autem meus non cognovit judicium Domini.* Jer. 8. 7.

CHAP. VII.

Que ſi l'abus des moindres graces eſt auſſi à craindre que nous l'avons repréſenté, que ſera-ce de l'abus de la grace des graces, c'eſt-à-dire de l'Euchariſtie qui contient l'Auteur même de toutes

CHAP. VII.

les graces ? L'Apôtre témoigne que Dieu exerçoit des châtimens viſibles ſur les premiers Chrétiens qui communioient avec trop peu de préparation, & qui ne mettoient pas de différence entre le corps du Seigneur & les viandes communes ; & que c'étoit là ce qui cauſoit la mort ou les maladies à pluſieurs d'entre les fideles : mais cette punition de Dieu leur étoit utile, puiſqu'elle leur ſervoit à expier leurs fautes dès cette vie, & à éviter la damnation : *Cùm judicamur autem, à Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* Il ſemble que Dieu n'agiſſe plus de la ſorte à l'égard de ceux qui abuſent de ſes myſteres. Il fait moins éclater ſa juſtice à la vûe des hommes : il ſe retire en haut, comme dit l'Ecriture, & il s'éloigne de nous : *Et propter hanc in altum regredere.* On communie plus indignement que jamais, & on n'en reçoit aucune punition viſible. C'eſt ce qui doit faire craindre à ceux qui reconnoiſſent par la négligence de leur vie, qu'ils ont peu profité de tant de communions, que l'indulgence de Dieu à leur égard ne ſoit un effet de ſon abandon, & qu'ils ne ſoient d'autant plus coupables qu'ils ont été moins punis.

1. Cor. 11. 32.

Pſ. 7. 8.

CHAPITRE VIII.

Adreſſe de l'amour-propre pour nous empêcher de nous appliquer les reproches que JESUS-CHRIST *fait à certaines gens. Que* JESUS-CHRIST *n'a gueres repris que les vices ſpirituels.*

UNe adreſſe de l'amour-propre pour empêcher que nous ne nous appliquions les reproches que JESUS-CHRIST fait à certaines gens dans l'Evangile ; c'eſt de nous en donner des idées ſi noires, qu'il ne nous vienne jamais dans l'eſprit, que nous leur puiſſions reſſembler. Par exemple, on conçoit les Phariſiens comme des gens d'un orgueil ſi inſupportable & ſi extraordinaire, qu'il ſemble qu'il n'y en ait plus de tels parmi les hommes. Mais cela n'eſt pas ainſi. Ils étoient faits comme d'autres hommes ; & leur vanité ſe connoiſſoit peu à l'extérieur. Ils ne la connoiſſoient pas eux-mêmes. Ils étoient d'ailleurs grands obſervateurs de la loi, & fort exacts dans les moindres choſes qui regardoient le culte de Dieu. Qui nous aſſurera donc que nous ne leur ſoyions pas ſembla-

CHAP. VIII.

bles ? Ils étoient hypocrites, il eſt vrai : mais ils ne connoiſſoient pas leur hypocriſie. Peut-être le ſommes-nous autant qu'eux, & aſſurément nous le ſommes tous en quelque degré. Cependant JESUS-CHRIST déclare qu'ils ſeront punis plus rigoureuſement que les autres Juifs, qui étoient néanmoins fort méchans ; *Accipient prolixius judicium* : ce qui fait voir qu'on peut être très-criminel devant Dieu, en menant une vie reglée à l'extérieur.

Marc. 12. 40.

Et en effet, il eſt remarquable que la plûpart des reproches & des menaces que JESUS-CHRIST fait dans l'Evangile, ne regardent que des vices ſpirituels, parcequ'il a ſuppoſé que les vices corporels ſont aſſez condamnés par eux-mêmes. Il condamne l'abus de ſa parole & de ſes miracles dans les (*a*) Capharnaïtes ; (*b*) l'orgueil & l'interêt dans les Phariſiens ; (*c*) le déſir de prééminence dans les Apôtres ; (*d*) l'omiſſion des œuvres de charité dans ceux dont il dit, qu'ils ſeront à la gauche, & envoyés au feu éternel ; (*e*) le défaut de charité intérieure dans la parabole des Vierges. La plûpart de ſes préceptes ont de même pour objet des vertus intérieures *, l'amour des ennemis,

(a) *Matt.* 11. 23. & 24.
(b) *Matt.* 23.
(c) *Marc.* 9. 33. *& ſuiv.*
(d) *Matt.* 25. 41.
(e) *Matt.* 25. 1. *& ſuiv.*
* *V. le Serm. ſur la montag. Matth.* c. 5. 6. & 7.

ennemis, la retenue dans les jugemens, le détachement des biens du monde, le renoncement aux ſatisfactions humaines, la vigilance dans la priere, l'humilité & la ſimplicité des enfans. C'eſt en cela qu'il fait conſiſter cette juſtice qui ſurpaſſe celle des Phariſiens, & ſans laquelle on n'entre point au Royaume de Dieu : & cependant qui peut s'aſſurer d'y ſatisfaire entierement ? CHAP. VIII.

CHAPITRE IX.

Qu'il y en a peu qui puiſſent s'aſſurer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame

L'Ecriture nous donne diverſes marques pour reconnoître la vie & la mort de l'ame ; mais ces marques mêmes ſont plus capables d'augmenter que de diminuer la crainte de ceux qui ont peu de dévotion, & qui ſont dans cet état d'inſenſibilité dont nous parlons. Elle nous dit premierement, que celui qui n'a point l'eſprit de JESUS-CHRIST n'eſt point à lui : *Si quis ſpiritum Chriſti non habet, hic non eſt ejus.* Ainſi, quoique tous ceux qui ont renoncé au Rom. 8. 9.

CHAP. IX.

péché, doivent avoir quelque confiance que cet eſprit eſt en eux, par le déſir qu'ils reſſentent au fond de leur cœur, d'être uniquement à JESUS-CHRIST; cette confiance n'exclut pourtant pas la crainte qu'ils doivent auſſi avoir, que cette marque qu'ils ont de ſa préſence ne ſoit trompeuſe, & qu'ils ne prennent une réſolution purement naturelle, formée par l'accoutumance, pour une attache divine formée par l'eſprit de Dieu. Car combien y a-t-il d'autres effets de cet Eſprit ſaint, qu'ils ne trouvent point en eux? L'eſprit de JESUS-CHRIST eſt un eſprit de recueillement & d'adoration continuelle; c'eſt un eſprit de zele pour la juſtice, de haine pour le péché, d'amour pour les pécheurs; c'eſt un eſprit de croix, de mort & d'immolation perpetuelle; c'eſt un eſprit de ſéparation & de détachement parfait de toutes les créatures; c'eſt un eſprit de douceur & de bonté pour tous les hommes. Ce ſont-là les ſentimens que l'eſprit de Dieu a formés avec plénitude dans le cœur de JESUS-CHRIST, & ce ſont ceux qu'il doit former dans le nôtre en quelque degré, ſi nous avons reçu de ſa plénitude

quelque participation de cet Eſprit qui nous doit rendre conformes à l'image du Fils unique de Dieu. Voilà les marques de vie. Plus ces ſentimens ſont vifs & agiſſans, plus on a ſujet de ſe croire vivant. Mais plus ils ſont foibles & languiſſans, plus on a ſujet d'appréhender d'être mort. CHAP. IX.

L'Ecriture nous marque encore ce que c'eſt que la vie de l'ame, en nous diſant, que *le juſte vit de la foi*. Et pour bien l'entendre, il faut remarquer que l'ame ne vit que par ſa connoiſſance & par ſon amour : d'où il s'enſuit que cette vie de la foi conſiſte à penſer ſelon la foi, & à aimer ou haïr ſelon la foi ; c'eſt-à-dire, que pour vivre de la foi, il faut juger les choſes, grandes ou petites, utiles ou inutiles, bonnes ou mauvaiſes, non ſelon notre goût & nos inclinations corrompues, mais ſelon la lumiere de la foi. Et il faut de même que les ſentimens du cœur ſuivent cette lumiere, & que nos craintes, nos eſperances, nos joies, nos triſteſſes, notre amour, notre haine, ſoient conduits par la foi. *Habac.* 2. 4.

Pour ſavoir donc ſi nous vivons de la foi, il n'y a qu'à conſiderer ſi nous déſirons ce que la foi nous montre

CHAP. IX.

que nous devons déſirer : ſi nous nous affligeons des choſes qu'elle nous fait voir être contraires à la loi de Dieu : ſi nous déſirons & pour nous & pour les autres, les biens qu'elle nous propoſe, comme devant être l'objet de nos déſirs. Car alors nous pourrons nous aſſurer que notre ame eſt veritablement vivante. Mais ſi nous voyons au-contraire que nous nous affligions de ce qui devroit nous réjouir, & que nous nous rejouiſſions de ce qui devroit nous affliger ; comme nous avons alors peu de part à cette vie de la foi, nous avons auſſi peu de marques de la vie de notre ame.

1. *Jean.* 3. 14.

Enfin l'Apôtre ſaint Jean nous aſſure que celui *qui n'aime point demeure dans la mort, & que celui qui aime poſſéde la vie.* Et l'Apôtre ſaint Paul, pour ne nous pas laiſſer tromper par la vaine image d'une fauſſe charité, a pris ſoin de nous décrire exactement les qualités de cette veritable charité qui fait la vie de nos ames. *La charité*, dit-il, *eſt patiente ; elle eſt douce, elle n'eſt point jalouſe, ni inconſiderée ; elle ne s'éleve point de vanité, elle n'eſt point ambitieuſe ; elle ne recherche point ſes interêts ; elle n'eſt point colere ni ſoup-*

1. *Cor.* 13. 4. *& ſuiv.*

çonneuſe ; elle ne ſe réjouit point de l'injuſtice ; elle ſe rejouit de la verité. CHAP. IX.

C'eſt par-là que nous nous devons examiner. Si nous nous pouvons rendre un témoignage ſincere, que nous reſſentons en nous tous leseffets de la charité ; à la bonne heure, ſoyions pleins de confiance & de joie. Mais ſi nous en reſſentons de tout contraires, il n'y a qu'une extrême ſtupidité qui puiſſe étouffer les juſtes ſentimens de crainte, que cette connoiſſance nous doit donner.

On ne doit pas prendre auſſi pour une marque certaine que l'on eſt vivant devant Dieu, une certaine équité d'eſprit, par laquelle on juge aſſez juſtement de la plûpart des choſes qui ſe préſentent. Car cette qualité peut demeurer avec les plus grands déreglemens ; & l'on voit ſouvent des perſonnes qui, étant dans un très-mauvais état par des crimes ou ſpirituels ou corporels dont ils n'ont fait aucune pénitence, ne laiſſent pas de ſe conſerver une certaine region dans leur eſprit, qui ne paroît point troublée par les impreſſions du diable, dans laquelle ils jugent bien de pluſieurs choſes, & reglent leur vie d'u-

PAR. IX. ne maniere honnête & raiſonnable. Et le diable qui les poſſéde, permet même ſouvent qu'ils habitent preſque toujours dans cette region tranquille, & qu'ils ne ſe connoiſſent que par-là; afin qu'ils ne s'apperçoivent point de la corruption de leur cœur, par laquelle il les tient aſſujettis.

CHAPITRE X.

Quelle eſt la crainte où l'on doit tendre. Avantage que l'on peut tirer de l'état d'inſenſibilité. Qu'il n'y faut pas demeurer volontairement.

IL faut donc craindre, il faut trembler devant Dieu, dans la vûe de tant de ſujets de crainte : mais il faut que ce ſoit d'une crainte ſalutaire, qui au-lieu d'abattre l'ame, la releve, & la porte à remedier ſérieuſement à ce qui lui donne ſujet de craindre. Il faut que ce ſoit d'une crainte qui porte à la pénitence, à la priere, à la vigilance, au travail. Que ſi avec tout cela on ſe trouve en un certain état, où il ſemble qu'on ne voye en ſoi que de la froideur & de l'inſenſibilité, & que l'on ne puiſſe changer la diſpoſition de

son esprit, il faut se soumettre humblement à l'ordre de Dieu, & esperer d'en tirer autant d'avantage, que s'il lui avoit plû que nous fussions sensiblement remplis de dévotion, de consolation & de ferveur. Et peut-être en tirerions-nous effectivement cet avantage, si nous entrions sincerement dans les sentimens où cet état même nous porte, & si nous jugions de nous, comme nous en devons juger dans la verité. CHAP. X.

Ce ne seroit pas en effet un petit avantage, que de se conserver par-là dans le mépris de soi-même; mais il faut bien prendre garde que ce prétexte ne nous porte à demeurer volontairement dans cet état. Dieu qui veut que quelques ames y soient pour les humilier, veut en même-temps qu'elles fassent tout ce qu'elles peuvent pour en sortir. Il leur adresse à toutes ces paroles de son Prophete : *Erudire, Jerusalem, ne fortè recedat anima mea à te.* Instruisez-vous, ô ame chrétienne, de-peur que mon Esprit ne vous abandonne. Ne demeurez point volontairement dans l'ignorance & dans les ténebres. Il faut également éviter, & la négligence dans *Jer. 6. 8.*

CHAP. X.

la recherche des lumieres de Dieu, & l'impatience dans les ténebres où il nous laiſſe. L'un eſt un effet de pareſſe, & l'autre d'orgueil. Mais ces lumieres que nous devons rechercher, ne ſont pas des lumieres ſimplement ſpéculatives. Ce ſont ces lumieres qui touchent le cœur, au même temps qu'elles inſtruiſent l'eſprit, & qui naiſſent de la charité, qui eſt le vrai remede de la dureté du cœur & de l'inſenſibilité.

QUATRIEME TRAITE'.

DES MOYENS DE CONSERVER LA PAIX avec les hommes.

PREMIERE PARTIE.

Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci: & orate pro ea ad Dominum, quia in pace illius erit pax vobis. Jer. 29. v. 7.

Recherchez la paix de la ville en laquelle je vous ai transférés, & priez le Seigneur pour elle, parceque votre paix se trouve dans la sienne.

CHAPITRE PREMIER.

Hommes citoyens de plusieurs villes. Ils doivent procurer la paix de toutes; & s'appliquer en particulier à vivre en paix dans la société où ils passent leur vie, & dont ils sont partie.

TOutes les sociétés dont nous faisons partie; toutes les choses avec lesquelles nous avons quelque liaison & quelque commerce,

CHAP. I.

ſur leſquelles nous agiſſons, & qui agiſſent ſur nous, & dont le différent état eſt capable d'alterer la diſpoſition de notre ame, ſont les villes où nous paſſons le temps de notre pélerinage; parceque notre ame s'y occupe & s'y repoſe.

Ainſi le monde entier eſt notre ville, parcequ'en qualité d'habitans du monde, nous avons liaiſon avec tous les hommes, & que nous en recevons même tantôt de l'utilité & tantôt du dommage. Les Hollandois ont commerce avec ceux du Japon. Nous en avons avec les Hollandois. Nous en avons donc avec ces peuples qui ſont aux extrémités du monde; parceque les avantages que les Hollandois en tirent, leur donnent le moyen, ou de nous ſervir, ou de nous nuire. On en peut dire autant de tous les autres peuples. Ils tiennent tous à nous par quelque endroit, & ils entrent tous dans la chaîne qui lie tous les hommes entre eux, par les beſoins reciproques qu'ils ont les uns des autres.

Mais nous ſommes encore plus particulierement citoyens du Royaume où nous ſommes nés, & où nous vivons; de la ville où nous habitons,

de la ſociété dont nous faiſons partie ; & enfin, nous nous nous pouvons dire en quelque ſorte citoyens de nous-mêmes & de notre propre cœur. Car nos diverſes paſſions & nos diverſes penſées tiennent lieu d'un peuple, avec qui nous avons à vivre : & ſouvent il eſt plus facile de vivre avec tout le monde extérieur, qu'avec ce peuple intérieur que nous portons en nous-mêmes. CHAP. I.

l'Ecriture qui nous oblige de chercher la paix de la ville où Dieu nous fait habiter, l'entend également de toutes ces différentes villes. C'eſt-à-dire, qu'elle nous oblige de chercher & de déſirer la paix & la tranquillité du monde entier, de notre Royaume, de notre ville, de notre ſociété & de nous-mêmes. Mais comme nous avons plus de pouvoir de la procurer à quelques-unes de ces villes qu'aux autres, il faut auſſi que nous y travaillions diverſement.

Car il n'y a gueres de gens qui ſoient en état de procurer la paix, ni au monde, ni à des Royaumes, ni à des villes, autrement que par leurs prieres. Ainſi notre devoir à cet égard ſe réduit à la demander ſincérement à Dieu, & à croire que nous y ſommes obligés. Et

CHAP. I. nous le ſommes en effet, puiſque les troubles extérieurs qui diviſent les Royaumes, viennent ſouvent du peu de ſoin que ceux qui en ſont partie, ont de demander la paix à Dieu, & de leur peu de reconnoiſſance, lorſque Dieu la leur a accordée. Les guerres temporelles ont de ſi étranges ſuites, & des effets ſi funeſtes pour les ames mêmes, qu'on ne ſauroit trop les appréhender. C'eſt pourquoi ſaint Paul, en recommandant de prier pour les Rois du monde, marque expreſſément, comme un principe de cette obligation, le beſoin que nous avons pour nous-mêmes de la tranquillité extérieure : *Ut quietam & tranquillam vitam agamus.*

1. *Tim.* 2. *v.* 1. *&* 2.

On ſe procure la paix à ſoi-même, en réglant ſes penſées & ſes paſſions. Et par cette paix intérieure, on contribue beaucoup à la paix de la ſociété dans laquelle on vit : parcequ'il n'y a gueres que les paſſions qui la troublent. Mais comme cette paix avec ceux qui nous ſont unis par des liens plus étroits, & par un commerce plus fréquent, eſt d'une extrême importance pour entretenir la tranquillité dans nous-mêmes, & qu'il n'y a rien de plus capa-

ble de la troubler, que la diviſion oppoſée à cette paix, c'eſt de celle-là principalement qu'il faut entendre cette inſtruction du Prophete : *Quærite pacem civitatis ad quam tranſmigrare vos feci.* Cherchez la paix de la ville, qui eſt le lieu de votre exil. CHAP. I.

CHAPITRE II.

Union de la raiſon & de la Religion à nous inſpirer le ſoin de la paix.

LEs hommes ne ſe conduiſent d'ordinaire dans leur vie, ni par la foi, ni par la raiſon. Ils ſuivent témerairement les impreſſions des objets préſens, ou les opinions communément établies par ceux avec qui ils vivent. Et il y en a peu qui s'appliquent avec quelque ſoin, à conſidérer ce qui leur eſt veritablement utile pour paſſer heureuſement cette vie, ou ſelon Dieu, ou ſelon le monde. S'ils y faiſoient réflexion, ils verroient que la foi & la raiſon ſont d'accord ſur la plûpart des devoirs & des actions des hommes ; que les choſes dont la Religion nous éloigne, ſont ſouvent auſſi contraires au repos de cette vie, qu'au bonheur

CHAP. II. de l'autre ; & que la plûpart de celles où elle nous porte ; contribuent plus au bonheur temporel, que tout ce que nôtre ambition & notre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur.

Or cet accord de la raiſon & de la foi, ne paroît nulle-part ſi bien, que dans le devoir de conſerver la paix avec ceux qui nous ſont unis, & d'éviter toutes les occaſions & tous les ſujets qui ſont capables de la troubler. Et ſi la Religion nous preſcrit ce devoir comme un des plus eſſentiels à la piété chrétienne, la raiſon nous y porte auſſi comme à un des plus importans pour notre propre interêt.

Car on ne ſauroit conſidérer avec quelque attention, la ſource de la plûpart des inquietudes & des traverſes qui nous arrivent, ou que nous voyons arriver aux autres, qu'on ne connoiſſe qu'elles viennent ordinairement de ce qu'on ne ſe ménage pas aſſez les uns les autres. Et ſi nous voulons nous faire juſtice, nous trouverons qu'il eſt rare qu'on médiſe de nous ſans ſujet ; & que l'on prenne plaiſir à nous nuire & à nous choquer de gaieté de cœur. Nous y contribuons toujours quelque choſe. S'il n'y en a pas de cauſes pro-

chaines, il y en a d'éloignées. Et nous tombons ſans y penſer dans une infinité de petites fautes, à l'égard de ceux avec qui nous vivons, qui les diſpoſent à prendre en mauvaiſe part, ce qu'ils ſouffriroient ſans peine, s'ils n'avoient déja un commencement d'aigreur dans l'eſprit. Enfin, il eſt preſque toujours vrai, que ſi l'on ne nous aime pas, c'eſt que nous ne ſavons pas nous faire aimer. CHAP. II.

Nous contribuons donc nous-mêmes à ces inquietudes, à ces traverſes & à ces troubles que les autres nous cauſent; & comme c'eſt en partie ce qui nous rend malheureux, rien ne nous eſt plus important, même ſelon le monde, que de nous appliquer à les éviter. Et la ſcience qui nous apprend à le faire, nous eſt mille fois plus utile, que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de ſoin & tant de temps. C'eſt pourquoi il y a lieu de déplorer le mauvais choix que les hommes font dans l'étude des arts, des exercices & des ſciences. Ils s'appliquent avec ſoin à connoître la matiere, & à trouver les moyens de la faire ſervir à leurs beſoins. Ils apprennent l'art de domter les animaux, & de

CHAP. II. les employer à l'usage de la vie ; & ils ne pensent pas seulement à celui de se rendre les hommes utiles, & d'empêcher qu'ils ne les troublent & ne rendent leur vie malheureuse ; quoique les hommes contribuent infiniment plus à leur bonheur ou à leur malheur, que tout le reste des créatures.

C'est ce que la raison nous dicte touchant ce devoir. Mais si l'on consulte la Religion & la foi, elles nous y engagent encore tout autrement, par l'autorité de leurs préceptes & par les raisons divines qu'elles nous en apportent. JESUS-CHRIST a tellement aimé la paix, qu'il en fait deux des huit béatitudes qu'il nous propose dans l'Evangile : *Heureux*, dit-il, *ceux qui sont doux, parcequ'ils posséderont la terre* : ce qui comprend la tranquillité de cette vie & le repos de l'autre. *Heureux*, dit-il encore, *ceux qui sont pacifiques, parcequ'ils auront le nom d'enfans de Dieu*, qui est la plus haute qualité dont les hommes soient capables, & qui n'est dûe par conséquent qu'à la plus grande des vertus. Saint Paul fait une loi expresse touchant la paix, en commandant de la garder, autant qu'il est possible, avec tous les

Matth. 5.

Ibid. 9.

hommes. *Si fieri poteſt, cum omnibus hominibus pacem habentes.* Il nous défend les contentions, & nous ordonne la patience & la douceur envers tout le monde : *Servum Domini non oportet litigare, ſed manſuetum eſſe ad omnes.* Et enfin, il nous déclare que l'eſprit de contention, n'eſt point celui de l'Egliſe. *Si quis videtur contentioſus eſſe, nos talem conſuetudinem non habemus, neque Eccleſia Dei.*

CHAP. II.

Rom. 12. 18.

2. *Tim.* 2. 24.

1. *Cor.* 11. 16.

Il n'y a gueres d'avertiſſement plus fréquent dans les livres du Sage, que ceux qui tendent à nous regler dans le commerce que nous avons avec le prochain, & à nous faire éviter ce qui peut exciter des diviſions & des querelles. C'eſt dans cette vue qu'il nous dit, que la douceur dans les paroles, multiplie les amis & adoucit les ennemis : *Verbum dulce multiplicat amicos & mitigat inimicos ;* & que les gens de bien ſont pleins de douceur & de complaiſance : *Et lingua eucharis in bono homine abundat.*

Eccli. 6. 5.

Ibid.

Il dit en un autre endroit que les réponſes douces appaiſent la colere, & que celles qui ſont aigres excitent la fureur : *Reſponſio mollis frangit iram, ſermo durus ſuſcitat furorem.* Il

Prov. 15. 1.

CHAP. II.

dit que le Sage ſe fait aimer par ſes paroles : *Sapiens in verbis ipſum amabilem facit.*

Eccli. 20. 13.

Enfin, il releve tellement cette vertu, qu'il l'appelle l'arbre de vie, parcequ'elle nous procure le repos & dans cette vie, & dans l'autre : *Lingua placabilis lignum vitæ.*

Prov. 15. 4.

Il a bien voulu même nous apprendre, que l'avantage que cette vertu nous apporte en nous faiſant aimer, eſt préférable à ceux que les hommes déſirent le plus, qui ſont l'honneur & la gloire. Car c'eſt un des ſens de ces paroles : *Fili, in manſuetudine opera tua perfice, & ſuper hominum gloriam diligeris.* MON *fils, accompliſſez vos œuvres avec douceur, & vous vous attirerez non-ſeulement l'eſtime, mais auſſi l'amour des hommes.*

Eccli 3. 19.

Le Sage y compare les deux choſes que les hommes recherchent principalement des autres hommes, qui ſont l'amour & la gloire. La gloire vient de l'idée de l'excellence : l'amour, de l'idée de la bonté ; & cette bonté ſe témoigne par la douceur. Or il nous apprend dans cette comparaiſon, que quoique l'eſtime des hommes flatte plus notre vanité, il vaut mieux néan-

moins en être aimé. Car l'eſtime ne nous donne entrée que dans leur eſprit, au-lieu que l'amour nous ouvre leur cœur. L'eſtime eſt ſouvent accompagnée de jalouſie, mais l'amour éteint toutes les malignes paſſions ; & ce ſont celles-là qui troublent notre repos. CHAP. II.

CHAPITRE III.

Raiſon du devoir de garder la paix avec ceux avec qui on vit.

ON peut tirer de l'Ecriture une infinité de raiſons, pour nous exciter à conſerver la paix avec les hommes, par tous les moyens qui nous ſont poſſibles.

1. Il n'y a rien de ſi conforme à l'eſprit de la loi nouvelle que la pratique de ce devoir : & l'on peut dire qu'elle nous y porte par ſon eſſence même. Car au-lieu que la cupidité, qui eſt la loi de la chair, déſuniſſant l'homme d'avec Dieu, elle le déſunit d'avec lui-même par le ſoulevement des paſſions contre la raiſon, & d'avec tous les autres hommes, en l'en rendant ennemi, & en le portant à tâcher de s'en

CHAP. III.

rendre le tyran : le propre au-contraire de la charité, qui eſt cette loi nouvelle que JESUS-CHRIST eſt venu apporter au monde, c'eſt de réparer toutes les déſunions que le péché a produites ; de reconcilier l'homme avec Dieu, en l'aſſujettiſſant à ſes loix ; de le reconcilier avec lui-même, en aſſujettiſſant ſes paſſions à la raiſon ; & enfin de le reconcilier avec tous les hommes, en lui ôtant le déſir de les dominer.

Or, un des principaux effets de cette charité à l'égard des hommes, eſt de nous appliquer à conſerver la paix avec eux, puiſqu'il eſt impoſſible qu'elle ſoit vive & ſincere dans le cœur, ſans y produire cette application. On craint naturellement de bleſſer ceux que l'on aime. Et cet amour nous faiſant regarder toutes les fautes que nous commettons contre les autres, comme grandes & importantes, & toutes celles qu'ils commettent contre nous, comme petites & légeres, il éteint par-là la plus ordinaire ſource des querelles, qui ne naiſſent le plus ſouvent que de ces fauſſes idées qui groſſiſſent à notre vue tout ce qui nous touche en particulier, & qui

amoindriſſent tout ce qui touche les autres. CHAP. III.

2. Il eſt impoſſible d'aimer les hommes, ſans déſirer de les ſervir : & il eſt impoſſible de les ſervir ſans être bien avec eux ; de ſorte que le même devoir qui nous charge des autres hommes, ſelon l'Ecriture, pour les ſervir en toutes les manieres dont nous ſommes capables, nous oblige auſſi de nous entretenir en paix avec eux ; parceque la paix eſt la porte du cœur, & que l'averſion nous le ferme & nous le rend entierement inacceſſible. *Galat. 6. 2.*

3. Il eſt vrai que l'on n'eſt pas toujours en état de ſervir les autres par des diſcours d'édification ; mais il y a bien d'autres manieres de les ſervir. On le peut faire par le ſilence, par des exemples de modeſtie, de patience, & de toutes les autres vertus : & c'eſt la paix & l'union qui leur ouvre le cœur pour les en faire profiter.

Or, la charité non-ſeulement embraſſe tous les hommes, mais elle les embraſſe en tout temps. Ainſi nous devons avoir la paix avec tous les hommes, & en tout temps ; car il n'y en a point où nous ne devions les aimer & déſirer de les ſervir ; & par-conſé-

CHAP. III.

quent il n'y en a point où nous ne devions ôter de notre part, tous les obſtacles qui s'y pourroient rencontrer, dont le plus grand eſt l'averſion & l'éloignement qu'ils pourroient avoir pour nous. De ſorte que, lors même que l'on ne peut conſerver avec eux une paix intérieure qui conſiſte dans l'union de ſentimens, il faut tâcher au-moins d'en conſerver une extérieure, qui conſiſte dans les devoirs de la civilité humaine, afin de ne ſe rendre pas incapable de les ſervir quelque jour, & de témoigner toujours à Dieu le déſir ſincere que l'on en a.

De plus, ſi nous ne leur ſervons pas actuellement, nous ſommes au-moins obligés de ne leur pas nuire. Or, c'eſt leur nuire, que de les porter en les choquant, à tomber en quelque froideur à notre égard. C'eſt leur cauſer un dommage réel, que de les diſpoſer par l'éloignement qu'ils concevront de nous, à prendre nos actions ou nos paroles en mauvaiſe part, à en parler d'une maniere peu équitable & qui bleſſeroit leur conſcience, & enfin à mépriſer même la verité dans notre bouche, & à n'aimer pas la juſtice, lorſque c'eſt nous qui la défendons.

Ce n'eſt donc pas ſeulement l'intérêt des hommes ; c'eſt celui de la verité même, qui nous oblige à ne les pas aigrir inutilement contre nous. Si nous l'aimons, nous devons éviter de la rendre odieuſe par notre imprudence, & de lui fermer l'entrée du cœur & de l'eſprit des hommes, en nous-la fermant à nous-mêmes : & c'eſt auſſi pour nous porter à éviter ce défaut, que l'Ecriture nous avertit : *Que les ſages ornent la ſcience*, c'eſt-à-dire, qu'ils la rendent vénérable aux hommes, & que l'eſtime qu'ils s'attirent par leur modération, fait paroître plus auguſte la verité qu'ils annoncent : au-lieu qu'en ſe faiſant ou mépriſer ou haïr des hommes, on la deshonore, parceque le mépris & la haine paſſent ordinairement de la perſonne à la doctrine. CHAP. III. *Prov.* 15. 2.

Il eſt vrai qu'il eſt impoſſible que les gens de bien ſoient toujours en paix avec les hommes, après que JESUS-CHRIST les avertit qu'ils ne devoient pas eſperer d'être autrement traités d'eux qu'il l'a été lui-même. C'eſt pourquoi ſaint Paul, en nous exhortant de conſerver la paix avec eux, y ajoute cette reſtriction, *S'il eſt poſſi-* *Matth.* 10. 25. *Rom.* 12. 18.

CHAP. III.

ble : Si fieri poteſt ; ſachant bien que cela n'eſt pas toujours poſſible, & qu'il y a des occaſions où il faut, par néceſſité, hazarder de les choquer en s'oppoſant à leurs paſſions. Mais afin de le faire utilement, & ſans avoir un juſte ſujet de craindre que nous n'ayions contribué aux ſuites fâcheuſes qui en naiſſent quelquefois, il faut éviter avec un extrême ſoin de les choquer inutilement, ou pour des choſes de peu d'importance, ou par une maniere trop dure ; parcequ'il n'y a en effet que ceux qui épargnent les autres, autant qu'il eſt en leur pouvoir, qui les puiſſe reprendre avec quelque fruit.

Saint Pierre ſachant bien qu'il eſt inévitable que les Chrétiens ſouffrent & ſoient perſécutés, leur recommande de ne ſe pas attirer leurs ſouffrances par leurs crimes. On peut leur dire de même, qu'étant inévitable qu'ils ſoient haïs des hommes, ils doivent extrémement éviter de ſe faire haïr par leur imprudence & leur indiſcretion, & de perdre par-là le mérite qu'ils peuvent acquérir par cette ſorte de ſouffrance.

1. *Petr.* 4. *v.* 14. *&* 15.

Voici encore une autre raiſon qui rend

rend la paix néceſſaire, & qui nous oblige de la procurer autant qu'il nous eſt poſſible ; c'eſt que la correction fraternelle eſt un devoir qui nous eſt recommandé expreſſément par l'Evangile, & dont l'obligation eſt très-étroite. Cependant il eſt certain qu'il y a peu de gens qui le puiſſent pratiquer utilement, & ſans cauſer plus de mal que de bien à ceux qu'ils reprennent. Mais il ne faut pas pour cela qu'ils s'en croient diſpenſés. Car comme on n'eſt pas exempt de faute devant Dieu, lorſque l'on ſe met par imprudence hors d'état de pratiquer la charité corporelle, & qu'il nous impute le défaut des bonnes œuvres dont nous nous privons par notre faute ; nous ne devons pas non plus nous croire exempts de péché, lorſque le peu de ſoin que nous avons de conſerver la paix avec notre prochain, nous met dans l'impuiſſance de pratiquer envers lui la charité ſpirituelle que nous lui devons.

CHAP. III.

Matth. 18. 15.

Enfin notre interêt ſpirituel, & la charité que nous nous devons à nous-mêmes, nous doit porter à éviter tout ce qui nous peut commettre avec les hommes, & nous rendre l'objet de leur haine ou de leur mépris. Car rien

CHAP. III. n'eſt plus capable d'éteindre, ou de refroidir dans nous-mêmes la charité que nous leur devons, puiſqu'il n'y a rien de ſi difficile que d'aimer ceux en qui l'on ne trouve que de la froideur, ou même de l'averſion.

CHAPITRE IV.

Regle générale pour conſerver la paix. Ne bleſſer perſonne, & ne ſe bleſſer de rien. Deux manieres de choquer les autres : Contredire leurs opinions; S'oppoſer à leurs paſſions.

MAis la peine n'eſt pas de ſe convaincre ſoi-même de la néceſſité de conſerver l'union avec le prochain ; c'eſt de la conſerver effectivement, en évitant tout ce qui la peut alterer. Il eſt certain qu'il n'y a qu'une charité abondante, qui puiſſe produire ce grand effet. Mais entre les moyens humains qu'il eſt utile d'y employer, il ſemble qu'il n'y en ait point de plus propre, que de s'appliquer à bien connoître les cauſes ordinaires des diviſions qui arrivent entre les hommes, afin de les pouvoir prévenir. Or, en les conſidérant en général, on peut

dire qu'on ne ſe brouille avec les hommes, que parcequ'en les bleſſant, on les porte à ſe ſéparer de nous; ou, parcequ'étant bleſſés par leurs actions ou par leurs paroles, nous venons nous-mêmes à nous éloigner d'eux & à renoncer à leur amitié. L'un & l'autre ſe peut faire, ou par une rupture manifeſte, ou par un refroidiſſement inſenſible. Mais de quelque maniere que cela ſe faſſe, ce ſont toujours ces mécontentemens réciproques qui ſont les cauſes des diviſions: & l'unique moyen de les éviter, c'eſt de ne faire jamais rien qui puiſſe bleſſer perſonne, & de ne ſe bleſſer jamais de rien. CHAP. IV.

Il n'y a rien de plus facile que de preſcrire cela en général. Mais il y a peu de choſes plus difficiles à pratiquer en particulier; & l'on peut dire que c'eſt ici une de ces regles, qui étant fort courtes dans les paroles, ſont d'une extrême étendue dans le ſens, & renferment dans leur généralité, un grand nombre de devoirs très-importans. C'eſt pourquoi il eſt bon de la développer, en examinant plus particulierement par quels moyens on peut éviter de bleſſer les hommes, & mettre ſon eſprit dans la diſpoſition

CHAP. IV.

de ne ſe point bleſſer de ce qu'ils peuvent faire ou dire contre nous.

Le moyen de réüſſir dans la pratique du premier de ces devoirs, eſt de ſavoir ce qui les choque, & ce qui forme en eux cette impreſſion qui produit l'averſion & l'éloignement. Or, il ſemble que toutes les cauſes s'en peuvent réduire à deux, qui ſont de contredire leurs opinions, & de s'oppoſer à leurs paſſions. Mais comme cela ſe peut faire en diverſes manieres; que ces opinions & ces paſſions ne ſont pas toutes de même nature, & qu'il y en a pour leſquelles ils ſont plus ſenſibles que pour d'autres; il faut encore pouſſer cette recherche plus loin, en conſiderant plus en détail, les jugemens & les paſſions qu'il eſt plus dangereux de choquer.

CHAPITRE V.

Cauſes de l'attache que les hommes ont à leurs opinions. Qui ſont ceux qui y ſont plus ſujets.

LEs hommes ſont naturellement attachés à leurs opinions, parce-qu'ils ne ſont jamais ſans quelque cu-

pidité, qui les porte à déſirer de regner ſur les autres en toutes les manieres qui leur ſont poſſibles. Or, on y regne en quelque ſorte par la créance. Car c'eſt une eſpece d'empire que de faire recevoir ſes opinions aux autres. Et ainſi, l'oppoſition que nous y trouvons, nous bleſſe à proportion que nous aimons plus cette ſorte de domination. L'homme met ſa joie, dit l'Ecriture, dans les ſentimens qu'il propoſe : *Lætatur homo in ſententia oris ſui.* Car en les propoſant, il les rend ſiens, il en fait ſon bien, il s'y attache d'interêt ; & les détruire, c'eſt détruire quelque choſe qui lui appartient. On ne le peut faire, ſans lui montrer qu'il ſe trompe, & il ne prend point plaiſir à s'être trompé. Celui qui contredit un autre dans quelque point, prétend en cela avoir plus de lumiere que lui. Et ainſi il lui préſente en même-temps deux idées déſagréables : l'une, qu'il manque de lumiere ; l'autre, que celui qui le reprend, le ſurpaſſe en intelligence. La premiere l'humilie, la ſeconde l'irrite & excite ſa jalouſie. Ces effets ſont plus vifs & plus ſenſibles, à proportion que la cupidité eſt plus vive & plus agiſſante ; mais il

CHAP. V.

Prov. 15. 23.

CHAP. V.

y a peu de gens qui ne les reſſentent en quelque degré, & qui ſouffrent la contradiction, ſans quelque ſorte de dépit.

Outre cette cauſe générale, il y en a pluſieurs autres qui rendent les hommes plus attachés à leur ſens, ou plus ſenſibles à la contradiction. Quoiqu'il ſemble que la piété, en diminuant l'eſtime qu'on peut avoir de ſoi-même & le déſir de dominer ſur l'eſprit des autres, doive diminuer l'attache à ſes propres ſentimens; elle fait ſouvent un effet tout contraire. Car comme les perſonnes ſpirituelles regardent toutes choſes par des vues ſpirituelles, & qu'il leur arrive néanmoins quelquefois de ſe tromper; il leur arrive auſſi quelquefois de ſpiritualiſer certaines fauſſetés, & de revêtir des opinions, ou incertaines ou mal fondées, de raiſons de conſcience qui les portent à s'y attacher opiniâtrément. De ſorte qu'appliquant l'amour qu'elles ont en général pour la verité, pour la vertu, & pour les interêts de Dieu, à ces opinions qu'elles n'ont pas aſſez examinées; leur zele s'excite & s'échauffe contre ceux qui les combattent, ou qui témoignent n'en être pas perſua-

dés. Et ce qui leur reſte même de cupidité, ſe mêlant & ſe confondant avec ces mouvemens de zele, ſe répand avec d'autant plus de liberté, qu'elles y reſiſtent moins, & qu'elles ne diſtinguent point ce double mouvement qui agit dans leur cœur; parceque leur eſprit n'eſt ſenſiblement occupé que de ces raiſons ſpirituelles, qui leur paroiſſent être l'unique ſource de leur zele. CHAP. V.

• C'eſt par un effet de cette illuſion ſecrette, que l'on voit des perſonnes fort à Dieu, s'attacher tellement à des opinions de philoſophie, quoique très-fauſſes, qu'ils regardent avec pitié ceux qui n'en ſont pas perſuadés, & les traitent d'amateurs de nouveautés, lors même qu'ils n'avancent rien que d'indubitable. Il y en a devant qui l'on ne ſauroit parler contre les formes ſubſtantielles, ſans leur cauſer de l'indignation. D'autres s'intereſſent pour Ariſtote, & pour les anciens Philoſophes, comme ils pourroient faire pour des Peres de l'Egliſe. Quelques-uns prennent le parti du ſoleil, & prétendent qu'on lui fait injure en le faiſant paſſer pour un amas de pouſſiere qui ſe remue avec rapidité. La verité eſt

CHAP. V.

que ce n'eſt point la cupidité qui produit ces mouvemens, & que ce ne ſont que certaines maximes ſpirituelles, qui ſont vraies en général, & qu'ils appliquent mal en particulier. Il faut avoir de l'averſion de la nouveauté, il eſt vrai. Il ne faut pas prendre plaiſir à rabaiſſer ceux que le conſentement public de tous les gens habiles a jugé dignes d'eſtime; cela eſt encore vrai. Mais avec tout cela, quand il s'agit de choſes qui n'ont point d'autres regles que la raiſon, la verité connue doit l'emporter ſur toutes ces maximes; & elles ne doivent ſervir qu'à nous rendre plus circonſpects, pour ne nous pas laiſſer ſurprendre par de legeres apparences.

Toutes les qualités extérieures qui, ſans augmenter notre lumiere, contribuent à nous perſuader que nous avons raiſon, nous rendant plus attachés à notre ſens, nous rendent auſſi plus ſenſibles à la contradiction. Or, il y en a pluſieurs qui produiſent en nous cet effet.

Ceux qui parlent bien & facilement, ſont ſujets à être attachés à leur ſens, & à ne ſe laiſſer pas facilement détromper; parcequ'ils ſont por-

tés à croire qu'ils ont le même avanta- CHAP. V.
ge ſur l'eſprit des autres, qu'ils ont, pour le dire ainſi, ſur la langue des autres : l'avantage qu'ils ont en cela, leur eſt viſible & palpable ; au-lieu que leur manque de lumiere & d'exactitude dans le raiſonnement, leur eſt caché. De plus, la facilité qu'ils ont à parler, donne un certain éclat à leurs penſées, quoique fauſſes, qui les ébloüit eux-mêmes ; au-lieu que ceux qui parlent avec peine, obſcurciſſent les verités les plus claires, & leur donnent l'air de fauſſeté ; & ils ſont même ſouvent obligés de céder & de paroître convaincus, faute de trouver des termes pour ſe démêler de ces fauſſetés ébloüiſſantes.

Ce qui fortifie cette attache dans ceux qui ont cette facilité de parler, c'eſt qu'ils entraînent d'ordinaire la multitude dans leurs ſentimens, parcequ'elle ne manque jamais de donner l'avantage de la raiſon à ceux qui ont l'avantage de la parole. Et ce conſentement public revenant à eux, les rend encore plus contens de leurs penſées, parcequ'ils prennent de-là ſujet de les croire conformes à la lumiere du ſens commun. De ſorte qu'ils re-

CHAP. V.

çoivent des autres ce qu'ils leur ont prêté ; & ſont trompés à leur tour par ceux-mêmes qu'ils ont trompés.

Il y a pluſieurs qualités extérieures qui produiſent le même effet, comme la modération, la retenue, la froideur, la patience. Car ceux qui les poſſédent, ſe comparant par-là avec ceux qui ne les ont pas, ne ſauroient s'empêcher de ſe préférer à eux en ce point : en quoi ils ne leur font point d'injuſtice. Mais comme ces ſortes d'avantages paroiſſent bien plus que ceux de l'eſprit, & qu'ils attirent la créance & l'autorité dans le monde, ces perſonnes paſſent ſouvent juſqu'à préférer leur jugement à celui des autres qui n'ont pas ces qualités ; non en croyant par une vanité groſſiere, avoir plus de lumiere d'eſprit qu'eux, mais d'une maniere plus fine & plus inſenſible. Car outre l'impreſſion que fait ſur eux l'approbation de la multitude, à qui ils impoſent par leurs qualités extérieures, ils s'attachent de plus aux défauts qu'ils remarquent dans la maniere dont les autres propoſent leur ſentiment, & ils viennent enfin à les prendre inſenſiblement pour des marques de défaut de raiſon.

Il y en a même, à qui le ſoin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiere dont ils ont beſoin pour ſe conduire en certaines occaſions difficiles, ſuffit pour préférer les ſentimens où ils ſe trouvent, à ceux des autres en qui ils ne voient pas la même vigilance dans la priere. Mais ils ne conſiderent pas que le vrai effet des prieres, n'eſt pas tant de nous rendre plus éclairés, que de nous obtenir plus de défiance de nos propres lumieres, & de nous rendre plus diſpoſés à embraſſer celles des autres. De ſorte qu'il arrive ſouvent qu'une perſonne moins vertueuſe, aura en effet plus de lumiere ſur un certain point, qu'un autre qui aura beaucoup plus de vertu. Mais en même-temps toute cette lumiere lui ſervira beaucoup moins, par le mauvais uſage qu'elle en fait, que ſi elle avoit obtenu par ſes prieres, & la docilité pour recevoir la verité d'un autre, & la grace d'en bien uſer. CHAP. V.

Ceux qui ont l'imagination vive, & qui conçoivent fortement les choſes, ſont encore ſujets à s'attacher à leur propre jugement; parceque l'application vive qu'ils ont à certains objets, les empêche d'étendre aſſez la

CHAP. V.

vue de leur esprit, pour former un jugement équitable, qui dépend de la comparaison de diverses raisons. Ils se rempliſſent tellement d'une raison, qu'ils ne donnent plus d'entrée à toutes les autres. Et ils ressemblent proprement à ceux qui sont trop près des objets, & qui ne voient ainsi que ce qui est précisément devant eux.

C'est par plusieurs de ces raisons que les femmes, & particulierement celles qui ont beaucoup d'esprit, sont sujettes à être fort arrêtées à leur sens. Car elles ont d'ordinaire un esprit d'imagination, c'est-à-dire plus vif qu'étendu; & ainsi elles s'occupent fortement de ce qui les frappe, & considerent fort peu le reste. Elles parlent bien & facilement, & par-là elles attirent la créance & l'estime. Elles ont de la modération, & elles sont exactes dans les actions de piété. De sorte que tout contribue à leur faire estimer leurs propres pensées, parceque rien ne les porte à s'en défier.

Enfin tout ce qui éleve les hommes dans le monde, comme les richesses, la puissance, l'autorité, les rend insensiblement plus attachés à leurs sentimens, tant par la complaisance & la

créance que ces choſes leur attirent, que parcequ'ils ſont moins accoutumés à la contradiction ; ce qui les y rend plus délicats. Comme on ne les avertit pas ſouvent qu'ils ſe trompent, ils s'accoutument à croire qu'ils ne ſe trompent point, & ils ſont ſurpris lorſqu'on entreprend de leur faire remarquer qu'ils y ſont ſujets comme les autres. CHAP. V.

Ce ſeroit à la verité abuſer de ces obſervations générales, que d'en prendre ſujet d'attribuer en particulier cette attache vicieuſe, à ceux en qui l'on remarque les qualités qui ſont capables de la produire ; parcequ'elles ne la produiſent pas néceſſairement. Ainſi l'uſage qu'on en doit faire, n'eſt pas de ſoupçonner, ou de condamner perſonne en particulier ſur ces ſignes incertains ; mais ſeulement de conclure que quand on traite avec des perſonnes, qui par leur état ou par la qualité de leur eſprit, peuvent avoir ce défaut, ſoit qu'ils l'ayent ou ne l'ayent pas effectivement ; il eſt toujours utile de ſe tenir davantage ſur ſes gardes, pour ne pas choquer, ſans de grandes raiſons, leurs opinions & leurs ſentimens. Car cette précaution ne ſauroit

CHAP. V.

jamais nuire, & elle peut être très-utile en de certaines rencontres.

CHAPITRE VI.

Quelles ſont les opinions qu'il eſt plus dangereux de choquer.

MAis il faut remarquer que comme il y a des perſonnes qu'il eſt plus dangereux de contredire que d'autres; il y a auſſi certaines opinions auſquelles il faut avoir plus d'égard. Et ce ſont celles qui ne ſont pas particulieres à une ſeule perſonne du lieu où l'on vit, mais qui y ſont établies par une approbation univerſelle. Car en choquant ces ſortes d'opinions, il ſemble qu'on ſe veuille élever au-deſſus de tous les autres, & l'on donne lieu à tous ceux qui en ſont prévenus, de s'y intereſſer avec d'autant plus de chaleur, qu'ils croient ne s'intereſſer pas pour leurs propres ſentimens, mais pour ceux de tout le corps. Or, la malignité naturelle eſt infiniment plus vive & plus agiſſante, lorſqu'elle a un prétexte honnête pour ſe couvrir, & qu'elle ſe peut déguiſer à elle-même, ſous le prétexte du zele que l'on

doit avoir pour ſes ſupérieurs, & pour le corps dont on fait partie. CHAP. VI.

Cette remarque eſt d'une extrême importance pour la conſervation de la paix. Et pour en pénetrer l'étendue, il faut ajouter, qu'en tout corps & en toute ſocieté, il y a d'ordinaire certaines maximes qui regnent, qui ſont formées par le jugement de ceux qui y poſſédent la créance, & dont l'autorité domine ſur les eſprits. Souvent ceux qui les propoſent y ont peu d'attache, parcequ'elles leur paroiſſent à eux-mêmes peu claires : mais cela n'empêche pas que les inférieurs, recevant ces maximes ſans examen & par la voie de la ſimple autorité, ne les reçoivent comme indubitables ; & que faiſant d'ordinaire conſiſter leur honneur à les maintenir à quelque prix que ce ſoit, ils ne s'élevent avec zele contre ceux qui les contrediſent. Ces maximes & ces opinions regardent quelquefois des choſes ſpeculatives & des queſtions de doctrine. On eſtime en quelques lieux une ſorte de philoſophie, en d'autres une autre. Il y en a où toutes les opinions ſeveres ſont bien reçues, & d'autres où elles ſont toutes ſuſpectes. Quelquefois elles regardent

CHAP. VI.

l'eſtime que l'on doit faire de certaines perſonnes, & principalement de celles qui ſont de la ſociété même; parceque ceux qui y regnent par la créance, leur donnent à chacun leur rang & leur place, ſelon la maniere dont ils les traitent, ou dont ils en parlent; & cette place leur eſt confirmée par la multitude, qui autoriſe le jugement des ſupérieurs, & qui eſt toujours prête de le défendre.

Or, comme ces jugemens peuvent être faux & exceſſifs, il peut arriver que des particuliers de cette ſociété même, ne les approuvent pas, & qu'ils trouvent ces places mal données. Et s'ils n'en uſent avec bien de la diſcrétion, & qu'ils n'apportent de grandes précautions pour ne pas choquer ceux avec qui ils vivent, par la diverſité de leurs ſentimens, il eſt difficile qu'ils ne ſe faſſent condamner de préſomption & de témérité, & que l'on ne porte même ce qu'ils auront témoigné de leurs ſentimens, beaucoup au-delà de leur penſée, en les accuſant de mépriſer abſolument ceux dont ils n'auroient pas toute l'eſtime que les autres en ont.

Pour éviter donc ces inconvéniens

& beaucoup d'autres dans leſquels on peut tomber en combattant les opinions reçûes, il faut, en quelque lieu & en quelque ſociété que l'on ſoit, ſe faire un plan des opinions qui y regnent, & du rang que chacun y poſſéde, afin d'y avoir tous les égards que la charité & la verité peuvent permettre. CHAP. VI.

Il ſe peut faire que pluſieurs de ces opinions ſoient fauſſes, & que pluſieurs de ces rangs ſoient mal donnés; mais le premier ſoin que l'on doit avoir, eſt de ſe défier de ſoi-même dans ce point. Car s'il y a dans les hommes une foibleſſe naturelle qui les diſpoſe à ſe laiſſer entraîner ſans examen par l'impreſſion d'autrui; il y a auſſi une malignité naturelle qui les porte à contredire les ſentimens des autres, & principalement de ceux qui ont beaucoup de réputation. Or, il faut encore plus éviter ce vice que l'autre, parcequ'il eſt plus contraire à la ſociété, & qu'il marque une plus grande corruption dans le cœur & dans l'eſprit; de ſorte que pour y réſiſter, il faut, autant que l'on peut, favoriſer les opinions des autres, & être bien aiſe de les pouvoir approuver,

CHAP. VI. & prendre même pour un préjugé de leur verité, de ce qu'elles ſont reçûes.

CHAPITRE VII.

L'impatience qui porte à contredire les autres, eſt un défaut conſiderable. Qu'on n'eſt pas obligé de contredire toutes les fauſſes opinions. Qu'il faut avoir une retenue générale, & ſe paſſer de confident, ce qui eſt difficile à l'amour-propre.

L'Impatience qui porte à contredire les autres avec chaleur, né vient que de ce que nous ne ſouffrons qu'avec peine qu'ils ayent des ſentimens différens des nôtres. C'eſt parceque ces ſentimens ſont contraires à notre ſens, qu'ils nous bleſſent ; & non pas, parcequ'ils ſont contraires à la verité. Si nous avions pour but de profiter à ceux que nous contrediſons, nous prendrions d'autres meſures & d'autres voies. Nous ne voulons que les aſſujettir à nos opinions, & nous élever au-deſſus d'eux : ou plutôt, nous voulons tirer, en les contrediſant, une petite vengeance du dépit qu'ils nous ont fait, en choquant no-

tre ſens. De-ſorte qu'il y a tout en- CHAP. VII.
ſemble dans ce procédé, & de l'orgueil qui nous cauſe ce dépit ; & du défaut de charité, qui nous porte à nous en venger par une contradiction indiſcrete ; & de l'hypocriſie, qui nous fait couvrir tous nos ſentimens corrompus, du prétexte de l'amour de la verité & du déſir charitable de déſabuſer les autres ; au-lieu que nous ne recherchons en effet qu'à nous ſatisfaire nous-mêmes. Et ainſi on nous peut très-juſtement appliquer ce que dit le Sage : *Que les avertiſſemens que donne un homme qui veut faire injure, ſont faux & trompeurs* : Est *correptio mendax in ira contumelioſi.* Ce n'eſt pas qu'il diſe toujours des choſes fauſſes ; mais c'eſt qu'en voulant paroître avoir le deſſein de nous ſervir en nous corrigeant de quelque défaut, il n'a que le deſſein de déplaire & d'inſulter. *Eccli.* 19. 28.

Nous devons donc regarder cette impatience, qui nous porte à nous élever ſans diſcernement contre tout ce qui nous paroît faux, comme un défaut très-conſiderable, & qui eſt ſouvent beaucoup plus grand, que l'erreur prétendue dont nous voudrions délivrer les autres. Ainſi, com-

CHAP. VII.

me nous nous devons à nous-mêmes la premiere charité, notre premier ſoin doit être de travailler ſur nous-mêmes, & de tâcher de mettre notre eſprit en état de ſupporter ſans émotion les opinions des autres, qui nous paroiſſent fauſſes, afin de ne les combattre jamais que dans le déſir de leur être utiles.

Or, ſi nous n'avions que cet unique déſir, nous reconnoîtrions ſans peine, qu'encore que toute erreur ſoit un mal, il y en a néanmoins beaucoup qu'il ne faut pas s'efforcer de détruire; parceque le remede ſeroit ſouvent pire que le mal, & que s'attachant à ces petits maux, on ſe mettroit hors d'état de remedier à ceux qui ſont vraiment importans. C'eſt-pourquoi, encore que JESUS-CHRIST fût *plein de toute verité*, comme dit S. Jean, on ne voit point qu'il ait entrepris d'ôter aux hommes d'autres erreurs, que celles qui regardoient Dieu & les moyens de leur ſalut. Il ſavoit tous leurs égaremens dans les choſes de la nature. Il connoiſſoit mieux que perſonne en quoi conſiſtoit la veritable éloquence. La verité de tous les évenemens paſſés, lui étoit parfaite-

Joan. 1. 14.

ment connue. Cependant il n'a point donné charge à ſes Apôtres, ni de combattre les erreurs des hommes dans la Phyſique, ni de leur apprendre à bien parler, ni de les déſabuſer d'une infinité d'erreurs de fait, dont leurs hiſtoires étoient remplies. CHAP. VII.

Nous ne ſommes pas obligés d'être plus charitables que les Apôtres. Et ainſi, lorſque nous appercevons qu'en contrediſant certaines opinions qui ne regardent que des choſes humaines, nous choquons pluſieurs perſonnes, nous les aigriſſons, nous les portons à faire des jugemens téméraires & injuſtes; non-ſeulement nous pouvons nous diſpenſer de combattre ces opinions, mais même nous y ſommes ſouvent obligés par la loi de la charité.

Mais en pratiquant cette retenue, il faut qu'elle ſoit entiere, & il ne ſe faut pas contenter de ne choquer pas en face ceux qu'on ſe croit obligé de ménager; il ne faut faire confidence à perſonne des ſentimens que l'on a d'eux, parceque cela ne ſert de rien qu'à nous décharger inutilement. Et il y a ſouvent plus de danger de dire à d'autres ce que l'on penſe des perſonnes qui ont du credit & de l'autorité

CHAP. VII.

dans un corps, & qui regnent ſur les eſprits, que de le dire à eux-mêmes; parceque ceux à qui l'on s'ouvre, ayant ſouvent moins de lumiere, moins d'équité, moins de charité, plus de faux zele & plus d'emportement, ils en ſont plus bleſſés que ceux-mêmes de qui on parle ne le ſeroient; & enfin, parcequ'il n'y a preſque point de perſonnes vraiment ſecrettes, que tout ce qu'on dit des autres leur eſt rapporté, & encore d'une maniere qui les pique plus qu'ils ne le ſeroient de la choſe même. Et ainſi, il n'y a aucun moyen d'éviter ces inconvéniens, qu'en gardant preſque une retenue générale à l'égard de tout le monde.

Cette précaution eſt très-néceſſaire, mais elle eſt difficile; car ce n'eſt pas une choſe aiſée que de ſe paſſer de confident, quand on déſapprouve quelque choſe dans le cœur, & qu'on ſe croit obligé de ne le pas témoigner. L'amour-propre cherche naturellement cette décharge, & on eſt bien-aiſe aumoins d'avoir un témoin de ſa retenue. Cette vapeur maligne qui porte à contredire ce qui nous choque, étant enfermée dans un eſprit peu mortifié, fait un effort continuel pour en ſortir;

& ſouvent le dépit qu'elle cauſe, s'augmente par la violence que l'on ſe fait à la retenir. Mais plus ces mouvemens ſont vifs, plus nous devons en conclure que nous ſommes obligés de les réprimer, & que ce n'eſt pas à nous à nous mêler de la conduite des autres, lorſque nous avons tant de beſoin de travailler ſur nous-mêmes. CHAP. VII.

Ainſi, en réſiſtant à cette envie de parler des défauts d'autrui, lorſque la prudence ne nous permet pas de les découvrir, il arrivera, ou que nous reconnoîtrons dans la ſuite que nous n'avions pas tout-à-fait raiſon, ou que nous trouverons le temps de nous en ouvrir avec fruit; & par-là nous pratiquerons ce que l'Ecriture nous ordonne par ces paroles : *L'homme de bon ſens retiendra en lui-même ſes paroles juſqu'à un certain temps, & les levres de pluſieurs publieront ſa prudence :* BONUS *ſenſus uſque in tempus abſcondet verba illius, & labia multorum enarrabunt ſenſum illius* : ou, quand ni l'un ni l'autre n'arriveroit, nous jouirons toujours du bien de la paix, & nous pourrons juſtement eſperer la récompenſe de cette retenue, dont nous nous ſerions privés en nous abandonnant à nos paſſions. *Eccli.* 1. 30.

Chapitre VIII.

Qu'il faut avoir égard à l'état où l'on eſt dans l'eſprit des autres, pour les contredire.

S'Il faut avoir égard, comme j'ai dit, à la qualité, à l'eſprit & à l'état des perſonnes, quand il s'agit de les contredire; il en faut encore plus avoir à ſoi-même, & à l'état où l'on eſt dans leur eſprit. Car puiſqu'il ne faut combattre les opinions des autres, que dans le deſſein de leur procurer quelque avantage, il faut voir ſi l'on eſt en état d'y réüſſir; & comme ce ne peut être qu'en les perſuadant, & qu'il n'y a que deux moyens de perſuader, qui ſont l'autorité & la raiſon, il faut bien connoître ce que l'on peut par l'un & par l'autre.

Le plus foible eſt ſans doute celui de la raiſon; & ceux qui n'ont que celui-là à employer, n'en peuvent pas eſperer un grand ſuccès, la plûpart des gens ne ſe conduiſant que par autorité. C'eſt donc ſur quoi il faut particulierement s'examiner; & ſi nous ſentons que nous n'ayions pas le credit & l'eſtime

ſtime néceſſaires pour faire bien recevoir nos avertiſſemens, nous devons croire ordinairement, que Dieu nous diſpenſe de dire ce que nous penſons ſur les choſes qui nous paroiſſent blâmables, & que ce qu'il demande de nous en cette occaſion, c'eſt la retenue & le ſilence. En ſuivant une autre conduite, on ne fait que ſe décrier & ſe commettre, ſans profiter à perſonne; & troubler la paix des autres, & la ſienne propre. CHAP. VIII.

L'avis que Platon donne, de ne prétendre réformer & établir dans les Républiques, que ce qu'on ſe ſent en état de faire approuver à ceux qui les compoſent: *Tantum contendere in Republica quantum probare civibus tuis poſſis*, ne regarde pas ſeulement les Etats, mais toutes les ſociétés particulieres; & ce n'eſt pas ſeulement la penſée d'un Payen, mais une verité & une regle chrétienne, qui a été enſeignée par S. Auguſtin, comme abſolument néceſſaire au gouvernement de l'Egliſe. *Le vrai pacifique*, dit ce Saint, *eſt celui qui corrige ce qu'il peut des déſordres qu'il connoît, & qui déſaprouvant par une lumiere équitable ceux qu'il ne peut corriger, ne laiſſe pas de les ſupporter*

De Serm. Dom. in Mont. l. 1. c. 20. n. 63.

CHAP. VIII.

avec une fermeté inébranlable. Que ſi ce Pere preſcrit cette conduite à ceux mêmes qui ſont chargés du gouvernement de l'Egliſe ; & s'il veut que la paix ſoit leur principal objet, & qu'ils tolerent une infinité de choſes, de peur de la troubler ; combien eſt-elle plus néceſſaire à ceux qui ne ſont chargés de rien, & qui n'ont que l'obligation commune à tous les Chrétiens, de contribuer ce qu'ils peuvent au bien de leurs freres ?

Car, comme c'eſt une ſédition dans un Etat politique d'en vouloir réformer les déſordres, lorſque l'on n'y eſt pas dans un rang qui en donne le droit ; c'eſt auſſi une eſpece de ſédition dans les ſociétés, lorſque les particuliers qui n'y ont pas d'autorité, s'élevent contre les ſentimens qui y ſont établis, & que par leur oppoſition ils troublent la paix de tout ce corps : ce qui ne ſe doit néanmoins entendre que des déſordres qu'on doit tolérer, & qui ne ſont pas auſſi conſiderables que le trouble que l'on cauſeroit en s'y oppoſant. Car il y en a de tels, qu'il eſt abſolument néceſſaire aux particuliers mêmes de s'y oppoſer : mais ce n'eſt pas de ceux-là dont nous parlons préſentement.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut éviter certains défauts en contrediſant les autres.

IL ne faut pourtant pas porter les maximes que nous avons propoſées, juſqu'à faire généralement ſcrupule dans la converſation, de témoigner que l'on n'approuve pas quelques opinions de ceux avec qui on vit. Ce ſeroit détruire la ſociété, au-lieu de la conſerver; parceque cette contrainte ſeroit trop gênante, & que chacun aimeroit mieux ſe tenir en ſon particulier. Il faut donc réduire cette réſerve aux choſes plus eſſentielles, & auſquelles on voit que les gens prennent plus d'interêt : & encore y auroit-il des voies pour les contredire de telle ſorte, qu'il ſeroit impoſſible qu'ils s'en offenſaſſent. Et c'eſt à quoi il faut particulierement s'étudier; le commerce de la vie ne pouvant même ſubſiſter, ſi l'on n'a la liberté de témoigner que l'on n'eſt pas du ſentiment des autres.

Ainſi c'eſt une choſe très-utile, que d'étudier avec ſoin comment on peut

CHAP. IX.

proposer ses sentimens d'une maniere si douce, si retenue & si agréable, que personne ne s'en puisse choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des Grands, parceque la cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions aussi-bien qu'eux, si la charité étoit aussi agissante en nous, que la cupidité l'est en eux; & qu'elle nous fît autant appréhender de blesser nos freres, que nous devons regarder comme nos supérieurs dans le Royaume de JESUS-CHRIST, qu'ils appréhendent de blesser ceux qu'ils ont interêt de ménager pour leur fortune.

Cette pratique est si importante & si nécessaire dans tout le cours de la vie, qu'il faudroit avoir un soin particulier de s'y exercer. Car souvent ce ne sont pas tant nos sentimens qui choquent les autres, que la maniere fiere, présomptueuse, passionnée, méprisante, insultante, avec laquelle nous les proposons. Il faudroit donc apprendre à contredire civilement & avec humilité, & regarder les fautes que l'on y fait, comme très-considerables.

Il est difficile de renfermer dans des

regles & des préceptes particuliers, toutes les diverſes manieres de contredire les opinions des autres ſans les bleſſer. Ce ſont les circonſtances qui les font naître, & la crainte charitable de choquer nos freres qui nous les fait trouver. Mais il y a certains défauts generaux qu'il faut avoir en vue d'éviter, & qui ſont les ſources ordinaires de ces mauvaiſes manieres. Le premier eſt l'aſcendant, c'eſt-à-dire, une maniere impérieuſe de dire ſes ſentimens, que peu de gens peuvent ſouffrir; tant parcequ'elle repréſente l'image d'une ame fiere & hautaine, dont on a naturellement de l'averſion; que parcequ'il ſemble que l'on veuille dominer ſur les eſprits, & s'en rendre le maître. On connoît aſſez cet air: & il faut que chacun obſerve en particulier ce qui le donne. CHAP. IX.

C'eſt, par exemple, une eſpece d'aſcendant, que de faire paroître du dépit de ce que l'on ne nous croit pas, & d'en faire des reproches. Car c'eſt comme accuſer ceux à qui l'on parle, ou d'une ſtupidité qui fait qu'ils ne ſauroient entrer dans nos raiſons, ou d'une opiniâtreté qui les empêche de s'y rendre. Nous devons être perſua-

CHAP. IX.

dés au-contraire, que ceux qui ne ſont pas convaincus par nos raiſons, ne doivent pas être ébranlés par nos reproches; puiſque ces reproches ne leur donnent aucune lumiere, & qu'ils marquent ſeulement que nous préférons notre jugement au leur, & que nous ne nous ſoucions pas de les bleſſer.

C'eſt encore un fort grand défaut que de parler d'un air déciſif, comme ſi ce qu'on dit ne pouvoit être raiſonnablement conteſté. Car l'on choque ceux à qui l'on parle de cet air, ou en leur faiſant ſentir qu'ils conteſtent une choſe indubitable, ou en faiſant paroître qu'on leur veut ôter la liberté de l'examiner & d'en juger par leur propre lumiere, ce qui leur paroît une domination injuſte.

C'eſt pour porter les Religieux à éviter cette maniere choquante, qu'un Saint leur preſcrivoit d'aſſaiſonner tous leurs diſcours par le ſel du doute, oppoſé à cet air dogmatique & déciſif: *Omnis ſermo veſter dubitationis ſale ſit conditus:* parcequ'il croyoit que l'humilité ne permettoit pas de s'attribuer une connoiſſance ſi claire de la verité, qu'elle ne laiſſât aucun lieu d'en douter.

Car ceux qui ont cet air affirmatif, témoignent, non-ſeulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent, mais auſſi qu'ils ne veulent pas qu'on en puiſſe douter. Or, c'eſt trop exiger des autres & s'attribuer trop à ſoi-même. Chacun veut être juge de ſes opinions, & ne les recevoir que parcequ'il les approuve. Tout ce que ces perſonnes gagnent donc par-là, eſt que l'on s'applique encore plus qu'on ne feroit, aux raiſons de douter de ce qu'ils diſent; parceque cette maniere de parler excite un déſir ſecret de les contredire, & de trouver que ce qu'ils propoſent avec tant d'aſſurance, n'eſt pas certain, ou ne l'eſt pas au point qu'ils ſe l'imaginent. CHAP. IX.

La chaleur qu'on témoigne pour ſes opinions, eſt un défaut différent de ceux que je viens de marquer, qui ſont compatibles avec la froideur. Celui-ci fait croire que non-ſeulement on eſt attaché à ſes ſentimens par perſuaſion, mais auſſi par paſſion; ce qui ſert à pluſieurs de préjugé de la fauſſeté de ces ſentimens, & leur fait une impreſſion toute contraire à celle que l'on prétend. Car le ſeul ſoupçon qu'on a plutôt embraſſé une opinion par paſ-

CHAP. IX.

sion, que par lumiere, la leur rend ſuſpecte. Ils y réſiſtent comme à une injuſte violence qu'on leur veut faire, en prétendant leur faire entrer par force les choſes dans l'eſprit; & ſouvent même prénant ces marques de paſſion pour des eſpeces d'injures, ils ſe portent à ſe défendre avec la même chaleur qu'ils ſont attaqués.

C'eſt un défaut ſi viſible que de s'emporter dans la diſpute à des termes injurieux & mépriſans, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en avertir. Mais il eſt bon de remarquer qu'il y a de certaines rudeſſes, & de certaines incivilités, qui tiennent du mépris, quoiqu'elles puiſſent venir d'un autre principe. C'eſt bien aſſez qu'on perſuade à ceux que l'on contredit, qu'ils ont tort & qu'ils ſe trompent, ſans leur faire encore ſentir par des termes durs & humilians, qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raiſon. Et le changement d'opinion où on les veut réduire, eſt aſſez dur à la nature, ſans y ajouter encore de nouvelles duretés. Ces termes ne peuvent être bons, que dans les refutations que l'on fait par écrit, où l'on a plus deſſein de perſuader ceux qui les liſent, du peu de lu-

miere de celui qu'on refute, que de l'en perſuader lui-même. CHAP. IX.

Enfin la ſechereſſe, qui ne conſiſte pas tant dans la dureté des termes que dans le défaut de certains adouciſſemens, choque auſſi pour l'ordinaire, parcequ'elle enferme quelque ſorte d'indifférence & de mépris. Car elle laiſſe la plaie que la contradiction fait, ſans aucun remede qui en puiſſe diminuer la douleur. Or, ce n'eſt pas avoir aſſez d'égard pour les hommes, que de leur faire quelque peine, ſans la reſſentir & ſans eſſayer de l'adoucir: & c'eſt ce que la ſechereſſe ne fait point; parcequ'elle conſiſte proprement à ne le point faire, & à dire durement les choſes dures. On ménage ceux que l'on aime & que l'on eſtime; & ainſi on témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point, qu'on n'a ni amitié, ni eſtime pour eux.

Chapitre X.

Qui ſont ceux qui ſont les plus obligés d'éviter les défauts marqués ci-deſſus. Qu'il faut regler ſon extérieur auſſi-bien que ſon intérieur, pour ne pas choquer ceux avec qui l'on vit.

IL n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de tâcher d'éviter les défauts que nous avons marqués. Mais il y en a qui y ſont encore plus obligés que les autres, parcequ'il y en a en qui ils ſont plus choquans & plus viſibles. L'aſcendant, par exemple, n'eſt pas un ſi grand défaut dans un ſupérieur, dans un vieillard, dans un homme de qualité, que dans un inférieur, un jeune homme, un homme de peu de conſideration. On en peut dire autant des autres défauts, parcequ'ils bleſſent moins en effet, quand ils ſe trouvent dans des perſonnes conſiderables & qui ont autorité. Car dans celles-là, on les confond preſque avec une juſte confiance que leur dignité leur donne, & ils en paroiſſent d'autant moins. Mais ils ſont extraordinairement choquans dans les perſonnes du commun,

de qui l'on attend un air modeſte & retenu. CHAP. X.

Les ſavans voudroient bien s'attribuer, en cette qualité, le droit de parler dogmatiquement de toutes choſes; mais ils ſe trompent. Les hommes n'ont pas accordé ce privilege à la ſcience veritable, mais à la ſcience reconnue. Si la nôtre n'eſt pas dans ce rang, c'eſt comme ſi elle n'étoit point à l'égard des autres: & ainſi elle ne nous donne aucun droit de parler déciſivement; puiſque tout ce que nous diſons, doit toujours être proportionné à l'eſprit de ceux à qui nous parlons, & que cette proportion dépend de l'eſtime & de la créance qu'ils ont pour nous, & non pas de la verité.

Pour parler donc avec autorité & déciſivement, il faut avoir la ſcience, & la créance tout enſemble; & l'on choque preſque toujours les gens, ſi l'on manque de l'un ou de l'autre. Il s'enſuit de-là, que les gens de mauvaiſe mine, les petits hommes, & generalement tous ceux qui ont des défauts extérieurs & naturels, quelque habiles qu'ils ſoient, ſont plus obligés que les autres de parler modeſtement, & d'éviter l'air d'aſcendant & d'auto-

CHAP. X.

rité. Car à moins que d'avoir un mérite fort extraordinaire, il eſt bien rare qu'ils s'attirent du reſpect. On les regarde preſque toujours avec quelque ſorte de mépris : parceque ces défauts frappent les ſens & entraînent l'imagination, & que peu de gens ſont touchés des qualités ſpirituelles, & ſont même capables de les diſcerner.

On doit conclure de ces remarques, que les principaux moyens pour ne point bleſſer les hommes, ſe réduiſent au ſilence & à la modeſtie ; c'eſt-à-dire à la ſuppreſſion des ſentimens qui pourroient choquer, lorſque l'utilité n'eſt pas aſſez grande pour s'y expoſer : & à garder tant de meſures, quand on eſt obligé de les faire paroître, qu'on en ôte, autant qu'il eſt poſſible, ce qu'il y a de dur dans la contradiction.

Mais on ne réüſſira jamais dans la pratique de ces regles, ſi l'on ne travaille que ſur l'extérieur, & que l'on ne tâche de réformer l'intérieur même. Car c'eſt le cœur qui regle nos paroles, ſelon le Sage : *Car Sapientis erudiet os ejus.* Il faut donc tâcher d'acquérir cette ſageſſe & cette humilité du cœur, en gémiſſant devant Dieu des mouvemens d'orgueil que l'on reſſent ; en

Prov. 16. 23.

lui demandant ſans ceſſe la grace de CHAP.
les réprimer, & en tâchant d'entrer X.
dans les diſpoſitions dont cette retenue eſt une ſuite naturelle, & qui la produiſent ſans peine lorſque nous y ſommes bien établis.

Il faut pour cela tâcher d'être vivement touché du danger où l'on s'expoſe, en bleſſant les autres par ſon indiſcrétion. Car les plaies des ames ont cela de commun avec celles du corps, que, quoiqu'elles ne ſoient pas toutes mortelles de leur nature, elles le peuvent toutes devenir, ſi on les irrite & les envenime. La gangrêne ſe peut mettre à la moindre égratignure, ſi des humeurs malignes ſe jettent ſur la partie bleſſée. Ainſi le moindre mécontentement que l'on aura donné à quelqu'un par une contradiction imprudente, peut être cauſe de ſa mort ſpirituelle & de la nôtre; parceque ce ſera le principe d'une aigreur, qui pourra s'augmenter dans la ſuite juſqu'à éteindre la charité en lui & en nous. Ce refroidiſſement le diſpoſera à prendre en mauvaiſe part d'autres paroles, qu'il auroit ſouffertes ſans peine, s'il n'avoit point eu le cœur aigri: il en ſera moins retenu à notre

CHAP. X.

égard, & il nous portera peut-être à lui parler encore plus durement en d'autres occaſions : les occaſions mêmes deviendront plus frequentes, & la froideur ſe changeant en haine, bannira entierement la charité.

Non-ſeulement ces accidens ſont poſſibles, mais ils ſont ordinaires. Car il arrive rarement que les inimitiés, & les haines qui tuent l'ame, n'ayent été précedées, & ne ſoient même attachées à ces petits refroidiſſemens que les indiſcretions produiſent. C'eſt pourquoi je ne m'étonne point que le Sage demande avec tant d'inſtance à Dieu, qu'il imprime un cachet ſur ſes levres : *Super labia mea ſignaculum certum ;* de-peur que ſa langue ne le perdît, *ne lingua mea perdat me* : & je comprens aiſément qu'il demandoit à Dieu par-là, qu'il n'en ſortît aucune parole ſans ſon ordre, comme on ne tire rien d'un lieu où l'on a mis un ſceau, ſans l'ordre de celui qui l'y a mis. C'eſt-à-dire, qu'il déſiroit de pouvoir veiller avec tant d'exactitude ſur toutes ſes paroles, qu'il n'y en eût aucune qui ne fût reglée ſelon les loix de Dieu, qui ſont les mêmes que celles de la charité : parceque ſi l'on ne

Eccli. 22. 33.

s'attache qu'à celles qui s'en écartent viſiblement & groſſierement, il eſt impoſſible qu'il n'en échappe beaucoup d'autres qui produiſent de très-mauvais effets. CHAP. X.

C'eſt donc une étrange condition que celle des hommes dans cette vie. Non-ſeulement ils marchent toujours vers une éternité de bonheur ou de malheur ; mais chaque démarche, chaque action, chaque parole, les détermine ſouvent à l'un ou à l'autre de ces deux états : leur ſalut ou leur perte y peuvent être attachés, quoiqu'elles ne paroiſſent d'aucune conſéquence. Nous ſommes tous ſur le bord d'un précipice, & ſouvent il ne faut que le moindre faux pas pour nous y faire tomber. Une parole indiſcrette fait d'abord ſortir l'eſprit de ſon aſſiette, & notre propre poids eſt capable de l'entraîner enſuite juſques dans l'abîme.

Chapitre XI.

Qu'il faut reſpecter les hommes, & ne regarder pas comme dure l'obligation que l'on a de les ménager. Que c'eſt un bien de n'avoir ni autorité ni créance.

MAis il ne ſuffit pas de ménager les hommes, il les faut encore reſpecter ; n'y ayant rien qui nous puiſſe plus éloigner de les bleſſer, que ce reſpect intérieur que nous aurons pour eux. Les ſerviteurs n'ont point de peine à ne pas contredire leurs maîtres, ni les courtiſans à ne point choquer les Rois, parceque la diſpoſition intérieure d'aſſujettiſſement où ils ſont, appaiſe l'aigreur de leurs ſentimens, & regle inſenſiblement leurs paroles. Nous ſerions au même état à l'égard de tous les Chrétiens, ſi nous les regardions tous comme nos ſupérieurs & comme nos maîtres, ainſi que S. Paul nous l'ordonne ; ſi nous conſiderions Jesus-Christ en eux ; ſi nous nous ſouvenions qu'il les a mis en ſa place ; & ſi au-lieu d'appliquer notre eſprit à leurs défauts, nous nous appli-

Philip. 2. 3.

quions aux ſujets que nous avons de les eſtimer & de les préférer à nous. CHAP. XI.

Sur-tout, il faut tâcher de ne pas regarder cette obligation au ſilence, à la retenue, à la modeſtie dans les paroles, comme une néceſſité dure & fâcheuſe : mais de la conſiderer au-contraire comme heureuſe, favorable & avantageuſe ; parcequ'il n'y a rien de plus propre à nous tenir dans l'humilité, qui eſt le plus grand bonheur des Chrétiens. C'eſt ce qui nous doit rendre aimable tout ce qui nous y engage, comme par exemple, le manque d'autorité & tous les défauts naturels qui l'attirent. Car il eſt vrai d'une part, que ceux qui n'ont pas d'autorité ni de créance, ſont obligés de parler avec plus de modeſtie & plus d'égard que les autres, quelque ſcience & quelque lumiere qu'ils ayent : mais il eſt vrai auſſi qu'ils s'en doivent tenir beaucoup plus heureux.

Car ce n'eſt pas un petit danger que d'être maître des eſprits, & de leur donner le branle & les impreſſions que l'on veut ; parcequ'il arrive de-là, qu'on leur communique toutes les fauſſetés dont on eſt prévenu, & tous les jugemens téméraires que l'on for-

CHAP. XI.

me. Au-lieu que ceux qui ne ſont point en cet état, ſont exempts de ce péril, & que s'ils ſe trompent, ils ne ſe trompent que pour eux, & n'ont point à répondre pour les autres. Ils ne voient point de plus dans ceux qui les environnent, ces jugemens avantageux à leur égard, qui ſont la plus grande nourriture de la vanité ; & comme les hommes s'attachent peu à eux, ils en ſont moins portés à s'attacher aux-mêmes aux hommes, & ils ont plus de facilité à ne regarder que Dieu dans leurs actions.

Ce n'eſt pas qu'il faille rechercher directement cette privation d'autorité & de créance, & que nous n'ayions ſujet de nous humilier, quand c'eſt par nos défauts que nous l'avons attirée. Mais de quelque ſorte qu'elle arrive ; ſi nous ne ſommes pas obligés d'en aimer la cauſe, il faut pourtant reconnoître que les effets en ſont favorables : puiſque cet état nous retranche cette nourriture de l'orgueil, qu'il nous exempte de prendre part à beaucoup de choſes dangereuſes ; & que nous obligeant à une extréme moderation dans les paroles, il nous met à couvert d'une infinité de périls. Il eſt

vrai qu'il nous prive auſſi du bien d'édifier les autres. Mais comme Dieu nous a chargés plus particulierement de notre ſalut, que de celui de nos freres, il ſemble qu'il y ait plus de ſujet de déſirer cet état, que de s'en affliger; & que ceux qui y ſont réduits, de quelque maniere que cela ſoit arrivé, ont raiſon de dire à Dieu avec confiance & avec joie: *Il m'eſt bon que vous m'ayiez humilié, afin que j'apprenne vos ordonnances pleines de juſtice:* BONUM *mihi quia humiliaſti me, ut diſcam juſtificationes tuas.* CHAP. XI. Pſ. 118. 71.

CHAPITRE XII.

Quoique le dépit que les hommes ont, quand on s'oppoſe à leurs paſſions, ſoit injuſte, il n'eſt pas à propos de s'y oppoſer. Trois ſortes de paſſions: juſtes, indifférentes, injuſtes. Comment on ſe doit conduire à l'égard des paſſions injuſtes.

CE que nous avons dit des moyens de ne point bleſſer les hommes en contrediſant leurs opinions, nous donne beaucoup d'ouverture pour comprendre de quelle ſorte il les faut mé-

CHAP. XII.

nager dans leurs paſſions, puiſque ces opinions mêmes en ſont partie, & qu'ils ne ſe piquent, quand on combat leurs opinions, que parcequ'ils les aiment & qu'ils y ſont attachés par paſſion.

Ce dépit qu'ils reſſentent, quand on s'oppoſe à leurs déſirs, vient de la même ſource, que celui qu'ils ont quand on contredit leur ſentiment; c'eſt-à-dire, d'une tyrannie naturelle, par laquelle ils voudroient dominer ſur tous les hommes, & les aſſujettir à leurs volontés. Mais parcequ'elle paroît trop déraiſonnable quand elle ſe montre à découvert, l'amour-propre a ſoin de la déguiſer, en couvrant les paſſions d'un voile de juſtice, & en leur perſuadant que l'oppoſition qu'ils y trouvent, ne les offenſe, que parcequ'elle eſt injuſte & contraire à la raiſon.

Mais encore que ce ſentiment ſoit injuſte, & qu'on ne dût pas l'avoir, il n'eſt pas juſte néanmoins de ſe mettre au hazard de l'exciter par ſon indiſcrétion: & il peut ſouvent arriver, que comme celui qui s'offenſe de ce que l'on ne ſuit pas ſes inclinations, a tort, celui qui ne les ſuit pas en a encore da-

vantage : parcequ'il manque à quelque devoir à quoi la raiſon l'obligeoit, & qu'il eſt cauſe des fautes que ce dépit fait commetttre à ceux qui le reſſentent. CHAP. XII.

Il faut donc s'appliquer à ce que l'on doit aux inclinations des autres, parcequ'autrement il eſt impoſſible d'éviter les plaintes, les murmures, les querelles, qui ſont contraires à la tranquillité de l'eſprit & à la charité, & par-conſéquent à l'état d'une vie vraiment chrétienne.

Or, il faut remarquer d'abord, que nous ne recherchons pas ici le moyen de plaire aux hommes, mais ſeulement celui de ne leur pas déplaire, & de ne nous pas attirer leur averſion; parceque cela ſuffit à la paix dont nous parlons. Il eſt vrai qu'en gagnant leur affection, on y réüſſit mieux : mais ſouvent cette affection coûte trop à acquérir. Il faut ſe contenter de ne pas ſe faire haïr, & d'éviter les reproches & les plaintes. Et c'eſt ce que l'on ne peut faire qu'en étudiant les inclinations des hommes, & en les ſuivant autant que la juſtice, ou l'exige, ou le permet.

Entre ces inclinations, il y en a que

CHAP. XII.

l'on peut appeller juſtes, d'autres indifférentes, & d'autres injuſtes. Il ne faut jamais contenter poſitivement celles qui ſont injuſtes : mais il n'eſt pas toujours néceſſaire de s'y oppoſer. Lorſqu'on le fait, il faut toujours comparer le bien & le mal, & voir ſi l'on a ſujet d'eſperer un plus grand bien de cette oppoſition, que n'eſt le mal qu'elle pourra cauſer. Car on peut appliquer à toute ſorte de gens, la regle que S. Auguſtin donne pour reprendre les Grands du monde : *Que s'il y a à craindre qu'en les irritant par la repréhenſion, on ne les porte à faire quelque mal plus grand que n'eſt le bien qu'on leur veut procurer, c'eſt alors un conſeil de charité de ne les pas reprendre, & non pas un prétexte de la cupidité.* Au reſte, il ne faut pas s'imaginer qu'il ſoit beſoin de peu de vertu, pour ſouffrir ainſi en patience les défauts que l'on ne croit pas pouvoir corriger ; & que la liberté qui fait reprendre fortement les déſordres, ſoit plus rare & plus difficile que la diſpoſition d'une perſonne qui en gémit devant Dieu ; qui ſe fait violence pour n'en rien témoigner ; & qui bien-loin d'en mépriſer les autres, s'en ſert pour s'hu-

De civit. l. 1. c. 9. n. 2.

milier ſoi-même par la vue de la mi- CHAP. XII.
ſere commune des hommes. Car cette diſpoſition enferme en même-temps la pratique de la mortification, en reprimant l'impétuoſité naturelle qui porte à s'élever contre ceux que l'on n'eſt pas en état de corriger; celle de l'humilité, en nous donnant une idée plus vive de notre propre corruption; & celle de la charité, en nous faiſant ſupporter patiemment les défauts du prochain.

Enfin, on réſiſte par-là à l'un des grands défauts des hommes, qui eſt que leurs paſſions ſe mêlent par-tout, & que c'eſt par-là qu'ils choiſiſſent pour l'ordinaire juſqu'aux vertus qu'ils veulent pratiquer. Ils veulent reprendre ceux qu'il faudroit ſe contenter de ſouffrir, & ſe contentent de ſouffrir ceux qu'il faudroit reprendre. Ils s'appliquent aux autres, quand Dieu demande qu'ils ne s'appliquent qu'à eux-mêmes; & ils veulent ne s'appliquer qu'à eux-mêmes, lorſque Dieu veut qu'ils s'appliquent aux autres. S'ils ne peuvent pratiquer certaines actions de vertu qu'ils ont dans l'eſprit, ils abandonnent tout: au-lieu de voir que cette impuiſſance où Dieu les met à

CHAP. XII.

l'égard de ces vertus, leur donne le moyen d'en pratiquer d'autres, qui seroient d'autant plus agréables à Dieu, que leur volonté & leur propre choix y auroient moins de part.

C'est encore une faute que l'on peut commettre sur ce sujet, de prendre la charge de s'opposer aux passions même les plus injustes, lorsque d'autres le peuvent faire avec plus de fruit que nous; parcequ'il est visible que cet empressement vient d'une espece de malignité qui se plaît à incommoder. Car il s'en mêle dans les repréhensions justes, aussi-bien que dans les injustes; & elle est même bien-aise d'avoir des prétextes justes de s'opposer aux autres; parceque ceux qu'elle contriste, le sont d'autant plus qu'ils l'ont mieux mérité.

Cette même regle oblige de prendre les voies les moins choquantes & les plus douces, quand on est obligé de faire quelque action désagréable au prochain; & il ne faut pas se croire exempt de faute, lorsqu'on se contente d'avoir raison dans le fond, & que l'on n'a nul égard à la maniere dont on fait les choses; que l'on ne prend aucun soin d'en diminuer l'amertume,

me, & de perſuader à ceux dont on traverſe les paſſions, que c'eſt par néceſſité que l'on s'y porte, & non par inclination. CHAP. XII.

CHAPITRE XIII.

Comment on ſe doit conduire à l'égard des paſſions indifférentes & juſtes des autres.

J'Appelle paſſions indifférentes, celles dont les objets n'étant pas mauvais d'eux-mêmes, pourroient être recherchés ſans paſſion & par raiſon, quoique peut-être on les recherche avec une attache vicieuſe. Or, dans ces ſortes de choſes, nous avons encore plus de liberté de nous rendre aux inclinations des autres. Car nous ne ſommes pas leurs juges: & il faut une évidence entiere, pour avoir droit de juger qu'ils ont trop d'attache à ces objets d'ailleurs innocens. Nous ne ſavons pas même ſi ces attaches ne leur ſont point néceſſaires; puiſqu'il y a bien de gens qui tomberoient dans des états dangereux, ſi on les ſéparoit tout d'un coup de toutes les choſes auſquelles ils ont de l'attache. De

CHAP. XIII.

plus, ces ſortes d'attaches ſe doivent détruire avec prudence & circonſpection, & nous ne devons pas nous attribuer le droit de juger de la maniere dont il s'y faut prendre. Enfin, il eſt ſouvent à craindre que nous ne leur faſſions plus de mal, par l'aigreur que nous leur cauſons en nous oppoſant indiſcrétement à ces paſſions que l'on appelle innocentes, que nous ne leur procurons de bien par l'avis que nous leur donnons.

Il peut donc y avoir de l'indiſcrétion, à parler fortement contre l'excès de la propreté, devant les perſonnes qui y ont de l'attache; contre l'inutilité des peintures, devant ceux qui les aiment; contre les Vers & la Poëſie, devant ceux qui s'en mêlent. Ces ſortes d'avertiſſemens ſont des eſpeces de remedes; ils ont leur amertume, leur déſagrément & leur danger. Il faut donc les donner avec les mêmes précautions, que les Médecins diſpenſent les leurs; & c'eſt agir en empirique ignorant, que de les propoſer à tout le monde ſans diſcernement.

Il ſuffit pour ſe rendre aux inclinations des autres, lors même que l'on

les ſoupçonne d'y avoir de l'attache, de ne pas voir clairement qu'on leur ſoit utile en s'y oppoſant. Il faut de la lumiere & de l'adreſſe pour entreprendre de les guérir : mais le défaut de l'une ou de l'autre, ſuffit pour ſe rendre à leurs déſirs, dans les choſes qui ne ſont pas mauvaiſes d'elles-mêmes. Car alors on a droit de regler ſes actions par la loi generale de la charité, qui nous doit rendre diſpoſés à obliger & à ſervir tout le monde : & l'utilité d'acquérir leur affection, en leur témoignant qu'on les aime, ſe rencontrant toujours dans cette condeſcendance, il faut un avantage plus grand & plus clair pour nous porter à nous en priver. CHAP. XIII.

J'appelle paſſions juſtes, celles dans leſquelles nous ſommes obligés par quelques loix de ſuivre les autres ; quoiqu'il ne ſoit peut-être pas juſte qu'ils exigent de nous cette déférence. Car comme nous ſommes plus obligés de ſatisfaire à nos obligations, que de corriger leurs défauts ; la raiſon veut que nous nous acquittions avec ſimplicité de ce que nous leur devons, & que nous leur ôtions ainſi tout ſujet de plainte, ſans nous mettre en peine

CHAP. XIII.

s'ils ne l'exigent point avec trop d'empire ou trop d'empreſſement.

Or, pour comprendre l'étendue de ces devoirs, il faut ſavoir qu'il y a des choſes que nous devons aux hommes, ſelon certaines loix de juſtice, que l'on appelle proprement loix; & d'autres que nous leur devons, ſelon de ſimples loix de bienſéance, dont l'obligation naît du conſentement des hommes, qui ſont convenus entr'eux de blâmer ceux qui y manqueroient. C'eſt de cette derniere maniere que nous devons à ceux avec qui nous vivons, les civilités établies entre les honnêtes gens, quoiqu'elles ne ſoient point reglées par des loix expreſſes; que nous leur devons certains ſervices, ſelon le degré de liaiſon que nous avons avec eux; que nous leur devons une correſpondance d'ouverture & de confiance, à proportion de ce qu'ils nous en témoignent : car les hommes ont établi toutes ces loix. Il y a de certaines choſes qu'on doit faire pour ceux avec qui on eſt en un certain degré de familiarité, que l'on pourroit refuſer à d'autres, ſans qu'ils euſſent droit de le trouver mauvais. Il faut tâcher de ſe rendre exact à tous ces

devoirs, autrement il eſt impoſſible d'éviter les plaintes, les murmures & l'averſion des hommes. Car il n'eſt pas croyable combien ceux qui ont peu de vertu ſont choqués, quand on manque de leur rendre les devoirs de reconnoiſſance & de civilité, établis dans le monde, & combien ces choſes refroidiſſent le peu de charité qu'ils ont. Ce ſont des objets qui les troublent, & les irritent toujours, & qui détruiſent l'édification qu'ils pourroient recevoir du bien qu'ils voient en nous; parceque ces défauts qui les blèſſent en particulier, leur ſont infiniment plus ſenſibles que des vertus qui ne les regardent point.

CHAPITRE XIV.

Que la loi éternelle nous oblige à la gratitude.

LA charité nous obligeant à compatir à la foibleſſe de nos freres, & à leur ôter tout ſujet de tentation, nous oblige auſſi à nous acquitter avec ſoin des devoirs que nous avons manqués. Mais ce n'eſt pas la charité ſeulement; c'eſt la juſtice même & la loi

CHAP. XIV.

éternelle qui le preſcrit, comme il eſt facile de le faire voir, tant au ſujet des témoignages de gratitude, qu'à l'égard des devoirs de civilité, à laquelle on peut réduire les autres dont nous avons parlé, comme l'ouverture, la confiance, l'application, qui ſont des eſpeces de civilité.

La ſource de toute la gratitude que nous devons aux hommes, eſt que, comme Dieu ſe ſert de leur miniſtere pour nous procurer divers biens de l'ame & du corps, il veut auſſi que notre gratitude remonte à lui par les hommes, & qu'elle embraſſe les inſtrumens dont il ſe ſert. Et comme il ſe cache dans ſes bienfaits, & qu'il veut que les hommes en ſoient les cauſes viſibles, il veut auſſi qu'ils tiennent ſa place, pour recevoir extérieurement de nous les effets de la reconnoiſſance que nous lui devons. Ainſi c'eſt violer l'ordre de Dieu, que de ſe vouloir contenter d'être reconnoiſſant envers lui, & de ne l'être point envers ceux dont il s'eſt ſervi pour nous faire ſentir les effets de ſa bonté.

Si donc les hommes ſont attentifs par un mouvement intereſſé, à ceux qui leur doivent de la reconnoiſſance;

Dieu l'eſt auſſi, ſelon l'Ecriture, mais par une juſtice toute pure & toute déſintereſſée. Car c'eſt ce que dit le Sage dans ſes paroles : *Deus proſpector eſt ejus qui reddit gratiam.* Et il faut ſe ſervir de cette double attention pour exciter la nôtre, & pour tenir nos yeux arrêtés, & ſur les hommes qui nous demandent ces devoirs, & ſur Dieu qui nous ordonne de les rendre. CHAP. XIV. *Eccli.* 35. 34.

Il ne faut pas prétendre s'en exempter par le prétexte du déſintereſſement & de la piété de ceux à qui nous avons obligation, & ſur ce qu'ils n'attendent rien de nous. Car quelque déſintereſſés qu'ils ſoient, ils ne laiſſent pas de voir ce qui leur eſt dû; & il eſt rare qu'ils le ſoient juſqu'au point de n'avoir aucun reſſentiment, lorſque l'on a peu d'application à s'en acquitter. Outre que, s'ils n'en viennent pas juſqu'aux reproches, il eſt très-aiſé qu'ils prennent un certain tour, qui fait à peu-près le même effet qu'un reſſentiment humain. Ils diſent qu'ils ne peuvent pas s'aveugler, pour ne pas voir que ces perſonnes n'en uſent pas bien, mais qu'ils les en diſpenſent de bon cœur. Ainſi en les en diſpenſant, on ne laiſſe pas de blâmer leur procédé; & par-là, on

CHAP. XIV.

vient insensiblement à les moins aimer, & enfin à leur donner moins de marques d'affection.

Il en est de même des devoirs de civilité. Les gens les plus détachés ne laissent pas de remarquer quand on y manque ; & les autres s'en offensent effectivement. Quand on n'est pas persuadé par les sens qu'on est aimé & consideré, il est difficile que le cœur le soit, ou qu'il le soit vivement. Or, c'est la civilité qui fait cet effet sur les sens, & par les sens sur l'esprit ; & si l'on y manque, cette négligence ne manque jamais de produire dans les autres un refroidissement, qui passe souvent des sens jusqu'au cœur.

CHAPITRE XV.

Raisons fondamentales du devoir de la civilité.

LEs hommes croient qu'on leur doit la civilité, & on la leur doit en effet selon qu'elle se pratique dans le monde ; mais ils n'en savent pas la raison. S'ils n'avoient pas d'autre droit de l'exiger, que celui que leur donne la coutume, on ne la leur devroit pas. Car cela ne suffit pas pour asservir les

autres à certaines actions pénibles. Il faut remonter plus haut pour en trouver la ſource, auſſi-bien que dans ce qui regarde la gratitude. Et s'il eſt vrai, comme le dit un homme de Dieu, qu'il n'y a rien de ſi civil qu'un bon Chrétien, il faut qu'il y ait des raiſons divines qui y obligent : & ce que nous allons dire peut aider à les découvrir. CHAP. XV.

Il faut conſiderer, pour cela, que les hommes ſont liés entr'eux par une infinité de beſoins, qui les obligent par néceſſité de vivre en ſociété ; chacun en particulier, ne ſe pouvant paſſer des autres : & cette ſociété eſt conforme à l'ordre de Dieu, puiſqu'il permet ces beſoins pour cette fin. Tout ce qui eſt donc néceſſaire pour la maintenir, eſt dans cet ordre ; & Dieu le commande en quelque ſorte, par cette loi naturelle qui oblige chaque partie à la conſervation de ſon tout. Or, il eſt abſolument néceſſaire, afin que la ſociété des hommes ſubſiſte, qu'ils s'aiment & ſe reſpectent les uns les autres. Car le mépris & la haine, ſont des cauſes certaines de déſunion. Il y a une infinité de petites choſes très-néceſſaires à la vie, qui ſe donnent

CHAP. XV.

gratuitement, & qui n'entrant pas en commerce, ne ſe peuvent acheter que par l'amour. De plus, cette ſociété étant compoſée d'hommes qui s'aiment eux-mêmes, & qui ſont pleins de leur propre eſtime; s'ils n'ont quelque ſoin de ſe contenter & de ſe ménager réciproquement, ce ne ſera qu'une troupe de gens mal ſatisfaits les uns des autres, qui ne pourront demeurer unis. Mais comme l'amour & l'eſtime que nous avons pour les autres, ne paroiſſent point aux yeux; ils ſe ſont aviſés d'établir entre eux certains devoirs, qui ſeroient des témoignages de reſpect & d'affection. Et il arrive de-là néceſſairement, que de manquer à ces devoirs, c'eſt témoigner une diſpoſition contraire à l'amour & au reſpect. Ainſi nous devons ces actions extérieures à ceux à qui nous devons les diſpoſitions qu'elles marquent: & nous leur faiſons injure en y manquant, parceque cette omiſſion marque des ſentimens, où nous ne devons pas être à leur égard.

On peut donc, & l'on doit même, ſe rendre exact aux devoirs de civilité que les hommes ont établis: & les motifs de cette exactitude ſont non-

ſeulement très-juſtes, mais ils ſont même fondés ſur la loi de Dieu. On le doit faire pour éviter de donner l'idée, qu'on a du mépris, ou de l'indifférence pour ceux à qui on ne les rendroit pas; pour entretenir la ſociété humaine, à laquelle il eſt juſte que chacun contribue, puiſque chacun en retire des avantages très-conſiderables; & enfin pour éviter les reproches intérieurs, ou extérieurs de ceux à l'égard de qui on y manqueroit, qui ſont les ſources des diviſions qui troublent la tranquillité de la vie, & cette paix chrétienne qui eſt l'objet de ce diſcours. CHAP. XV.

SECONDE PARTIE DU *QUATRIÊME TRAITÉ.*

DES MOYENS DE CONSERVER LA PAIX avec les hommes.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il ne faut pas établir ſa paix ſur la correction des autres. Utilité de la ſuppreſſion des plaintes. Qu'elles ſont ordinairement plus de mal que de bien.

IL ne ſuffit pas, pour conſerver la paix avec les hommes, d'éviter de les bleſſer; il faut encore ſavoir ſouffrir d'eux, lorſqu'ils font des fautes à notre égard. Car il eſt impoſſible de conſerver la paix intérieure, ſi l'on eſt ſi ſenſible à tout ce qu'ils peuvent faire, & dire de contraire à

nos inclinations & à nos ſentimens : & il eſt difficile même que le mécontentement intérieur que nous aurons conçu, n'éclate au-dehors, & ne nous diſpoſe à agir envers ceux qui nous auront choqué, d'une maniere capable de les choquer à leur tour : ce qui augmente peu-à-peu les différends, & les porte ſouvent aux extrémités. CHAP. I.

Il faut donc tâcher d'arrêter les diviſions & les querelles dans leur naiſſance même. Et l'amour-propre ne manque jamais de nous ſuggerer ſur ce ſujet, que le moyen d'y réüſſir, ſeroit de corriger ceux qui nous incommodent, & de les rendre raiſonnables, en leur faiſant connoître qu'ils ont tort d'agir avec nous comme ils font. C'eſt ce qui nous rend ſi ſujets à nous plaindre du procédé des autres, & à faire remarquer leurs défauts, ou pour les corriger de ce qui nous déplaît en eux, ou pour les en punir par le dépit que nos plaintes leur peuvent cauſer, & par le blâme qu'elles leur attirent.

Mais ſi nous étions nous-mêmes vraiment raiſonnables, nous verrions ſans peine, que ce deſſein d'établir la paix ſur la réformation des autres, eſt ridicule, par cette raiſon même que le

CHAP. I.

ſuccès en eſt impoſſible. Plus nous nous plaindrons du procédé des autres, plus nous les aigrirons contre nous, ſans les corriger. Nous nous ferons paſſer pour délicats, fiers, orgueilleux; & le pis eſt, que cette opinion qu'on aura de nous, ne ſera pas tout-à-fait injuſte, puiſqu'en effet ces plaintes ne viennent que de délicateſſe & d'orgueil. Ceux mêmes qui témoigneront entrer dans nos raiſons, & qui croiront qu'on nous aura fait quelque injuſtice, ne laiſſeront pas d'être mal édifiés de notre ſenſibilité. Et comme les hommes ſont naturellement portés à ſe juſtifier; ſi ceux dont nous nous plaindrons, ont un peu d'adreſſe, ils tourneront les choſes de maniere que l'on nous donnera le tort. Car ſouvent le même défaut de juſteſſe d'eſprit & d'équité, qui fait faire aux gens les fautes dont nous nous plaignons, les empêche auſſi de les reconnoître, & leur fait prendre pour vrai & pour juſte, tout ce qui peut ſervir à les en juſtifier.

Que ſi ceux dont nous nous plaignons, ſont élevés au-deſſus de nous par le rang, par la créance & par l'autorité, les plaintes que nous en pourrions faire, ſeroient encore plus inutiles & plus

dangereuſes. Elles ne nous peuvent donner que la ſatisfaction maligne & paſſagere, de les faire condamner par ceux à qui nous nous en plaindrons; & elles produiſent dans la ſuite de mauvais effets, durables & permanens, en aigriſſant ces gens-là contre nous, & en rompant toute l'union que nous pourrions avoir avec eux. CHAP. I.

La prudence nous oblige donc à prendre une route toute contraire; à quitter abſolument le deſſein chimérique de corriger tout ce qui nous déplaît dans les autres, & à tâcher d'établir notre paix & notre repos ſur notre propre réformation, & ſur la modération de nos paſſions. Nous ne diſpoſons ni de l'eſprit, ni de la langue des hommes. Nous ne rendrons compte de leurs actions, qu'autant que nous y aurons donné occaſion; mais nous rendrons compte de nos actions, de nos paroles, & de nos penſées. Nous ſommes chargés de travailler ſur nous-mêmes, & de nous corriger de nos défauts: & ſi nous le faiſions comme il faut, rien de ce qui viendroit du dehors, ne ſeroit capable de nous troubler.

Nous ne manquons jamais dans les

CHAP. I.

affaires temporelles, de préférer un bien certain qui nous regarde, à un bien incertain qui regarde les autres. Si nous en faisions de même dans les affaires de notre salut, nous reconnoîtrions tout d'un coup, que le parti de se plaindre, est ordinairement un parti faux & que la raison condamne. Car en ne nous plaignant point, nous profitons certainement à nous-mêmes. Et il est fort incertain qu'en nous plaignant, nous profitions au prochain. Pourquoi donc nous privons-nous du bien de la patience, sous prétexte de leur procurer le bien de la correction? Il faudroit au-moins qu'il y eût une grande apparence d'y réüssir: & à moins que de cela, c'est agir contre la vraie raison, que de renoncer sur une espérance si incertaine, au bien certain qu'apporte la souffrance humble & paisible.

On peut dire en général à l'égard du silence, qu'il faut des raisons pour parler, mais qu'il n'en faut point pour se taire; c'est-à-dire qu'il suffit, pour être obligé au silence, de n'avoir pas d'engagement à parler. Mais cette maxime se peut encore appliquer avec plus de raison, à ce silence qui étouffe les plaintes. Il faut des raisons très-fortes &

très-évidentes pour ſe plaindre : mais pour ne ſe plaindre pas, il ſuffit de ne pas être dans une néceſſité évidente de ſe plaindre. CHAP. I.

Quelles dettes remettons-nous à nos freres, ſi nous exigeons d'eux par nos plaintes, tout ce qu'ils nous peuvent devoir, & ſi nous nous vengeons d'eux, pour les moindres fautes qu'ils commettent contre nous, en les faiſant condamner par tous ceux que nous pouvons ? Comment pourrons-nous demander à Dieu avec quelque confiance, qu'il nous remette nos offenſes, ſi nous n'en remettons aucune de celles que nous croyons qu'on nous fait ?

Il n'y a rien au-contraire de plus utile, que de ſupprimer ainſi ſes plaintes & ſon reſſentiment. C'eſt le meilleur moyen d'obtenir de Dieu qu'il ne nous traite pas ſelon la rigueur de ſa juſtice, & qu'il n'entre pas, comme dit l'Ecriture, en jugement avec nous. C'eſt la voie la plus ſûre d'aſſoupir les différends dans leur naiſſance, & d'empêcher qu'ils ne s'aigriſſent. C'eſt une charité qu'on pratique envers ſoi-même, en ſe procurant le bien de la patience, en ne s'attirant pas la réputation de délicat & de pointilleux, *Pſ.* 142. 1.

CHAP. I.

en s'épargnant la peine que l'on reſſent, lorſque l'adreſſe des hommes à ſe juſtifier, fait que l'on nous donne ouvertement le tort dans les choſes où nous croyons avoir raiſon. C'eſt une charité que l'on fait aux autres, en les ſouffrant dans leurs foibleſſes, & en leur épargnant, & la petite confuſion qu'ils ont méritée, & les nouvelles fautes qu'ils feroient peut-être en ſe juſtifiant, & en chargeant de nouveau ceux à qui ils ont déja donné ſujet de ſe plaindre. Enfin c'eſt ordinairement le meilleur moyen de les gagner; l'exemple de notre patience, étant bien plus capable que nos plaintes, de leur changer le cœur envers nous. Car les plaintes ne peuvent tout au plus que leur faire corriger l'extérieur, qui eſt peu de choſe; & elles augmentent plutôt l'averſion intérieure, qui produit les choſes dont nous nous plaignons.

Que perdons-nous en faiſant réſolution de ne nous point plaindre? Rien du tout, je dis même pour ce monde. On n'en médira pas davantage de nous. Au contraire, ſi-tôt que l'on s'apperçevra de notre retenue, on ſera moins porté à en médire. On ne nous en traitera pas plus mal. On nous en aimera

davantage. Tout ſe réduira à quelques incivilités & à quelques diſcours injuſtes, auſquels nous ne remédierions pas en nous plaignant. Cette maligne ſatisfaction que nous recevons, en communiquant notre mécontentement aux autres par nos plaintes, vaut-elle la peine de nous priver du tréſor que nous pouvons acquérir par l'humilité & par la patience? CHAP. I.

Le temps le plus propre pour nous confirmer dans cette réſolution, c'eſt lorſqu'il nous arrive de nous échapper en quelques plaintes; car nous ne reconnoiſſons jamais mieux la vanité & le néant de ce plaiſir que nous y avions cherché. C'eſt alors qu'il faut que nous nous diſions à nous-mêmes: C'eſt donc pour cette vaine ſatisfaction, que nous nous ſommes privés du bien ineſtimable de la patience, & de la récompenſe que nous en pouvions eſperer de Dieu? A quoi nous ont ſervi nos plaintes, & que nous en revient-il? Nous avons tâché de faire condamner par les hommes, ceux dont nous nous ſommes plaints, & peut-être ils n'ont condamné que nous: mais ce qui eſt certain, eſt que Dieu nous a condamné de malignité, d'impatience

CHAP. I.

& de peu d'eſtime des biens du Ciel. Avant ces plaintes, nous avions quelque avantage ſur ceux qui nous avoient offenſé : mais en nous plaignant, nous nous ſommes mis au-deſſous d'eux, parceque nous avons ſujet de croire que la faute que nous avons commiſe contre Dieu, eſt plus grande que toutes celles que les hommes peuvent faire contre nous. Ainſi nous nous ſommes fait beaucoup plus de tort, que nous n'en pouvions recevoir par les petites injuſtices des hommes. Car elles ne nous pouvoient priver que de choſes peu conſiderables ; au-lieu que l'injuſtice que nous nous faiſons à nous-mês, par ces plaintes d'impatience, nous privent du bien éternel qui eſt attaché à chaque bonne action. Nous avons donc infiniment plus de ſujet de nous plaindre de nous-mêmes, que des autres.

Ces conſidérations peuvent beaucoup ſervir, pour réprimer l'inclination que nous avons à nous décharger le cœur par des plaintes, & pour nous regler extérieurement dans nos paroles. Mais il n'eſt pas poſſible que nous demeurions long-temps dans cette retenue, ſi nous laiſſons agir au-dedans

notre reſſentiment, dans toute ſa force & toute ſa violence. Les plaintes extérieures viennent des intérieures, & il eſt bien difficile de les retenir quand on en a le cœur rempli. Elles échappent toujours & ſe font ouverture par quelque endroit. Outre que la principale fin de la modération extérieure, étant de nous procurer la paix intérieure ; il ſerviroit peu de paroître modéré & patient au-dehors, ſi au-dedans tout étoit dans le déſordre & dans le tumulte. Il faut donc tâcher d'étouffer auſſi-bien ces plaintes que l'ame forme en elle-même, & dont elle eſt l'unique témoin, que celles qui éclattent devant les hommes ; & le ſeul moyen de le faire, eſt de ſe dépouiller de l'amour des choſes qui les excitent. Car enfin on ne ſe plaint point pour des choſes qui ſont abſolument indifférentes. CHAP. I.

Les ſujets de plaintes ſont infinis, puiſqu'ils comprennent tout ce que nous pouvons aimer, & en quoi les hommes nous peuvent nuire ou déplaire. On les peut néanmoins réduire à quelques chefs géneraux, comme le mépris, les jugemens injuſtes, les médiſances, l'averſion, l'incivilité, l'in-

CHAP. I.

différence ou l'inapplication, la réserve ou le manque de confiance, l'ingratitude, les humeurs incommodes.

Nous haïssons naturellement toutes ces choses, parceque nous aimons celles qui y sont contraires, savoir l'estime & l'amour des hommes, la civilité, l'application à ce qui nous regarde, la confiance, la reconnoissance, les humeurs douces & commodes. Ainsi, pour se délivrer de l'impression que font sur notre esprit, ces objets de notre haine, il faut travailler à nous délivrer de l'attache que nous avons aux objets contraires. Il n'y a que la grace qui le puisse faire. Mais comme la grace se sert des moyens humains, il n'est pas inutile de se remplir l'esprit des considérations qui nous découvrent la vanité de ces objets de notre attachement. Et c'est la vue que nous avons dans les réflexions suivantes, que nous ferons sur les causes ordinaires de nos plaintes, en commençant par l'amour de l'estime & de l'approbation des hommes.

Chapitre II.

Vanité & injuſtice de la complaiſance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.

Rien ne fait plus voir combien l'homme eſt profondément plongé dans la vanité, dans l'injuſtice & dans l'erreur, que la complaiſance que nous ſentons, lorſque nous nous appercevons qu'on juge avantageuſement de nous & qu'on nous eſtime : parceque d'une part, la lumiere qui nous reſte, toute aveugle qu'elle eſt, ne l'eſt point à cet égard, & qu'elle nous convainc clairement que cette paſſion eſt vaine, injuſte & ridicule : & que de l'autre, tout convaincus que nous en ſommes, nous ne la ſaurions étouffer, & nous la ſentons toujours vivante au fond de notre cœur. Il eſt bon néanmoins d'écouter ſouvent ce que la raiſon nous dit ſur ce ſujet. Si cela n'eſt pas capable d'éteindre entierement cette malheureuſe pente, c'eſt aſſez au-moins pour nous en donner de la honte & de la confuſion, & pour en diminuer les effets.

CHAP. II.

Il y a peu de gens assez grossierement vains, pour aimer des louanges visiblement fausses; & il ne faut qu'avoir un peu d'honnêteté, pour n'être pas bien-aise que l'on se trompe tout-à-fait sur notre sujet. C'est une sottise, par exemple, dont peu de personnes sont capables, que d'aimer à passer pour savant dans une langue que l'on n'a jamais étudiée; ou pour habile dans les Mathematiques, lorsque l'on n'y fait rien du tout. On auroit peine à ne pas ressentir quelque confusion intérieure d'une vanité si basse. Mais pour peu de fondement qu'ait cette estime, nous la recevons avec une complaisance, qui nous convainc à peu près de la même bassesse & de la même mauvaise foi. Car, pour en donner quelque image, que diroit-on d'un homme qui se trouvant frappé & défiguré depuis les pieds jusqu'à la tête, d'un mal horrible & incurable, sans avoir rien de sain qu'une petite partie du visage, & sans savoir même si cette partie ne seroit point corrompue au-dedans, l'exposeroit à la vue en cachant tout le reste, & se verroit louer avec plaisir, de la beauté de cette partie? On diroit sans doute, que l'excès de cette vanité approcheroit

approcheroit de la folie. Cependant ce n'eſt qu'un portrait de la nôtre, & qui ne la repréſente pas encore dans toute ſa difformité. Nous ſommes pleins de défauts, de péchés, de corruption. Ce que nous avons de bon eſt fort peu de choſe, & ce peu de choſe eſt ſouvent gâté & corrompu par mille vûes & mille retours d'amour-propre. Et néanmoins, s'il arrive que des gens qui ne voient pas la plûpart de nos défauts, regardent avec quelque eſtime ce peu de bien qui paroît en nous, qui eſt peut-être tout corrompu, ce jugement, tout aveugle & tout mal fondé qu'il eſt, ne laiſſe pas de nous flatter. CHAP. II.

Je dis que cette image ne repréſente pas notre vanité dans toute ſa difformité. Car, celui qui ſe trouvant frappé d'un mal ſi étrange, ſe plairoit dans l'eſtime que l'on feroit de la beauté de cette partie ſaine, ſeroit ſans doute vain & ridicule; mais au-moins, il ne ſeroit pas aveugle, & ne laiſſeroit pas de connoître ſon état. Mais notre vanité eſt jointe à l'aveuglement. En cachant aux autres nos défauts, nous tâchons de nous les cacher à nous-mêmes, & c'eſt à quoi nous réüſſiſſons le mieux. Nous ne voulons être vûs que

CHAP. II.

par ce petit endroit, que nous conſiderons comme exempt de défaut, & nous ne nous regardons nous-mêmes que par-là.

Qu'eſt-ce donc que cette eſtime qui nous flatte ? Un jugement fondé ſur la vûe d'une petite partie de nous-mêmes, & ſur l'ignorance de tout le reſte. Et qu'eſt-ce que cette complaiſance ? Une vûe de nous-mêmes pleine d'aveuglement, d'erreur, d'illuſion, dans laquelle nous ne nous conſiderons que par un petit endroit, en oubliant toutes nos miſeres & toutes nos plaies.

Mais qu'y a-t-il de ſi agréable, & de ſi digne de notre attache dans ces jugemens ? Interrogeons-nous nous-mêmes, ou plutôt, interrogeons notre propre experience ; elle nous dira qu'il n'y a rien de plus vain, & de moins durable que cette eſtime. Celui qui nous aura approuvé dans quelque rencontre particuliere, n'en ſera pas moins diſpoſé à nous rabaiſſer dans une autre. Souvent cette eſtime même en ſera la cauſe, parcequ'elle excite plutôt la jalouſie que l'affection. Après que nous aurons tiré de la bouche des hommes, quelques louanges vaines & ſteriles, ils nous préféreront les derniers des hommes, qui ſeront plus dans leurs

interêts. Ils empoiſonneront les témoi- CHAP.
gnages qu'ils ne pourront refuſer à ce II.
que nous avons de bon, de la remarque maligne de nos défauts. Ils eſtimeront en nous ce qu'il y a de moins eſtimable, & ils condamneront ce qui meritera d'y être eſtimé. De bonne foi, ne faut-il pas avoir une extrême baſſeſſe de cœur, ou une petiteſſe d'eſprit bien étrange, pour ſe plaire à un objet ſi vain & ſi mépriſable ?

Suppoſons même l'eſtime la plus judicieuſe & la plus ſincere que nous puiſſions nous imaginer, & que notre vanité puiſſe ſouhaiter ; rélevons-la par la qualité des perſonnes, par leur eſprit, & par tout ce qui peut le plus ſervir à flatter l'inclination que nous y avons ; qu'y a-t-il d'aimable & de ſolide en tout cela, à ne regarder cette eſtime qu'en elle-même ? C'eſt un regard de ces perſonnes vers nous, qui ſuppoſe que nous avons quelque bien, mais qui ne l'y met pas, & qui n'y ajoûte rien. Il nous laiſſe tels que nous ſommes, & ainſi il nous eſt entierement inutile. Ce regard ne ſubſiſte qu'autant qu'ils s'appliquent à nous ; & cette application eſt rare. Tel de ceux dont l'eſtime nous flatte, ne pen-

CHAP. II.

ſera pas à nous deux fois l'an : & quand il y penſera, il y penſera peu, en nous oubliant le reſte du temps.

Ce regard d'eſtime eſt de plus un ſi bien ſi fragile, que mille rencontres nous le peuvent faire perdre, ſans qu'il y ait même de notre faute. Un faux rapport, une inadvertance, une petite bizarrerie effacera toute cette eſtime, ou la rendra plus nuiſible qu'avantageuſe. Car quand l'eſtime eſt jointe à l'averſion, elle ne fait qu'ouvrir les yeux pour remarquer les défauts, & le cœur pour recevoir favorablement tout ce qu'on entend dire contre ceux que l'on eſtime & que l'on hait ; parceque l'on hait même cette eſtime, & que l'on eſt bien-aiſe de s'en délivrer, comme d'une choſe dont on ſe trouve chargé.

Si nous ne voyons point ce regard d'eſtime dans l'eſprit des autres, il eſt à notre égard comme s'il n'étoit point. Si nous le voyons, c'eſt un objet dangereux pour nous, dont la vue nous peut ravir le peu de vertu que nous avons. Quel eſt donc ce bien, qui ne ſert de rien quand on ne le voit pas, & qui nuit quand on le voit, & qui a tout enſemble toutes ces qualités, d'être vain, inutile, fragile, dangereux ?

Chapitre III.

Qu'on n'a pas droit de s'offenſer du mépris, ni des jugemens déſavantageux qu'on fait de nous.

Si nous n'aimions point l'approbation des hommes, nous ſerions peu ſenſibles à tous les diſcours déſavantageux qu'ils pourroient faire de nous, puiſque l'effet n'en ſeroit tout-au-plus, que de nous priver d'une choſe qui nous ſeroit indifférente. Mais parcequ'il y en a qui s'imaginent qu'encore qu'il ne ſoit pas permis de déſirer l'eſtime, on a ſujet néanmoins de s'offenſer du mépris & de la médiſance, il eſt bon d'examiner ce qu'il y a de réel dans ces objets, qui irritent ſi fort nos paſſions.

Pour reconnoître donc combien notre délicateſſe eſt injuſte ſur ce point, & que tous les ſentimens qu'elle excite en nous, ſont contraires à la vraie raiſon, & ne naiſſent pas tant des objets mêmes, que de la corruption de notre cœur, il ne faut que conſiderer que ces jugemens & ces diſcours qui nous bleſſent, peuvent être de trois ſortes. Car ils ſont ou abſolument vrais,

CHAP. III.

ou abſolument faux, ou vrais en partie, & en partie faux. Or, dans toutes ces diverſes eſpeces, le reſſentiment que nous en avons, eſt également injuſte.

Si ces jugemens ſont vrais, n'eſt-ce pas une choſe horrible de ne ſe mettre pas en peine que nos défauts ſoient connus de Dieu, & de ne point ſouffrir qu'ils le ſoient des hommes ? Et peut-on témoigner plus viſiblement, que l'on préfére ces hommes à Dieu ? N'eſt-ce pas le comble de l'injuſtice, de reconnoître que nos péchés méritent une éternité de ſupplices, & de ne pas accepter avec joie une peine auſſi legere, que l'eſt la petite confuſion qu'ils nous attirent devant les hommes ?

Cette connoiſſance que les hommes ont de nos fautes & de nos miſeres, ne les augmente pas ; elle ſeroit capable au-contraire de les diminuer, ſi nous la ſouffrions humblement.

C'eſt donc une folie toute viſible, de n'avoir aucun ſentiment des maux réels que nous nous faiſons nous-mêmes, & de ſentir ſi vivement des maux imaginaires qui ne nous peuvent faire que du bien : & cette ſenſibilité n'eſt qu'une preuve évidente de la grandeur de

notre aveuglement, qui doit nous apprendre que ce que les autres connoiſſent de nos défauts, n'en eſt qu'une bien petite partie. CHAP. III.

Que ſi ces jugemens & ces diſcours ſont faux & mal fondés, le reſſentiment que nous en avons, n'en eſt guéres moins déraiſonnable ni moins injuſte. Car pourquoi le jugement de Dieu qui nous juſtifie, ne ſuffit-il pas pour nous faire mépriſer celui des hommes ? Pourquoi ne fait-il pas ſur nous le même effet que l'approbation de nos amis & de ceux que nous eſtimons, qui ſuffit ordinairement pour nous conſoler de ce que les autres peuvent penſer ou dire contre nous ? Pourquoi la raiſon qui nous fait voir que ces diſcours ne nous peuvent nuire, qu'ils ne font aucun mal par eux-mêmes, ni à notre ame, ni à notre corps, qu'ils nous peuvent même être très-utiles, a-t-elle ſi peu de pouvoir ſur notre cœur, qu'elle ne nous puiſſe faire ſurmonter une paſſion ſi vaine & ſi déraiſonnable ? *Rom.* 8. 33.

Nous ne nous mettons pas en colere, lorſque l'on s'imagine que nous avons la fiévre, quand nous ſommes aſſurés de ne pas l'avoir. Pourquoi donc

CHAP. III.

s'aigrit-on contre ceux qui croient que nous avons commis des fautes que nous n'avons point commiſes, ou qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas ; puiſque leur jugement peut encore moins nous rendre coupables de ces fautes, & nous donner ces défauts, que la penſée d'un homme qui croit que nous avons la fiévre, n'eſt capable de nous la donner effectivement ?

C'eſt, dira-t-on, qu'on ne mépriſe pas une perſonne qui a la fiévre, & que c'eſt un mal qui ne nous rend pas vils aux yeux du monde ; & qu'ainſi le jugement de ceux qui nous l'attribuent, ne nous bleſſe pas : mais que ceux qui nous imputent des défauts ſpirituels, y joignent ordinairement le mépris, & cauſent la même idée & le même mouvement dans les autres.

C'eſt en effet la véritable cauſe de ce ſentiment ; mais cette cauſe n'en fait que mieux connoître l'injuſtice. Car ſi nous nous faiſions juſtice à nous-mêmes, nous reconnoîtrions ſans peine, que ceux qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, ne nous en attribuent pas auſſi un grand nombre d'autres que nous avons effective-

ment ; & qu'ainſi nous gagnons à tous ces jugemens dont nous nous plaignons, quelque faux qu'ils ſoient. Les jugemens des hommes nous ſeroient infiniment moins favorables, s'ils étoient entierement conformes à la verité, & ſi ceux qui les font, connoiſſoient tous nos veritables maux. S'ils nous font donc quelque petite injuſtice, ils nous font grace en mille manieres, & nous ne voudrions pour rien qu'ils nous traitaſſent avec une exacte juſtice. CHAP. III.

Mais nous ſommes ſi déraiſonnables & ſi injuſtes, que nous voulons profiter de l'ignorance des hommes. Nous ne pouvons ſouffrir qu'ils nous ôtent rien de ce que nous croyons avoir : & nous voulons conſerver dans leur eſprit, la réputation de beaucoup de bonnes qualités que nous n'avons pas. Nous nous plaignons de ce qu'ils croient voir en nous des défauts qui n'y ſont pas : & nous ne comptons pour rien, de ce qu'ils n'y voient pas une infinité de défauts qui y ſont réellement ; comme ſi le bien & le mal ne conſiſtoient que dans l'opinion des hommes.

Si nous n'avons aucun ſujet de nous plaindre, ni des jugemens veritables,

CHAP. III.

ni même des faux ; nous n'en avons point par conſéquent de nous offenſer de ceux qui ſont vrais en partie, & en partie faux. Cependant, par le plus injuſte partage qu'on ſe puiſſe imaginer, nous nous bleſſons de ce qu'ils ont de faux, & nous ne nous humilions point de ce qu'ils ont de véritable. Et au-lieu qu'il faudroit étouffer le reſſentiment que nous avons de ce qu'ils ont de faux & d'injuſte, par celui que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de vrai ; nous étouffons au-contraire, par le vain ſentiment que nous avons de quelque fauſſeté & de quelque injuſtice qui y eſt mêlée, celui que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de réel & de ſolide.

CHAPITRE IV.

Que la ſenſibilité que nous éprouvons à l'égard des diſcours & des jugemens déſavantageux que l'on fait de nous, vient de l'oubli de nos maux. Quelques remedes de cet oubli & de cette ſenſibilité.

JE ne prétens pas que ces conſidérations ſuffiſent pour nous corriger de notre injuſtice ; mais elles peuvent au-

moins nous en convaincre : & c'eſt quelque choſe que d'en être convaincu. Car il y a toujours dans toutes ces plaintes intérieures, & dans ce dépit que nous reſſentons des jugemens & des diſcours qu'on fait de nous, un oubli de nos défauts & de nos miſeres veritables ; puiſqu'il eſt impoſſible que ceux qui les connoîtroient dans leur grandeur réelle, & qui en auroient le ſentiment qu'ils devroient, puſſent s'occuper des diſcours & des jugemens des hommes. Un homme chargé de dettes, accablé de procès, de pauvreté, de maladies, ne penſe guéres à ce que l'on peut dire de lui. La réalité de ſes maux veritables ne lui permet pas de s'appliquer à ces maux imaginaires. CHAP. IV.

Auſſi le vrai remede de cette délicateſſe, qui nous rend ſi ſenſibles à ce que l'on dit de nous, eſt de nous appliquer fortement à nos maux ſpirituels, à nos foibleſſes, à nos dangers, à notre pauvreté, & au jugement que Dieu fait de nous, & qu'il nous fera connoître à l'heure de notre mort. Si ces penſées étoient auſſi vives & auſſi continuelles dans notre eſprit, qu'elles y devroient être, il ſeroit mal-aiſé que les réflexions ſur les jugemens des

CHAP. IV.

hommes, y puſſent trouver entrée; ou du-moins, qu'elles l'occupaſſent tout entier, & le rempliſſent de dépit & d'amertume, comme elles font ſi ſouvent.

Il eſt utile, pour cela, de comparer les jugemens des hommes avec celui de Dieu, & d'en conſiderer les diverſes qualités. Les jugemens des hommes ſont ſouvent faux, injuſtes, incertains, témeraires, & toujours inconſtans, inutiles, impuiſſans. Soit qu'ils nous approuvent, ou nous déſapprouvent, ils ne changent rien à ce que nous ſommes, & ne nous rendent en effet ni plus heureux, ni plus malheureux. Mais c'eſt du jugement que Dieu portera de nous, que dépend tout notre bien, ou tout notre mal. Ce jugement eſt toujours juſte, toujours veritable, toujours certain & inébranlable; les effets en ſont éternels. Quelle plus grande folie peut-on donc s'imaginer, que de n'appliquer ſon eſprit qu'à ces jugemens humains qui nous importent ſi peu, & d'oublier celui de Dieu, d'où dépend tout notre bonheur?

On prétend ſouvent colorer envers ſoi-même, le dépit intérieur que ces

jugemens déſavantageux nous cauſent, d'un prétexte de juſtice, en s'imaginant que nous n'en ſommes bleſſés que parcequ'ils ſont injuſtes, & que ceux qui les font ont tort. Mais ſi cela étoit, nous ſerions auſſi touchés des jugemens injuſtes que l'on fait des autres, que de ceux que l'on fait de nous; & comme cela n'eſt pas, c'eſt ſe flatter que de ne pas voir que c'eſt l'amour-propre qui produit ce dépit que nous ſentons dans les choſes qui nous regardent. Ce n'eſt pas l'injuſtice en ſoi qui nous bleſſe, c'eſt d'en être l'objet. Qu'on lui en donne un autre, notre reſſentiment ceſſera, & nous nous contenterons de déſapprouver tranquillement & ſans émotion, cette même injuſtice qui nous donnoit tant d'indignation. CHAP. IV.

Cependant, ſi nous raiſonnions plus juſte, nous trouverions que ces jugemens déſavantageux ne nous regardent point proprement, & que c'eſt le hazard & non le choix qui les détermine à nous avoir pour objet. Car il faut que ceux qui jugent ainſi de nous, ayent été frappés par quelques apparences, qui les y ayent portés. Et quoique ces apparences fuſſent trop legeres, puiſ-

CHAP. IV.
que nous ſuppoſons que ces jugemens ſont faux, il eſt pourtant vrai que ces perſonnes avoient l'eſprit diſpoſé à former ces jugemens ſur ces apparences; de ſorte qu'ils ne ſont nés que de la rencontre de ces apparences, avec leur mauvaiſe diſpoſition. Elles auroient produit le même effet, s'ils les avoient vûes en quelque autre. Ainſi, nous ne devons point croire que ces jugemens nous regardent en particulier; nous devons ſeulement ſuppoſer, que ces gens étoient diſpoſés à juger mal de toute perſonne qui les frapperoit par telles ou telles apparences. Le hazard a voulu que ce fût nous. Mais cette mauvaiſe diſpoſition, & cette légereté d'eſprit qui produit les jugemens téméraires, n'étoit pas moins indifférente d'elle-même, qu'une pierre jettée en l'air, qui bleſſe celui ſur qui elle tombe, non pas par choix & parce-qu'il eſt un tel homme, mais parce-qu'il s'eſt rencontré au lieu où elle devoit tomber.

Il y a de plus une bizarrerie ridicule dans le dépit que nous avons des jugemens & des diſcours déſavantageux qu'on a fait de nous. Car il faut avoir peu de connoiſſance du monde, pour

n'être pas perſuadé qu'il eſt impoſſible qu'on n'en faſſe pas. On médit des Princes dans leurs antichambres. Leurs domeſtiques les contrefont. On parle des défauts de ſes amis, & on ſe fait une eſpece d'honneur de les reconnoître de bonne foi. Il y a même des occaſions où l'on le peut faire innocemment. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que le monde eſt en poſſeſſion de parler librement des défauts des autres en leur abſence. Les uns le font par malignité, les autres bonnement ; mais il y en a peu qui ne le faſſent. Il eſt donc ridicule de ſe promettre d'être le ſeul au monde qu'on épargnera ; & ſi ces jugemens & ces diſcours nous mettent en colere, nous n'en devons jamais ſortir. Car il n'y a point de temps où nous ne devions nous tenir aſſurés en général, ou qu'on parle, ou qu'on a parlé de nous autrement que nous ne voudrions. Mais parcequ'une colere continuelle nous incommoderoit trop, il nous plaît de nous l'épargner ſans raiſon, & d'attendre à nous fâcher, qu'on nous rapporte ce qui ſe dit de nous, & qu'on nous marque ceux qui en parlent. Cependant ce rapport n'y ajoûte preſque rien, & avant qu'on nous l'eût

CHAP. IV.

CHAP. IV. fait, nous devions nous tenir preſque auſſi aſſûrés que l'on parloit de nous & de nos défauts, que ſi l'on nous eût déja averti. Ce petit degré d'aſſurance que produit le rapport qu'on nous fait, eſt bien peu de choſe, pour changer, comme il fait, l'état de notre ame.

Ainſi, de quelque maniere que l'on conſidere cette ſenſibilité que nous éprouvons en ces rencontres, on trouvera qu'elle eſt toujours ridicule & contraire à la raiſon.

CHAPITRE V.

Qu'il eſt injuſte de vouloir être aimé des hommes.

QUand on déſire d'être aimé des hommes, & que l'on eſt fâché d'en être haï, à cauſe que cela ſert, ou nuit à nos deſſeins; ce n'eſt pas proprement vanité ni dépit, c'eſt interêt, bon ou mauvais, juſte ou injuſte. Et ce n'eſt pas ce que nous conſiderons ici, où nous n'examinons que l'impreſſion que font par eux-mêmes dans nos cœurs, les ſentimens d'amour ou de haine qu'on a pour nous; la ſeule

vûe de ces objets n'étant en effet que trop capable de nous plaire ou de nous troubler, ſans que nous en conſiderions les ſuites. Car comme l'eſtime que nous avons pour nous-mêmes, eſt jointe à un amour tendre & ſenſible; nous ne déſirons pas ſeulement que les hommes nous approuvent, nous voulons auſſi qu'ils nous aiment; & leur eſtime ne nous ſatisfait nullement, ſi elle ne ſe termine à l'affection. C'eſt pourquoi rien ne nous choque tant que l'averſion, ni n'excite en nous de plus vifs reſſentimens. Mais quoiqu'ils nous ſoient devenus naturels depuis le péché, ils ne laiſſent pas d'être injuſtes, & nous ne ſommes pas moins obligés de les combattre : ce qu'on peut faire par des réflexions peu différentes de celles que nous avons propoſées contre l'amour de l'eſtime. CHAP. V.

La recherche de l'amour des hommes eſt injuſte, puiſqu'elle eſt fondée ſur ce que nous nous jugeons nous-mêmes aimables, & qu'il eſt faux que nous le ſoyions. Elle naît d'aveuglement & d'une ignorance volontaire de nos défauts. Un homme accablé de maux & dans l'indigence, ſe contenteroit bien que l'on eût de la charité

CHAP. V.
pour lui, & qu'on le ſouffrît. Nous n'en demanderions pas davantage, ſi nous connoiſſions bien notre état ; & nous le connoîtrions, ſi nous ne nous aveuglions point volontairement.

Quiconque ſait qu'il mérite que toutes les créatures s'élevent contre lui, peut-il prétendre que ces mêmes créatures le doivent aimer ? Au-lieu donc que nous regardons l'amour des hommes comme nous étant dû, & leur averſion comme une injuſtice qu'ils nous font ; nous devrions regarder au contraire leur averſion comme nous étant dûe, & leur affection comme une grace que nous ne méritons pas.

Mais s'il eſt injuſte en général de ſe croire digne d'être aimé, il l'eſt encore beaucoup plus de vouloir être aimé par la force. Rien n'eſt plus libre que l'amour, & on ne doit pas prétendre de l'obtenir pas des reproches ni par des plaintes. C'eſt peut-être par notre faute que l'on ne nous aime pas ; c'eſt peut-être auſſi par la mauvaiſe diſpoſition des autres : mais ce qui eſt certain, c'eſt que la force & la colere ne ſont pas des moyens pour ſe faire aimer.

Nous ne prenons pas garde de plus, que ce n'eſt pas proprement ſur nous

que tombe cette averſion : car la ſource de toutes les averſions, eſt la contrarieté qui ſe rencontre entre la diſpoſition où l'on eſt, & ce que l'on croit voir dans les autres. Or, cette diſpoſition agit contre tous ceux en qui cette contrarieté paroît. Quand il arrive donc, ou que nous avons en effet ces qualités, qui ſont l'objet de l'averſion de certaines perſonnes, ou que nous ne nous montrons à eux, que par des endroits qui leur donnent lieu de nous les attribuer, nous ne devons point nous étonner que leur diſpoſition faſſe ſon effet contre nous ; elle l'auroit fait de même contre tout autre : & ce n'eſt pas proprement nous qu'ils haïſſent, c'eſt cet homme en général, qui a telles & telles qualités qui les choquent. CHAP. V.

On hait en général, les avares, les gens intereſſés, les préſomptueux. On croit en particulier que nous le ſommes ; cette averſion générale agit donc contre nous. Qu'eſt-ce qui nous bleſſe en cela ? Eſt-ce cette averſion générale ? Mais elle eſt juſte en quelque maniere : car un homme en qui ces défauts ſe rencontrent, mérite qu'on ait quelque eſpece d'averſion pour lui.

CHAP. V.

Eſt-ce le jugement que l'on fait de nous ? Mais ce jugement eſt formé ſur quelques apparences, qui peuvent être légeres à la verité, mais qui ne laiſſent pas d'emporter l'eſprit de ceux qui les voient. Nous devons donc les plaindre de leur légereté & de leur foibleſſe, au-lieu de nous plaindre de leur injuſtice.

Quand les hommes nous aiment, ce n'eſt pas nous proprement qu'ils aiment, leur amour n'étant fondé que ſur ce qu'ils nous attribuent des qualités que nous n'avons pas, ou qu'ils ne voient pas en nous des défauts que nous avons. Ils en font de même quand ils nous haïſſent. Ce que nous avons de bon ne leur paroît point alors, & ils ne voient que nos défauts. Or, nous ne ſommes, ni cette perſonne ſans défaut, ni cette perſonne qui n'a rien de bon. Ce n'eſt donc pas tant nous, qu'un phantôme qu'ils haïſſent ; & ainſi nous avons tort, & de nous ſatisfaire de leur amour, & de nous offenſer de leur haine.

Mais quand cet amour ou cette haine nous regarderoient directement dans notre être veritable : que nous en revient-il de bien ou de mal, à ne

CHAP. V.

conſiderer, comme nous avons dit, ces ſentimens qu'en eux-mêmes ? Ce ne ſont que des vapeurs paſſageres, qui ſe diſſipent d'elles-mêmes en moins de rien ; les hommes étant incapables de s'arrêter long-temps à un même objet. Quand elles ſubſiſteroient, elles n'auroient aucun pouvoir par elles-mêmes, de nous rendre plus heureux, ni plus malheureux. Ce ſont des choſes entierement ſéparées de nous, qui n'ont ſur nous aucun effet, à moins que notre ame ne s'y joigne, & que par une imagination fauſſe & trompeuſe, elles ne les prennent pour des biens, ou pour des maux. Qu'on uniſſe enſemble l'amour de toutes les créatures, & que l'on le rende le plus ardent & le plus tendre qu'on ſe le puiſſe imaginer ; il n'ajoûtera pas le moindre degré de bonheur, ni à notre ame, ni à notre corps. Et ſi notre ame s'y amuſe, bien-loin d'en devenir meilleure, elle en deviendra pire par la vanité qu'elle en concevra. Qu'on uniſſe de même contre nous, l'averſion de tous les hommes enſemble ; elle ne ſauroit diminuer le moindre de nos veritables biens, qui ſont ceux de l'ame. Cette ſeule conſidération de l'im-

CHAP. V. puissance de l'amour & de la haine des créatures à nous servir, ou à nous nuire, ne devroit-elle pas suffire pour nous y rendre indifférens ?

Quelle liberté seroit celle d'un homme, qui ne se soucieroit point d'être aimé, qui ne craindroit point d'être haï, & qui feroit néanmoins par d'autres motifs, tout ce qui est nécessaire pour être aimé, & pour n'être point haï ? Qui serviroit les autres, sans en attendre de récompense, non pas même celle de leur affection, & qui feroit toujours son devoir envers eux, indépendamment de leur disposition envers lui ? Qui ne se proposeroit dans les offices qu'il leur rendroit, qu'un objet stable & permanent, qui est d'obéir à Dieu sans aucune vûe des créatures, qui ne peuvent que diminuer la récompense qu'il doit attendre de Dieu ?

Qui pourroit haïr un homme de cette sorte, & même s'empêcher de l'aimer ? Il arriveroit donc qu'en ne craignant point la haine des hommes, il l'éviteroit ; & que sans rechercher leur amour, il ne laisseroit pas que de se l'acquérir : au-lieu que ceux que la passion qu'ils ont d'être aimés, rend si sensibles à l'aversion, ne font d'or-

dinaire que ſe l'attirer par cette délica- CHAP.
teſſe incommode. V.

CHAPITRE VI.

Qu'il eſt injuſte de ne pouvoir ſouffrir l'indifférence. Que l'indifférence des autres envers nous, nous eſt plus utile que leur amour.

IL y a encore quelque choſe de plus déraiſonnable, quand nous nous offenſons de ce que les autres ont de l'indifférence pour nous. Car s'il étoit à notre choix de leur imprimer tels ſentimens que nous voudrions, ce ſeroit celui-là proprement, que notre veritable interêt nous devroit faire choiſir. Leur amour eſt un objet dangereux, qui attire notre cœur, & qui l'empoiſonne par une douceur mortelle. Leur haine eſt un objet irritant, qui nous met en danger de perdre la charité. Mais l'indifférence eſt un milieu très-proportionné à notre état & à notre foibleſſe, & qui nous laiſſe la liberté d'aller à Dieu, ſans nous détourner vers les créatures.

Tout amour des autres pour nous, eſt une eſpece de lien & d'engage-

CHAP. VI.

ment, non-ſeulement parceque la concupiſcence nous y attache & que nous craignons de le perdre, mais auſſi parcequ'il produit certains devoirs, dont il eſt difficile de ſe bien acquitter. Comme il ouvre leur cœur pour nous, il nous oblige d'uſer de cette ouverture pour leur bien ſpirituel, & cet uſage n'eſt pas facile. Il eſt vrai que c'eſt un grand bien quand on le ſait ménager : mais c'eſt un bien qu'il ne faut pas ſouhaiter, parcequ'il eſt accompagné de trop de dangers. On s'arrête d'ordinaire à cette affection, on s'y plaît, on craint de la perdre : & bien-loin que ce nous ſoit une occaſion de porter les autres à Dieu ; c'en eſt ſouvent une de nous en détourner nous-mêmes, & de nous amollir en nous faiſant entrer dans leurs paſſions.

« Mais, dit-on, pourquoi cette perſonne a t-elle tant d'indifférence pour moi, puiſque je n'en ai point pour elle ? Pourquoi n'a t-elle aucune application à ce qui me touche, puiſque je m'applique avec tant de ſoin à ce qui peut la regarder ? Ce ſont les diſcours que l'amour-propre forme dans le cœur des gens ſenſibles & qui ont peu

peu de vertu, mais dont il eſt aiſé de découvrir l'injuſtice. CHAP. VI.

Si notre unique fin dans la complaiſance que nous avons eue pour les hommes, a été de les attacher à nous, & de faire qu'ils nous traitaſſent de la même ſorte, nous méritons bien d'être privés d'une ſi vaine récompenſe.

Mais ſi nous avons eu un autre but, ſi nous ne nous ſommes appliqués aux hommes que pour obéir à Dieu, cette application ne porte t-elle pas ſa récompenſe avec elle-même, & pourrons-nous en exiger une autre ſans injuſtice ?

Il eſt vrai qu'il peut y avoir de la faute dans l'inapplication & l'indifférence des autres pour nous ; mais c'eſt Dieu & non pas nous que cette faute regarde. Elle leur nuit à eux & non pas à nous. Elle nous peut donner ſujet de les plaindre, mais non pas de nous plaindre d'eux. Et ainſi le reſſentiment qui nous en reſte eſt toujours injuſte, puiſqu'il n'a point d'autre objet que nous-mêmes.

Chapitre VII.

Combien le dépit qu'on reſſent contre ceux qui manquent de reconnoiſſance envers nous eſt injuſte.

Rien ne marque plus combien la foi eſt éteinte, ou peu agiſſante dans les Chrétiens, que ce dépit qu'ils ont quand on n'a pas pour eux toute la reconnoiſſance qu'on devroit ; parce-qu'il n'y a rien de plus oppoſé aux lumieres de la foi.

S'ils regardoient comme ils doivent, les ſervices qu'ils rendent aux autres, ils les conſidereroient comme des graces qu'ils ont reçûes de Dieu, & dont ils ſont redevables à ſa bonté ; & comme des œuvres qu'ils lui ont dû offrir & conſacrer, ſans aucun égard aux créatures.

Ils regarderoient ceux à qui ils ont rendu ces ſervices, comme leur ayant en quelque façon procuré ce bien ; & par-conſéquent ils croiroient qu'ils ont beaucoup plus reçu d'eux, qu'ils ne leur ont donné.

Ils craindroient, comme le plus grand des malheurs, de recevoir en

ce monde, la récompenſe de ces œu- CHAP.
vres, & d'être privés de celle qu'ils VII.
auroient reçue en l'autre, s'ils avoient regardé Dieu plus purement.

Ils reconnoîtroient que ces œuvres, telles qu'elles ſoient, ont été mêlées de pluſieurs imperfections; & qu'ainſi ils ont ſujet de s'en humilier, & de déſirer de s'en purifier par la pénitence.

Le moyen d'allier avec ces ſentimens où la foi nous doit porter, ce dépit & ce chagrin que nous éprouvons, quand les hommes manquent à ce que nous nous imaginons qu'ils nous doivent? N'eſt-ce pas faire voir au contraire que nous n'avons travaillé que pour les hommes, que nous n'avons regardé qu'eux, & qu'ainſi les œuvres dont nous nous glorifions, ſont un larcin que nous avons fait à Dieu, & dont il a droit de nous punir?

Si dans les ſervices que nous avons rendus aux hommes, nous n'avons eu que les hommes en vue, c'eſt un bien pour nous qu'ils en ſoient méconnoiſſans, parceque leur ingratitude nous peut ſervir à obtenir miſericorde de Dieu, ſi nous la ſouffrons comme il faut. Si nous n'avons regardé que Dieu, c'eſt encore un bien que les

CHAP. VII.

hommes ne nous en récompenſent pas, parceque la vûe que nous aurions de leur reconnoiſſance, eſt plus capable que toute choſe, de diminuer, ou d'anéantir la récompenſe que nous attendons de Dieu. De quelque maniere que nous conſiderions donc la gratitude des hommes, nous trouverons que ſi c'eſt un bien pour eux, c'eſt un mal pour nous, & que leur ingratitude nous eſt infiniment plus avantageuſe. Leur gratitude n'eſt capable que de nous ravir le fruit de nos meilleures actions, & d'augmenter le châtiment des mauvaiſes. Leur ingratitude nous conſerve le fruit des bonnes, & nous peut ſervir à payer ce que nous devons à la juſtice de Dieu pour les mauvaiſes.

On ne feroit jamais cette injure à un Prince, qui auroit promis de grandes récompenſes à ceux qui le ſerviroient, & qui s'offenſeroit qu'on en attendît d'ailleurs que de lui, de préférer les careſſes de quelques-uns de ſes ſujets, aux biens ſolides qu'on auroit ſujet d'eſperer de lui. C'eſt néanmoins la maniere dont nous agiſſons tous les jours envers Dieu. Il promet un Royaume éternel aux ſervices charitables qu'on rend au prochain; mais

il veut que l'on ſe contente de cette récompenſe, & que l'on n'en attende point d'autre. Cependant l'eſprit de la plûpart des hommes, eſt continuellement occupé à examiner ſi l'on leur rend ce qu'on leur doit : Si ceux qu'ils ont ſervi, ſentent les obligations qu'ils leur ont, & s'ils s'acquittent ponctuellement des devoirs que les hommes ont établis, pour marquer la reconnoiſſance. CHAP. VII.

Si l'on avoit donc les vrais ſentimens que la foi doit inſpirer, on ſeroit perſuadé que comme Dieu nous fait une grande grace, lorſqu'il nous donne moyen de ſervir les autres, il nous en fait une autre qui n'eſt pas moindre, lorſqu'il permet que les hommes ne nous en témoignent pas la reconnoiſſance qu'ils devroient. Car c'eſt mettre ordre, en nous donnant un tréſor ineſtimable, que ce tréſor nous demeure, & qu'on ne nous le raviſſe pas.

Mais notre joie doit être pleine & accomplie, lorſque nous avons lieu de croire que les perſonnes qui ſemblent manquer de reconnoiſſance envers nous, ſont d'elles-mêmes très-reconnoiſſantes, & que cela ne vient que de l'ignorance de l'obligation qu'elles

CHAP. VII.

nous ont. Car quoiqu'il nous ſoit toujours réellement avantageux que les autres manquent de gratitude pour nous, néanmoins nous ne le devons pas ſouhaiter, parceque c'eſt ordinairement un mal pour eux. Mais il n'y a rien que de ſouhaitable, lorſque ce n'eſt un mal, ni pour eux, ni pour nous, & que ſans qu'ils ſoient coupables d'ingratitude, ils ne nous mettent point en danger, par une reconnoiſſance humaine, de perdre la récompenſe que nous attendons de Dieu.

Il y a donc non-ſeulement beaucoup d'injuſtice dans cette attente de la reconnoiſſance des autres, mais auſſi beaucoup de baſſeſſe; & ce nous devroit être un grand ſujet de confuſion, quand nous conſiderons pour quelles choſes nous nous privons d'une récompenſe éternelle. Ces devoirs de reconnoiſſance que nous exigeons, ſe réduiſent le plus ſouvent à un ſimple compliment, ou à quelques civilités inutiles: & ce ſont là les choſes que nous préférons à Dieu & aux biens qu'il nous promet.

Souvent même nous ſommes cauſe du défaut que nous imputons aux autre. Nous éteignons la gratitude dans

leur cœur, par la maniere dont nous les ſervons ; & nous avons preſque toujours lieu de croire, quand nous voyons que l'on eſt moins reconnoiſſant pour nous que pour d'autres, qu'il y a quelque choſe en nous qui n'attire pas la reconnoiſſance. Mais ſoit que cela arrive par notre faute, ou par celle des autres ; c'eſt toujours une foibleſſe, que de ſe piquer quand on ne nous rend pas des devoirs que nous voyons clairement ne nous pouvoir être que dangereux.

CHAP. VII.

CHAPITRE VIII.

Qu'il eſt injuſte d'exiger la confiance des autres, & que c'eſt un grand bien que l'on n'en ait pas pour nous.

LA confiance qu'on a pour nous, étant une marque d'amitié & d'eſtime, ce n'eſt pas merveille ſi elle flatte notre amour-propre, & ſi la réſerve de ceux que nous croyons devoir avoir ces ſentimens pour nous, le bleſſe & l'incommode. Mais la raiſon & la foi doivent nous donner des ſentimens tout contraires, & nous perſuader fortement que la réſerve que les

CHAP. VIII. autres auront pour nous, nous eſt beaucoup plus avantageuſe que leur confiance.

Quand il n'y auroit point d'autre raiſon, ſinon qu'il nous eſt utile d'être privés de ces petites ſatisfactions qui contentent & nourriſſent notre vanité, elle nous devroit ſuffire pour nous porter à embraſſer avec joie ces occaſions d'une mortification ſpirituelle, qui nous pourroit être d'autant plus avantageuſe, qu'elle combat plus directement la principale de nos paſſions. Mais il y en a encore pluſieurs autres auſſi ſolides & auſſi importantes que celle-là. En voici quelques-unes.

Celui qui s'ouvre à nous, nous conſulte en quelque ſorte, & nous ne lui ſaurions parler après cela, ſans prendre part à ſa conduite, parcequ'il eſt comme impoſſible d'éviter que ce que nous dirons, n'ait quelque rapport à ce qu'il nous aura découvert; & il ne ſe peut même que nous ne faſſions par-là quelque impreſſion ſur ſon eſprit, parcequ'il eſt diſpoſé par cette ouverture même, à nous écouter & à nous croire. Or, ce n'eſt pas un petit danger, que d'être obligé de parler dans ces circonſtances, parcequ'il faut beau-

coup de lumiere pour le pouvoir faire utilement, & pour ſoi, & pour les autres. Souvent on ne fait qu'autoriſer les gens dans leurs paſſions, parce-qu'on eſt naturellement porté à ne les pas contriſter; & l'on ſeconde ainſi le déſir ſecret qu'ils ont de trouver des approbateurs de leur conduite, qui eſt ordinairement ce qui les porte à s'ouvrir. CHAP. VIII.

Il y a peu de gens qui puiſſent recevoir l'effuſion du cœur & de l'eſprit des autres, ſans participer à leur corruption. On entre inſenſiblement dans leurs paſſions; on ſe prévient contre ceux contre qui ils ſont prévenus: & comme la confiance qu'ils ont pour nous, nous porte à croire qu'ils ne voudroient pas nous tromper, nous embraſſons leurs opinions & leurs jugemens, ſans prendre garde qu'ils ſe trompent ſouvent les premiers. Et nous nous rempliſſons ainſi de toutes leurs fauſſes impreſſions.

On ſe charge ſouvent par-là de diverſes choſes qu'il faut tenir ſecrettes: ce qui n'eſt pas un fardeau peu conſiderable, puiſqu'il oblige à une application très-incommode, pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre, & qu'il met-

CHAP. VIII.

ſouvent au hazard de bleſſer la verité. Et comme il arrive d'ordinaire que ces choſes viennent à être ſûes par diverſes voies, le ſoupçon en tombe naturellement ſur ceux à qui on en a fait confidence.

On contracte même par la confiance & l'ouverture des autres pour nous, quelque ſorte d'obligation de s'ouvrir à eux, de s'y confier, parcequ'on les choque ſi on ne les traite comme on en eſt traité : au-lieu que ceux qui agiſſent avec plus de réſerve, ne trouvent point mauvais qu'on en uſe de même à leur égard. Or, cette obligation eſt ſouvent très-incommode, puiſqu'on n'y ſauroit manquer ſans fâcher les gens, ni s'en acquitter ſans ſe mettre en danger de leur nuire, ou de ſe nuire à ſoi-même, par l'abus qu'ils peuvent faire de ce qu'on leur découvre.

Enfin, ſi nous conſiderons de plus combien le plaiſir que nous avons quand on ſe fie en nous, eſt peu réel & plein de vanité ; combien il eſt injuſte d'exiger des autres une choſe qui doit être auſſi libre que la découverte de ſes ſecrets ; & ſi nous nous faiſons juſtice à nous-mêmes, en reconnoiſſant que puiſque l'on n'a pas d'ouver-

ture pour nous, il faut qu'il y ait en nous quelque choſe qui l'éloigne : il ſera difficile que nous ne condamnions ces dépits intérieurs que la réſerve nous cauſe, & que nous n'ayions honte de notre foibleſſe. CHAP. VIII.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut ſouffrir ſans chagrin l'incivilité des autres. Baſſeſſe de ceux qui exigent la civilité.

LA civilité nous gagne. L'incivilité nous choque. Mais l'une nous gagne, & l'autre nous choque, parceque nous ſommes hommes, c'eſt-à-dire, tout vains & tout injuſtes.

Il y a très-peu de civilités qui nous doivent plaire, même ſelon la raiſon humaine, parcequ'il y en a très-peu qui ſoient ſinceres & déſintereſſées. Ce n'eſt ſouvent qu'un jeu de paroles, & un exercice de vanité, qui n'a rien de veritable & de réel. Se plaire en cela, c'eſt ſe plaire à être trompé. Car ceux qui nous en témoignent le plus en apparence, ſont peut-être les premiers qui ſe mocquent de nous ſi-tôt qu'ils nous ont quitté.

CHAP. IX.

La plus ſincere & la plus veritable nous eſt toujours inutile, & même dangereuſe. Ce n'eſt tout au plus qu'un témoignage qu'on nous aime & qu'on nous eſtime. Et ainſi elle nous préſente deux objets qui flattent notre amour-propre, & qui ſont capables de nous corrompre le cœur.

Toutes celles qu'on nous rend, nous engagent à des ſervitudes fâcheuſes. Car le monde ne donne rien pour rien. C'eſt un commerce & une eſpece de trafic, qui a pour juge l'amour-propre; & ce juge oblige à une égalité réciproque de devoirs, & autoriſe les plaintes que l'on fait contre ceux qui y manquent.

Les civilités nous corrompent même ſouvent le jugement, parcequ'elles nous portent ſouvent à préférer ceux de qui nous les recevons, à d'autres qui ont les qualités eſſentielles qui méritent notre eſtime.

Mais comme les civilités qu'on nous rend nous ſervent peu, l'incivilité nous fait peu de mal; & ainſi c'eſt une foibleſſe extrême que d'en être choqué. Ce n'eſt ſouvent qu'un défaut d'application, qui vient de ce que l'eſprit eſt occupé à d'autres choſes plus ſolides.

Et ceux qui ſont les moins exacts en civilités, ſont ſouvent ceux qui ont plus de déſirs effectifs de nous rendre des ſervices réels & importans. CHAP. IX.

Quand même elle viendroit d'indifférence & même de peu d'affection, quel bien nous ôte-t-elle ? Quel mal eſt-ce qu'elle nous apporte ? Et comment pouvons-nous eſperer que Dieu nous remette ces dettes immenſes dont nous lui ſommes redevables par les loix inviolables de la juſtice éternelle, ſi nous ne remettons pas aux hommes de petites déférences, qu'ils ne nous doivent que par des établiſſemens humains ?

Ce n'eſt pas que Dieu n'autoriſe ces établiſſemens, & qu'ainſi on ne ſe doive de la civilité les uns aux autres, même ſelon la loi de Dieu, comme nous l'avons montré dans la premiere partie de ce Traité *. Mais c'eſt une ſorte de dette qu'il ne nous eſt jamais permis d'exiger. Car ce n'eſt pas à notre mérite qu'on la doit, c'eſt à notre foibleſſe. Et comme nous ne devons pas être foibles, & que c'eſt par notre faute que nous le ſommes, notre premier devoir conſiſte à nous corriger de cette foibleſſe : & nous n'avons jamais

* V. chap. 15.

CHAP. IX. droit de nous plaindre de ce qu'on n'y a pas assez d'égard, & moins encore de souhaiter ce qui ne sert qu'à l'entretenir.

CHAPITRE X.

Qu'il faut souffrir les humeurs incommodes.

CE n'est pas assez pour conserver la paix, & avec soi-même, & avec les autres, de ne choquer personne, & de n'exiger de personne, ni amitié, ni estime, ni confiance, ni gratitude, ni civilité; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toute sorte d'humeurs & de caprices. Car comme il est impossible de rendre tous ceux avec qui on vit, justes, modérés & sans défauts, il faudroit désesperer de pouvoir conserver la tranquillité de son ame, si on l'attachoit à ce moyen.

Il faut donc s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuses, des gens qui se mettront en colere sans sujet, qui prendront les choses de travers, qui raisonneront mal, qui auront un ascendant plein de fierté, ou une complaisance basse & désagréable. Les uns

ſeront trop paſſionnés, les autres trop froids. Les uns contrediront ſans raiſon, d'autres ne pourront ſouffrir qu'on les contrediſe en rien. Les uns ſeront envieux & malins; d'autres inſolens, pleins d'eux-mêmes, & ſans égard pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur eſt dû, & qui ne faiſant jamais réflexion ſur la maniere dont ils agiſſent envers les autres, ne laiſſeront pas d'en exiger des déférences exceſſives. CHAP. X.

Quelle eſperance de vivre en repos, ſi tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renverſent, & font ſortir notre ame de ſon aſſiette?

Il faut donc les ſouffrir avec patience & ſans ſe troubler, ſi nous voulons poſſéder nos ames, comme parle l'Ecriture, & empêcher que l'impatience ne nous faſſe échapper à tous momens, & ne nous précipite dans tous les inconveniens que nous avons repréſentés. Mais cette patience n'eſt pas une vertu bien commune. De ſorte qu'il eſt bien étrange, qu'étant ſi difficile d'une part, & ſi utile de l'autre, on ait ſi peu de ſoin de s'y exercer, au même temps que l'on s'étudie à tant d'autres choſes inutiles & de peu de fruit. *Luc.* 21. 19.

CHAP. X.

Un des principaux moyens de l'acquérir, eſt de diminuer cette forte impreſſion que les défauts des autres font ſur nous. Et pour cela il eſt utile de conſiderer.

1. Que les défauts étant auſſi communs qu'ils ſont, c'eſt une ſottiſe d'en être ſurpris, & de ne s'y pas attendre. Les hommes ſont mêlés de bonnes & de mauvaiſes qualités. Il les faut prendre ſur ce pied-là : & quiconque veut profiter des avantages que l'on reçoit de leur ſociété, doit ſe réſoudre à ſouffrir en patience les incommodités qui y ſont jointes.

2. Qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'être déraiſonnable, parcequ'un autre l'eſt ; de ſe nuire à ſoi-même, parcequ'un autre ſe nuit ; & de ſe rendre participant de toutes les ſottiſes d'autrui : comme ſi nous n'avions pas aſſez de nos propres défauts & de nos propres miſeres, ſans nous charger encore des défauts & des miſeres de tous les autres. Or, c'eſt ce que l'on fait en s'impatientant des défauts d'autrui.

3. Que quelque grands que ſoient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuiſent qu'à ceux qui les ont, & ne nous font aucun mal, à

moins que nous n'en recevions volontairement l'impreſſion. Ce ſont des objets de pitié, & non de colere; & nous avons auſſi peu de ſujet de nous irriter contre les maladies de l'eſprit des autres, que contre celles qui n'attaquent que leur corps. Il y a même cette différence, que nous pouvons contracter les maladies du corps, malgré que nous en ayions; au-lieu qu'il n'y a que notre volonté, qui puiſſe donner entrée dans nos ames aux maladies de l'eſprit. CHAP. X.

4. Nous ne devons pas ſeulement regarder les défauts des autres, comme des maladies, mais auſſi comme des maladies qui nous ſont communes: car nous y ſommes ſujets comme eux. Il n'y a point de défauts dont nous ne ſoyions capables; & s'il y en a que nous n'ayions pas effectivement, nous en avons peut-être de plus grands. Ainſi, n'ayant aucun ſujet de nous préférer à eux, nous trouverons que nous n'en avons point de nous choquer de ce qu'ils font, & que ſi nous ſouffrons d'eux, nous les faiſons ſouffrir à notre tour.

5. Les défauts des autres, ſi nous les pouvions regarder d'une vûe tran-

CHAP. X. quille & charitable, nous ſeroient des inſtructions d'autant plus utiles, que nous en verrions bien mieux la difformité que des nôtres, dont l'amour-propre nous cache toujours une partie. Ils nous pourroient donner lieu de remarquer, que les paſſions font d'ordinaire un effet tout contraire à celui que l'on prétend. On ſe met en colere pour ſe faire croire, & l'on en eſt d'autant moins crû, qu'on fait paroître plus de colere. On ſe pique de ce qu'on n'eſt pas auſſi eſtimé que l'on croit le mériter, & on l'eſt d'autant moins, qu'on cherche plus à l'être. On s'offenſe de n'être pas aimé, & en le voulant être par force, l'on attire encore plus l'averſion des gens.

Nous y pourrions voir auſſi avec étonnement, à quel point ces mêmes paſſions aveuglent ceux qui en ſont poſſédés : car ces effets qui ſont ſi ſenſibles aux autres, leur ſont d'ordinaire inconnus. Et il arrive ſouvent que ſe rendant odieux, incommodes & ridicules à tout le monde, ils ſont les ſeuls qui ne s'en apperçoivent pas.

Et tout cela nous pourroit faire reſſouvenir, ou des fautes où nous ſommes autrefois tombés par des paſſions

ſemblables, ou de celles où nous tombons encore, par d'autres paſſions qui ne ſont peut-être pas moins dangereuſes, & dans leſquelles nous ne ſommes pas moins aveugles : & par-là toute notre application ſe portant à nos propres défauts, nous en deviendrions beaucoup plus diſpoſés à ſupporter ceux des autres. CHAP. X.

Enfin, il faut conſiderer, qu'il eſt auſſi ridicule de ſe mettre en colere pour les fautes & les bizarreries des autres, que de s'offenſer de ce qu'il fait mauvais temps, ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud ; parceque notre colere eſt auſſi peu capable de de corriger les hommes, que de faire changer les ſaiſons. Il y a même cela de plus déraiſonnable en ce point, qu'en ſe mettant en colere contre les ſaiſons, on ne les rend ni plus ni moins incommodes ; au-lieu que l'aigreur que nous concevons contre les hommes, les irrite contre nous, & rend leurs paſſions plus vives & plus agiſſantes.

Chapitre XI.

CONCLUSION.

CE que nous avons vû juſqu'ici, ſuffit pour donner une legere idée des moyens qui peuvent ſervir à conſerver la paix entre les hommes; & ils ſont tous compris dans ce verſet du Pſeaume : *Pax multa diligentibus legem tuam, & non eſt illis ſcandalum* : Ceux *qui aiment votre loi, jouiſſent d'une paix abondante, & ils ne ſont point ſcandaliſés.* Car ſi nous n'aimions que la loi de Dieu, nous nous rendrions attentifs à ne pas choquer nos freres; nous ne les irriterions jamais par des conteſtations indiſcretes, & jamais leurs fautes ne nous feroient une occaſion de colere, d'aigreur, de trouble & de ſcandale; puiſque ces fautes ne nous empêchent pas de demeurer attachés à cette loi, qu'elle nous oblige de les ſouffrir avec patience, & que c'eſt en particulier ce précepte de la tolérance chrétienne, que l'Apôtre appelle la loi de Jesus-Christ. *Portez*, dit-il, *les fardeaux les uns des autres, & vous obſerverez la*

Pſ. 118. 165.

Galat. c. 2.

loi de JESUS-CHRIST. Nous devons donc reconnoître que toutes nos impatiences & tous nos troubles, viennent de ce que nous n'aimons pas aſſez cette loi de la charité, que nous avons d'autres inclinations que celle d'obéir à Dieu, & que nous cherchons notre gloire, nôtre plaiſir, notre ſatisfaction dans les créatures. Ainſi, le principal moyen pour établir l'ame dans une paix ſolide & inébranlable, c'eſt de l'affermir dans cet unique amour, qui ne regarde que Dieu en toutes choſes, qui ne déſire que de lui plaire, & qui met tout ſon bonheur à obéir à ſes loix.

CINQUIEME TRAITÉ.

DES JUGEMENS TEMERAIRES.

Nolite ante tempus judicare, quoadusque veniat Dominus.

Ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne.

1. *Cor.* 4. *v.* 5.

CHAPITRE PREMIER.

En quoi consiste l'injustice des jugemens téméraires. Ce qui en augmente ou diminue le péché.

LEs jugemens téméraires étant toujours accompagnés d'ignorance & de défaut de lumiere, enferment une injustice manifeste, & une usurpation présomptueuse de l'autorité de Dieu. Car il n'appartient qu'à la verité de juger, selon ce que JESUS-CHRISTT dit dans l'Evangile ;

Joan. 14. 17.

Que le Pere a donné tout jugement à son Fils, parcequ'il eſt la verité même. CHAP. I.
De ſorte que les hommes ne peuvent ſe mêler de juger, qu'autant que ce Fils leur en donne le droit, en les éclairant par la verité : & entreprendre de juger ſans la connoître, c'eſt renverſer l'ordre de Dieu, c'eſt uſurper injuſtement la fonction de Jeſus-Chriſt, & l'exercer d'une maniere eſſentiellement contraire à la loi éternelle : puiſque Jeſus-Chriſt même n'eſt le juge des hommes, que parcequ'il eſt la verité en-tant que Dieu ; & qu'il a été rempli en-tant qu'homme, de grace & de verité. *Joan.* 1. 14.

Ainſi, le jugement téméraire eſt du nombre des actions qui ſont eſſentiellement mauvaiſes, & qu'aucunes circonſtances ne ſauroient rendre excuſables, parcequ'il eſt directement oppoſé à la juſtice éternelle. Ce péché peut néanmoins recevoir différens degrés, & être tantôt plus grand, & tantôt moindre, ſelon la qualité de ſon objet, ſelon les cauſes dont il naît, & les effets qu'il produit.

La qualité de l'objet l'augmente ou le diminue, parceque plus les choſes ſont importantes, plus on eſt obligé

CHAP. I.

d'être retenu & reſervé dans les jugemens que l'on en fait : & ainſi, on eſt plus coupable d'en juger téméraire-ment.

Les cauſes dont il naît, le rendent plus ou moins grand ; parceque l'ignorance qui en eſt inſéparable, eſt plus ou moins mauvaiſe, ſelon les cauſes qui la produiſent, qui peuvent être fort différentes.

On y tombe quelquefois par une ſimple précipitation, qui fait prendre pour certain ce qui ne l'eſt pas. Quelquefois c'eſt par une attache préſomptueuſe à nos ſentimens, qui empêche de les examiner avec le ſoin qui ſeroit néceſſaire pour diſcerner la verité d'avec l'erreur. Mais la plus ordinaire ſource de cette ignorance, toujours jointe aux jugemens téméraires, c'eſt la malignité & l'averſion particuliere qu'on ſe trouve avoir pour ceux dont on juge de la ſorte.

Car c'eſt cette diſpoſition qui nous fait voir en eux des taches & des défauts, qu'un œil ſimple n'y découvriroit jamais.

C'eſt elle qui applique notre eſprit à toutes les choſes qui le peuvent porter à en faire un jugement déſavantageux,

geux, & qui le détourne de tout ce qui nous en pourroit faire juger favorablement. C'eſt elle qui nous fait ſentir vivement les moindres conjectures, & qui groſſit à nos yeux les apparences les plus legeres. C'eſt elle qui nous fait deviner leurs intentions cachées, & pénetrer le fond de leurs cœurs. Nous les croyons coupables, parceque nous ſerions bien-aiſes qu'ils le fuſſent, & que tout ce qui tend à nous en perſuader, nous plaît & nous entre aiſément dans l'eſprit. Or, qui doute qu'une ſource ſi corrompue, n'empoiſonne tout ce qui en ſort, & ne rende & notre ignorance & les jugemens qui en naiſſent, beaucoup plus mauvais & plus déſagréables à Dieu, que s'ils avoient un autre principe ?

CHAP. I.

Mais ce qui met encore une plus grande inégalité entre les jugemens, c'eſt qu'il y en a dont les ſuites ſont terribles. Car les diviſions & les haines, qui troublent la ſociété humaine & éteignent la charité, ne viennent d'ordinaire que de quelques paroles indiſcretes qui nous échappent : & ces paroles indiſcretes viennent des jugemens téméraires qu'on a formés intérieurement dans ſon eſprit. On com-

CHAP. I.

mence de juger témérairement du prochain, ce qui eſt déja un très-grand mal; enſuite par une effuſion naturelle à l'homme, on en parle témérairement, & ces paroles ſe communiquant des uns aux autres, corrompent ſouvent par un malheureux progrès, une infinité d'eſprits. De ſorte qu'un ſeul jugement téméraire ſera peut-être la premiere cauſe de la damnation de pluſieurs perſonnes.

Il faut remarquer de plus, que nous n'en demeurons pas d'ordinaire aux ſimples jugemens. Nous paſſons des penſées de l'eſprit aux mouvemens du cœur. Nous concevons de l'averſion & du mépris pour ceux que nous avons legerement condamnés, & nous inſpirons ces mêmes ſentimens aux autres. Ainſi nous éteignons quelquefois en eux & en nous la charité, qui eſt la vie de nos ames.

Ce n'eſt pas encore tout. Nous ne nuiſons pas ſeulement par-là à ceux qui entrent dans nos ſentimens, & qui les approuvent: mais nous faiſons ſouvent encore plus de mal à ceux qui ne les approuvent pas, quand ils y ſont intereſſés. Car lorſqu'ils viennent à connoître ces jugemens, notre injuſtice

les irrite, & leur donne une averſion violente contre ceux qui les approuvent. CHAP. I.

CHAPITRE II.

Jugemens téméraires, ſources de préventions. Mauvais effets de ces préventions. Tout le monde s'imagine en être exempt.

LEs jugemens téméraires ſont les ſources de ce qu'on appelle préventions; ou plutôt, les préventions ne ſont que des jugemens téméraires que l'on fait, de l'eſprit, de la diſpoſition, ou des intentions des autres, dont on ſe laiſſe fortement préoccuper. Car au-lieu qu'il n'y a point de peintre qui voulût entreprendre de faire le portrait d'un viſage, ſur la deſcription qu'on lui en feroit en paſſant, nous nous formons ſouvent en nous-mêmes, le portrait des gens, ſur des diſcours inconſidérés qu'on aura faits devant nous, ou ſur quelque action paſſagere. Et après avoir conçu ces impreſſions, nous y ajoutons enſuite toutes les autres actions: & cette idée nous ſert de clef, pour expliquer tout

CHAP. II.

le reſte de leur conduite, & de regle pour nous conduire à leur égard. Ainſi, comme nous en avons mal jugé, nous nous conduiſons auſſi mal en leur endroit, & nous les traitons d'une maniere qui leur fait connoître notre prévention, & qui leur donne à leur tour, de l'éloignement de nous.

Ces préventions cauſent par-tout de très-grands déſordres : mais il n'y a point de lieux où elles ſoient ſi ſenſibles que dans les monaſteres. Car, comme les perſonnes qui s'y ſont retirées, ſont ſéparées de la plûpart des objets du monde, elles s'appliquent auſſi plus que les autres, à ce petit nombre d'objets qui leur ſont préſens, & elles ſentent d'une maniere bien plus vive, les jugemens déſavantageux que ceux de leur ſociété font d'elles, parcequ'elles ſont moins diſtraites & moins partagées, & que ce qu'elles ont d'amour-propre, ſe réünit tout entier contre cet objet qui les choque. C'eſt ce qui fait ſouvent que les diſcours qui occuperoient peu des gens du monde, rempliſſent entierement l'eſprit des perſonnes retirées, & les affligent ſenſiblement. Une Religieuſe qui croit que ſa Superieure eſt prévenue contre

elle, en eſt quelquefois plus touchée, que les gens de la Cour ne le ſont, lorſqu'ils croient que le Roi eſt prévenu contre eux. CHAP. II.

C'eſt une des plus grandes peines & des plus grandes tentations de toutes les ſociétés, & contre laquelle ceux qui s'y engagent, devroient le plus ſe fortifier par des réflexions & des prieres continuelles. Car s'ils ſont ſi ſenſibles, quand ils s'imaginent qu'on eſt prévenu contre eux; & ſi cela leur renverſe l'eſprit & les jette dans l'abattement, il y a ſouvent beaucoup de péril pour eux dans ces aſiles mêmes, & dans ces villes de refuge où ils ſe retirent pour éviter les périls du monde; parcequ'il eſt difficile qu'ils évitent ces inconvéniens, & qu'il eſt ſi ordinaire aux perſonnes même vertueuſes, de ſe prévenir, que nous ne devons pas nous promettre qu'ils ne le feront jamais contre nous. De ſorte qu'il vaut beaucoup mieux faire ſon compte ſur cela, & ſe préparer à ſouffrir leurs préventions.

Mais quoiqu'il y ait beaucoup de faute dans ceux qui ſont trop ébranlés par l'imagination qu'on eſt prévenu contre eux, il y en a encore plus dans

CHAP. II.

ceux qui ſe préviennent effectivement, puiſqu'ils ſont chargés de leur propre faute, & de celle des autres, & qu'ils donnent par-là occaſion à de grands déſordres, ſur-tout dans les Maiſons Religieuſes. Car ſouvent les froideurs y dégenerent en averſions, les averſions en cabales, & les cabales en diviſions, qui aboutiſſent à un renverſement entier de toutes choſes.

Peut-on on aſſez appréhender un péché qui fait de ſi étranges ravages; & y a-t-il perſonne qui n'ait ſujet de craindre qu'à l'heure de la mort, Dieu ne lui impute une ſuite malheureuſe de crimes qui ne ſeront que l'effet des jugemens téméraires qu'il aura faits? Cependant la verité eſt, qu'il y a peu de fautes qu'on appréhende moins que celles-là. Chacun agit comme s'il étoit infaillible, & incapable de ſe prévenir & de ſe tromper. Et au même temps qu'on reconnoît combien ce défaut eſt commun, & qu'on en accuſe fort ſouvent les autres, on s'imagine preſque toujours en être exempt. La raiſon en eſt, qu'il eſt preſque toujours auſſi caché à ceux qui y tombent à l'égard des autres, comme il leur eſt viſible quand on y tombe à leur égard; parceque l'a-

mour-propre produit également ces deux effets, de nous le cacher en nous, & de nous le découvrir dans les autres. Ainſi, comme les diſcours généraux que l'on fait, incommodent peu la cupidité, parcequ'elle ne s'y croit pas intereſſée; ils ſervent auſſi fort peu, parceque nous les appliquons toujours plutôt aux autres qu'à nous. CHAP. II.

CHAPITRE III.

Comme on ſe cache à ſoi-même ſes jumens téméraires. Remede de ce mal. Ne pas voir ce qui ne nous eſt pas néceſſaire.

LA maniere dont on ſe cache à ſoi-même la témérité de ſes jugemens, eſt très-fine & très-difficile à éviter. Car c'eſt par le mauvais uſage qu'on fait d'une maxime veritable en ſoi, quand on la regarde en général, mais dont on abuſe en particulier d'une maniere imperceptible. Cette maxime eſt, qu'il eſt bien défendu de juger, mais qu'il n'eſt pas défendu de voir; c'eſt-à-dire, de ſe rendre à l'évidence. Ainſi, en prenant nos jugemens pour des vûes & des évidences, nous nous

CHAP. III.

croyons à couvert de tout ce que l'on dit contre la témérité des jugemens. Nous ne jugeons jamais, nous voyons. Toutes nos imaginations ſont des veritès évidentes ; & par-là nous étouffons tous les reproches que notre conſcience nous pourroit faire.

Mais ſi l'amour-propre ne nous rendoit point aveugles, il ſeroit bien facile de nous faire entrer dans une juſte défiance de cette évidence prétendue : car il ne ſeroit beſoin pour cela, que de nous obliger à faire réflexion ſur ceux que nous croyons capables de témérité dans les jugemens qu'ils font de nous, & de nous y faire remarquer toutes les mêmes diſpoſitions, ſur leſquelles nous prétendons nous juſtifier. Ils prennent, auſſi-bien que nous, leurs jugemens les plus téméraires, pour des vûes d'une verité évidente. Qui nous aſſurera donc que nous n'en faſſions pas de même, & que nous ſoyions les ſeuls exempts de cette illuſion commune ?

La juſte crainte que nous devons avoir de nous tromper, auſſi-bien que les autres, nous oblige donc de prendre pour nous-mêmes, les avis que nous donnerions à ceux qui ſe laiſſent

aller à des jugemens téméraires, ſous prétexte qu'il eſt permis de voir, quoiqu'il ne ſoit pas permis de juger. Nous leur dirions ſans doute que puiſqu'il y a une infinité de gens qui ſe trompent, en s'imaginant qu'ils ne jugent pas & qu'ils ne font que voir ce qui eſt, la prudence chrétienne veut qu'on évite ces mêmes vûes, lorſqu'elles ne ſont pas néceſſaires, parcequ'elle défend de s'expoſer témérairement au danger. Celui qui croit voir peut ſe tromper, en prenant pour vûe ce qui n'eſt en effet qu'un jugement téméraire. Mais celui qui ne voit point & qui ne s'applique point à voir, ne ſe trompe point, parcequ'il ne juge point. Il faut donc prendre ce parti, toutes les fois que nous ne ſommes pas obligés de voir. CHAP. III.

On dira ſans doute qu'il ne dépend point de nous de voir ou de ne voir pas, que c'eſt un effet néceſſaire des objet qui frappent notre eſprit, & qui y font quelquefois une impreſſion ſi vive, qu'il eſt impoſſible qu'il y réſiſte. Mais cela n'eſt pas généralement veritable, ou plutôt, il eſt rare qu'il le ſoit; parcequ'il n'y a que peu d'objets dont l'eſprit ſoit ſi vivement frappé,

CHAP. III.

qu'il ſoit forcé de prendre parti & de juger. Il faut au-contraire le plus ſouvent, qu'il s'applique à conſiderer les choſes, & c'eſt cette application volontaire aux défauts des autres, que la prudence chrétienne doit retrancher, dans les perſonnes qui ne ſont pas obligées par leur charge de veiller à les corriger.

Quiconque ſera fidele à ne laiſſer pas aller ſon eſprit à ces réflexions inutiles ſur les actions d'autrui, ſera rarement en état de ne ſe pouvoir défendre d'en juger. Car il y a des raiſons générales, qui nous portent à douter des choſes que nous n'avons pas examinées avec ſoin. Et comme c'eſt une réponſe fort raiſonnable, que de dire à ceux qui nous en demanderoient notre avis, que nous n'y avons pas aſſez penſé; il n'eſt pas moins raiſonnable de nous le dire à nous-mêmes, & de ſuſpendre notre jugement par cette conſideration générale, qu'il ne faut juger qu'après avoir peſé toutes choſes, & que nous ne l'avons pas fait.

On peut donc déja convaincre d'un grand défaut, ceux qui ſe défendent par cette prétendue maxime, qu'il eſt permis de voir, quoiqu'il ne ſoit pas

permis de juger ; en leur montrant qu'ils ſont téméraires de s'être appliqués à conſiderer ce qu'ils prétendent voir dans les autres, & que la charité qu'ils ſe doivent à eux-mêmes, les obligeoit d'en détourner la vûe, afin de pouvoir ſuſpendre leur jugement. CHAP. III.

Mais il y a encore un autre devoir plus certain & plus palpable, qui retranche une grande partie des maux que cauſent les jugemens téméraires. C'eſt que, quelque évidence que nous croyions avoir des défauts du prochain, la prudence chrétienne nous défend de les faire connoître aux autres, lorſque nous n'y ſommes point engagés par notre charge, ou qu'il n'y a point d'utilité évidente qui nous y oblige. Par ce moyen, quand nous en aurions jugé témérairement, nous n'aurions à rendre compte que de notre témérité, ſans nous rendre encore coupables des mauvais effets qu'elle peut produire dans les autres.

Cette pratique ne va pas ſeulement à regler les paroles, & à retrancher les ſuites des jugemens téméraires ; elle ſert encore infiniment à regler l'eſprit, & à corriger la témérité de ſes jugemens dans la ſource même. Car on ne

CHAP. III.

permet gueres à ſon eſprit de juger des défauts des autres, que pour en parler; & ſi l'on n'en parloit point, on ceſſeroit inſenſiblement de s'appliquer à en juger. Outre qu'en en parlant, on s'y intereſſe, on s'engage à ſoutenir ce qu'on en a dit, & l'on ſe rend par-là moins ſuſceptible de tout ce qui pourroit ſervir à détromper.

CHAPITRE IV.

Autres remedes contre les jugemens téméraires. Corriger ſa malignité, ſa précipitation & l'attache à ſon ſens.

MAis comme il y a des rencontres, où il n'eſt pas poſſible de ne ſe pas appliquer aux défauts qui ſont comme expoſés aux yeux; qu'il eſt difficile en d'autres de s'exempter d'en parler, & qu'il y a même des perſonnes qui ſont obligées à l'un & à l'autre par le devoir de leur charge: il faut encore trouver d'autres remedes contre les dangers des jugemens téméraires.

Les plus utiles ſans doute, ſeroient de remédier aux ſources qui les produiſent, dont les principales ſont, comme nous avons dit, la malignité, la

précipitation, & l'attache à notre ſens. CHAP. IV.

On remedie à la malignité, en ſe rempliſſant le cœur de charité, & en l'y attirant du Ciel par les voies que l'Ecriture nous en ouvre. On y remedie, en faiſant ſouvent réflexion ſur les vertus & les bonnes qualités des autres ; en détournant ſa vûe de leurs défauts ; en s'appliquant beaucoup à ſoi-même & à ſes propres miſeres.

On remedie à la précipitation, en s'accoutumant à aller moins vîte dans ſes jugemens, & à prendre plus de temps pour conſiderer les choſes ; en penſant que ce qui eſt vrai aujourd'hui, le ſera tout autant demain, & qu'ainſi il ne nuira de rien de prendre plus de temps pour l'examiner ; en modérant & en arrêtant l'impétuoſité de ſon eſprit & la legereté de ſa langue, dans les choſes même évidentes, pour l'accoutumer à ne ſe pas précipiter dans les choſes douteuſes & obſcures.

On remedie à l'attache à ſon ſens, par les réflexions continuelles qu'on doit faire ſur la foibleſſe de ſon propre eſprit, & par l'expérience de ſes égaremens & de ceux des autres. Et une des choſes les plus utiles que l'on pourroit faire pour en profiter, ſeroit de tenir

CHAP. IV.

regiſtre des ſurpriſes où l'on ſe ſeroit engagé en ſuivant trop legerement ſes impreſſions. Je dis qu'il en faudroit tenir regiſtre, & le repaſſer ſouvent dans ſa mémoire comme un objet humiliant. Mais notre amour-propre fait tout le contraire. Il efface de notre eſprit tous les jugemens téméraires où notre préſomption nous engage, & il nous conſerve une vive idée de ceux qui, quoique peut-être téméraires en eux-mêmes, ſe ſont trouvés veritables par hazard. Nous ſommes ravis de dire : Cette perſonne ne m'a point trompé; je l'ai toujours connue telle qu'elle étoit; jamais je n'en ai pu avoir bonne opinion. Et nous ne nous diſons jamais à nous-mêmes : Je me ſuis bien trompé en telle & telle occaſion. J'ai ſoupçonné telle & telle perſonne de certains défauts, ſur des apparences que j'ai reconnu depuis très-fauſſes. J'ai ſuivi legerement en telle & telle occaſion, l'impreſſion qu'on m'a voulu donner, & j'ai reconnu depuis que j'avois mal fait de la recevoir ſi facilement ſans en chercher d'autres preuves.

CHAPITRE V.

Comment il faut combattre directement la témérité de nos jugemens.

C'Eſt par ces moyens, & par d'autres ſemblables que le déſir de ſe corriger fait inventer à ceux en qui il eſt vif & ſincere, que l'on peut remedier aux cauſes des jugemens téméraires : mais il faut auſſi les combattre plus directement, en s'appliquant à les découvrir par la lumiere de la verité.

On trouvera dans cette recherche, qu'il y a d'ordinaire quelque choſe de clair dans ce qui nous engage dans l'erreur : mais que notre témérité conſiſte en ce que notre jugement va plus loin que notre vûe, & que nous ne prenons pas garde que nous y enfermons des choſes que nous ne voyons pas, c'eſt-à dire, qui ne ſont pas évidentes.

On condamne, par exemple, certaines actions, parcequ'il eſt clair qu'elles ſont ordinairement mauvaiſes ; & l'on ne prend pas garde qu'elles peuvent être accompagnées de quelques circonſtances extraordinaires qui les juſtifient. Or, pour juger équitable-

CHAP. V.

ment, il ne ſuffit pas de connoître la verité dans de certaines bornes, il la faut connoître dans toute ſon étendue. Ainſi, quand il s'agit de condamner quelque action ou quelque autre choſe, il faut ſe demander à ſoi-même, ſi cette action ou cette choſe ne peut être bonne en aucune rencontre; & examiner enſuite, non pas ſi les circonſtances qui la pourroient rendre bonne, s'y trouvent effectivement, mais ſi l'on eſt bien aſſuré qu'elles ne s'y trouvent pas. Car il faut toujours avoir dans l'eſprit, qu'il ſuffit pour ne pas juger, de n'être pas aſſuré de la faute; mais que pour juger, il faut qu'il ne manque rien à la certitude que nous en avons.

Si l'on avoit ſoin de ſe faire ſouvent ces ſortes de queſtions, on retrancheroit une grande partie des jugemens téméraires, qui ne ſe cachent à nous, que parceque nous ne voulons pas y faire réflexion.

De plus, comme l'on fonde ſouvent ſes jugemens ſur les propoſitions générales, qui ne ſont vraies qu'avec de certaines limitations; ſouvent auſſi on devine témérairement les intentions cachées, en ſuppoſant qu'une action

extérieure dont on eſt choqué, a été faite par un certain deſſein : & l'on ne prend pas garde, qu'une même action extérieure peut naître d'un grand nombre d'intentions différentes, & que nous ſommes même incapables de comprendre la diverſité infinie des reſſorts & des vûes qui l'ont pû produire. CHAP. V.

C'eſt pourquoi il n'y a point de jugemens plus viſiblement téméraires, que ceux par leſquelles nous prétendons pénetrer ainſi les motifs & les intentions des autres, principalement lorſque nous leur en attribuons qu'ils déſavouent : & l'on peut dire même qu'il y a quelque choſe de plus injurieux à Dieu dans ces ſortes de jugemens que dans les autres ; parcequ'il s'eſt particulierement reſervé la connoiſſance du ſecret des cœurs, & qu'il ne l'a donnée ni aux démons, ni aux Anges mêmes, ſelon les Peres.

Il arrive encore ſouvent que ne ſe trompant pas abſolument en condamnant certaines choſes, parcequ'elles ſont en effet mauvaiſes, on porte néanmoins ſon jugement trop loin, en déterminant en quel degré elles le ſont, & c'eſt une témérité viſible. Car il n'y a que Dieu qui ſache la meſure de nos

CHAP. V.

fautes, y ayant mille choſes inconnues aux hommes, qui les diminuent ou les augmentent. Souvent ce que nous prenons pour un grand péché, n'en eſt pas un auſſi grand qu'on le penſe, parceque le défaut de lumiere, l'inapplication, la bonne intention, les ténebres d'une tentation violente, le rendront beaucoup moindre devant Dieu; & ſouvent au-contraire, des fautes que l'on regarde comme très-legeres, ſont très-conſiderables au jugement de Dieu par le mauvais fond dont elles naiſſent.

C'eſt encore une eſpece de jugement téméraire, lorſque l'on regarde certaines fautes dans le prochain, comme fixes & ſubſiſtantes, quoique l'on ne ſoit pas aſſuré ſi elles ſubſiſtent à l'égard de Dieu, & ſi elles ne ſont point, ou détruites par la penitence, ou couvertes par une abondance de charité. Car c'eſt encore paſſer les bornes de la lumiere humaine, & juger de ce que l'on ne voit pas. Tout ce que l'on peut dire de ces perſonnes, en cas que l'on ſoit obligé d'en parler, c'eſt qu'elles ont commis telle ou telle faute; mais qu'on ne voit pas ſi elles ne la réparent point par la pénitence, par la charité, & par les autres voies que

Dieu nous a données pour les effacer. Ainſi, les jugemens que nous faiſons, ou que cette perſonne eſt très-coupable, ou qu'elle eſt moins agréable à Dieu qu'un autre, ſont téméraires & injuſtes. CHAP. V.

Car il faut remarquer qu'ordinairement on ne ſe contente pas de juger des actions particulieres, mais que l'on forme un jugement abſolu des perſonnes mêmes. On regarde les unes comme imparfaites & mépriſables, & les autres comme dignes d'eſtime. On dit des unes qu'elles ne ſont bonnes à rien, & l'on releve les autres comme de fort grands ſujets. Or, ſouvent il n'y a rien de plus téméraire que ces ſortes de jugemens. Car il y a des perſonnes qui font peu paroître ce qu'elles ont de bon, & d'autres où il paroît plus de bien qu'elles n'en ont. Il y en a qui ont des défauts plus viſibles & plus importuns aux autres, qui ne laiſſent pas d'avoir un fonds de lumiere & d'équité, & une attache à leurs devoirs eſſentiels, qui les ſoutient dans les occaſions importantes : & d'autres aucontraire qui, faiſant peu de fautes extérieures, ont un certain défaut de raiſon & de lumiere, ou certains in-

CHAP. V.

terêts ſecrets qu'elles ne connoiſſent pas elles-mêmes, qui produiſent de grands renverſemens dans les grandes occaſions. Il n'y a que Dieu qui puiſſe diſcerner ces différentes diſpoſitions : mais plus les hommes ſont obligés de reconnoître leur ignorance & leurs ténebres en ce point, plus ils devroient être retenus dans la comparaiſon qu'ils font des perſonnes, & dans les jugemens qu'ils en portent ſur leurs actions particulieres.

CHAPITRE VI.

Combien il eſt difficile d'éviter les jugemens téméraires, quand on les fonde ſur des rapports.

S'Il eſt difficile d'éviter la témérité des jugemens, lorſqu'on eſt ſoi-même témoin des choſes dont on juge, & que l'on ſe fonde ſur ſa propre lumiere; il l'eſt encore beaucoup plus quand on ſe fonde ſur le rapport & ſur la lumiere des autres. Car, outre qu'on en a bien moins d'évidence, on ſe laiſſe encore aller avec plus de liberté à juger; comme ſi le péché ne regardoit que celui qui forme le premier

jugement, & qui le communique aux autres. Cependant, il n'en eſt pas ainſi. Les rapports qu'on nous fait du prochain, ne tiennent lieu que de ſignes ſur leſquels nous devons juger. Il y en a de certains & d'incertains. Et comme l'on peut s'arrêter à ceux que l'on a droit de juger certains, c'eſt auſſi juger témérairement, que de juger ſur ceux qui ne le ſont pas. CHAP. VI.

Or, non-ſeulement il y a des rapports incertains, mais ils le ſont preſque tous. Dès qu'on approfondit les choſes, on ne manque gueres de trouver du plus ou du moins. La paſſion & le peu de juſteſſe d'eſprit, alterent preſque toujours la verité dans les diſcours que les hommes font les uns des autres. Ceux qui paroiſſent les plus ſinceres, & que l'on ne ſauroit ſoupçonner de menſonge & d'impoſture, ne laiſſent pas de nous tromper, parcequ'ils ſe trompent ſouvent les premiers. Il y en a qui mêlent par-tout leurs réflexions & leurs jugemens, comme des faits; & qui ne diſtinguant point entre ce qu'il y a d'effectif dans les choſes qu'ils rapportent, & les raiſonnemens qu'ils font ſur ces mêmes choſes, ne font de tout cela qu'un

CHAP. VI.

même corps d'hiſtoire. Ainſi, on ne peut preſque faire aucun fondement certain ſur ce que les hommes rapportent : & comme on eſt téméraire quand on juge ſur des ſignes incertains, & que la plûpart des rapports ſont de ce genre, il s'enſuit que la plûpart des jugemens fondés ſur ces rapports, ſont téméraires.

CHAPITRE VII.

Réſolution d'une difficulté qui ſemble obliger les hommes à ne juger jamais ſur des rapports.

IL ſemble qu'on doive conclure delà qu'il ne faut donc croire les hommes en rien, & qu'il faut tout examiner par ſoi-même, quand on ne peut pas s'abſtenir de juger. Cependant il eſt clair que le commerce de la vie, & la ſociété établie entre tous les hommes, ne le permettent pas. Il faut néceſſairement fonder ſur le rapport des hommes, une infinité de choſes, & même les plus importantes, juſqu'à décider ſouvent par-là de leur vie & de leur mort. On condamne un homme à la mort ſur la dépoſition de deux

témoins. On reçoit les uns aux charges de l'Egliſe & de l'Etat, on en exclut les autres ſur les témoignages qu'on en rend. Et ces témoignages ne ſont que des rapports, entre leſquels on ne peut nier qu'il n'y en ait de fort incertains. Comment donc accorder l'obligation indiſpenſable de ne juger que ſur des ſignes certains, avec la néceſſité où l'on eſt de s'arrêter ſouvent aux rapports que les hommes font les uns des autres ? CHAP. VII.

Cette difficulté ſe réſout, en diſtinguant la lumiere ſuffiſante pour agir, de celle qui eſt néceſſaire pour porter un jugement abſolu de la verité des choſes. Il ſuffit pour fonder ſa conduite ſur un rapport, de n'avoir pas de moyen pour s'éclaircir davantage de la verité, & d'être obligé néanmoins d'agir. Je ſuis obligé de pourvoir à une charge. On me preſente un homme, dont des gens de bien me rendent de bons témoignages. Je ſai que ces témoignages ſont incertains, & je les prens même pour tels : mais parceque je n'ai point de voie, pour avoir une plus grande certitude, celle-là doit ſuffire pour me déterminer à agir, ſuppoſé qu'il ſoit néceſſaire que je le faſſe. Et

CHAP. VII.

ce jugement ſur lequel ces ſortes d'actions ſont fondées, n'eſt point incertain, parcequ'il n'enferme autre choſe, ſi-non que l'on a pris les plus grandes aſſurances qu'on a pu, du mérite de ceux qu'on choiſit.

Ainſi, un Juge qui condamne un accuſé, ne fait point un jugement téméraire, quand même il condamneroit un innocent; parcequ'il ne juge pas abſolument qu'il ſoit coupable, mais ſeulement qu'il eſt convaincu de l'être ſelon les formes de la juſtice.

Ainſi, une Abbeſſe qui exclut une fille d'un Monaſtere, ſur le témoignage de celle à qui la conduite de cette fille a été commiſe, ne fait point de jugement téméraire; parcequ'elle ne juge pas abſolument que cette fille mérite l'excluſion, mais ſeulement que celle à qui elle s'en doit rapporter en ayant ainſi jugé, la volonté de Dieu n'eſt pas qu'elle demeure dans ce Monaſtere.

On peut juger de même, qu'il n'eſt pas de la prudence de ſe ſervir de telles & telles perſonnes, dont on aura entendu faire quelque rapport déſavantageux, ſans juger pour cela que le rapport ſoit veritable. Il ſuffit que nous ne

ſachi

ſachions pas qu'il ſoit faux, pour nous donner droit d'uſer de cette précaution.

Car il faut mettre une très-grande différence entre les jugemens abſolus, par leſquels on condamne une perſonne, & les précautions raiſonnables dont on peut uſer à ſon égard ſans en juger. Il faut une certitude entiere pour la condamnation abſolue ; mais les ſignes & les preuves apparentes, ſont des motifs ſuffiſans pour prendre de juſtes précautions.

On m'a dit, par exemple, qu'un homme eſt un fourbe, & ceux qui me l'ont dit, ſont des gens croyables. Je n'ai pas droit pour cela de le condamner, ni de le traiter de fourbe & d'infidele. Mais il ne m'eſt pas défendu de craindre de m'engager avec lui, & d'y regarder de plus près que je ne ferois en traitant avec un autre.

A la verité, il eſt injuſte de former un jugement abſolu qu'un homme eſt coupable, ſur un ſigne qui n'eſt pas certain ; mais il eſt impoſſible auſſi de le juger certainement innocent, lorſqu'il y a contre lui des conjectures aſſez fortes, & que rien ne détruit. Or, les rapports des perſonnes que l'on croit ſinceres, tiennent lieu de con-

CHAP. VII.

jectures. Ils mettent donc néceſſairement l'eſprit dans le doute ; & quand on y eſt, il n'eſt pas défendu d'agir conformément à cet état, quoiqu'il ne ſoit pas permis de juger abſolument en cet état.

Voilà le parti qu'il y a à prendre dans ces rencontres où l'on eſt forcé d'agir, quoiqu'on n'ait pas de lumieres certaines dans l'eſprit. Mais hors de cette néceſſité, il faut ordinairement peu déférer aux rapports qu'on nous fait ; parcequ'il y en a peu d'exactement véritables, comme l'expérience nous le confirmeroit inceſſamment, ſi nous avions ſoin de le remarquer. On doit même ſouhaiter de ne ſe trouver jamais obligé d'agir ſur ces ſortes de fondemens. On doit ajouter le moins de croyance que l'on peut à ces rapports, & tenir toujours ſon eſprit dans la diſpoſition de recevoir avec joie une impreſſion contraire, au cas qu'il arrive par quelque rencontre que l'on apprenne quelque choſe qui les détruiſe.

Mais quoique la défiance qu'on peut concevoir ſur les rapports qu'on nous fait des actions du prochain, ne ſoit pas abſolument défendue, comme je

l'ai déja dit ; & qu'elle ſoit inévitable & involontaire ; il n'eſt pas toujours permis de la communiquer aux autres, parcequ'il y a peu de gens qui en demeurent là, & qui ne portent la défiance juſqu'à la condamnation ; & qu'il y en a encore moins qui ſe puiſſent empêcher d'en faire part à d'autres à leur tour. Outre qu'on ne répare pas aiſément ces impreſſions déſavantageuſes, comme on y eſt obligé quand on vient à être éclairci de l'innocence de ceux qu'on a ainſi décriés ; & que l'eſprit de ceux qui ont été frappés de ces ſoupçons, y conſerve toujours la pente, & eſt porté à prendre en mauvaiſe part, des actions indifférentes d'elles-mêmes, & à les rapporter à la prévention qu'on lui a donnée. Ainſi, il faut de grandes raiſons, pour être en droit de communiquer à d'autres ces bruits & ces rapports, qui ne ſont pas tout-à-fait certains, & qui donnent lieu de concevoir des ſoupçons. Il faut que celui à qui on les découvre, ait un interêt notable d'en être averti. Il faut que l'on ſoit aſſuré de ſa diſcretion, & que de plus, on ait ſoin de parler de telle maniere & avec tant de modération, qu'on ne le porte pas à

CHAP. VII.

CHAP. VII.

former un jugement fixe & arrêté.

Voilà une partie de ce que l'on peut dire ſur ces ſortes de jugemens téméraires, dont les perſonnes de piété font ſcrupule quand ils s'apperçoivent qu'ils y ſont tombés. Mais il y en a d'autres auſquels on ne fait preſque point de réflexion, qui ne laiſſent pas d'être auſſi dangereux, & qui ne corrompent gueres moins l'eſprit de ceux à qui on les communique.

CHAPITRE VIII.

Qu'il n'eſt pas permis de juger témérairement des morts ni de nous-mêmes. Qu'il n'eſt pas permis non plus de juger témérairement en bien. Mauvaiſes ſuites de ces jugemens téméraires en bien.

PRemierement, on s'imagine que les jugemens téméraires ne ſe doivent éviter qu'à l'égard des vivans, & qu'après que les gens ſont morts, ils ſont comme en proie aux jugemens des hommes, parceque ces jugemens ne ſont plus capables de leur nuire. Mais cette penſée eſt très-fauſſe, auſſi-bien que les raiſons dont on ſe ſert pour

là colorer. Le jugement téméraire eſt mauvais eſſentiellement, parcequ'il eſt contraire à la verité de Dieu : & cette raiſon a lieu auſſi-bien à l'égard des morts que des vivans. Il n'eſt pas vrai, de plus, que nous ſoyions entierement ſéparés d'eux. Si le commerce que nous avons ici entre nous, eſt ceſſé à leur égard, la liaiſon que nous avons avec eux, ne laiſſe pas de ſubſiſter. Ils ſont toujours nos freres, & membres du même corps quand ils ſont à Dieu, comme nous le devons préſumer : & tant s'en faut que nous ayions plus de droit de les condamner, parcequ'ils ſont morts ; que nous en avons au-contraire beaucoup moins, puiſque le temps de l'autre vie eſt proprement celui où Dieu exerce ſon jugement, & où celui des hommes n'a point de lieu. CHAP. VIII.

2. Non-ſeulement il nous eſt défendu de juger des autres, ſoit qu'ils ſoient morts ou vivans, parcequ'ils ont leur Juge, qui eſt Dieu : mais il nous eſt même défendu de juger de nous-mêmes, dans les choſes où nous ne nous connoiſſons pas. Il s'en paſſe une infinité de cette ſorte dans notre cœur, qu'il faut abandonner au jugement de Dieu, parceque nous ne ferions que

CHAP. VIII.

nous embarraſſer inutilement, ſi nous les voulions diſcerner, & qu'il ne nous eſt jamais permis de paſſer dans nos jugemens, les bornes de notre lumiere. Il y a ſeulement cette différence entre la diſpoſition où nous devons être à notre égard ſur ce point, & celle où nous devons être pour les autres, que nous devons déſirer de nous connoître dans tous nos défauts; & que nous devons au-contraire être bien-aiſes de n'avoir point à juger des autres, & d'ignorer tout ce qui nous obligeroit de les condamner. Il faut que ce ſoit les ténebres involontaires où nous ſommes plongés, qui nous empêchent de nous juger nous-mêmes; & il faut au-contraire que ce ſoit l'évidence, qui nous force de juger des autres. Mais, ſoit à l'égard des autres, ou de nous-mêmes, nous ſommes obligés par une même loi, de ne point juger de ce que nous ne connoiſſons pas avec aſſurance, & de rendre ce reſpect à la verité de Dieu, de lui reſerver le jugement des choſes obſcures.

3. On croit ordinairement que les jugemens téméraires ne ſont blâmables, que lorſque l'on juge en mal, & que l'on condamne le prochain: & on

ne fait aucune ſcrupule de juger témérairement en bien, parcequ'il n'y a point en cela de malignité. Mais ſi c'eſt une moindre faute, c'en eſt une néanmoins, parceque c'eſt toujours une action contraire à la verité & à la raiſon. CHAP. VIII.

Il y a un milieu, entre juger en mal & juger en bien, qui eſt de ne juger point : entre blâmer & louer, qui eſt de ne faire ni l'un ni l'autre. Il faut de la connoiſſance pour juger en mal ; il en faut auſſi pour juger en bien & pour louer : & ainſi, ce qui convient à ceux qui n'en n'ont point, c'eſt de ſuſpendre leur jugement.

Car, outre le reſpect que nous devons à la loi éternelle, qui nous oblige de regler nos paroles ſelon notre lumiere, & de n'aller jamais au-delà, nous ſommes encore obligés à cette réſerve par l'interêt du prochain ; puiſque ſouvent on ne lui nuit pas moins par les louanges téméraires, que par des condamnations mal fondées ; parceque ces louanges inconſidérées portent à imiter ceux dont on fait tant d'état, & qu'on croit ne pouvoir manquer en ſuivant leur exemple ou leurs maximes : & c'eſt proprement autori-

CHAP. VIII.

ſer leurs défauts, & les rendre contagieux.

Il ne faut donc pas croire que ce ſoit une petite faute, que de louer un Eccleſiaſtique qui ne réſide pas, qui amaſſe du bien, ou qui vit dans les divertiſſemens du monde; principalement ſi on le loue en général, & que ces louanges ne ſoient pas bornées à quelques actions, ou à quelques qualités particulieres qui les méritent.

C'en eſt auſſi une fort grande, que de louer la piété d'une femme, qui ne garde pas dans ſes habits, les regles d'une exacte modeſtie; qui paſſe ſon temps au jeu & dans les autres divertiſſemens, & qui veille peu ſur ſa famille. Car c'eſt tromper tout à la fois, & celles qu'on loue de la ſorte, parcequ'on leur fait croire par-là qu'il n'y a rien à redire à leur conduite, & que ces louanges contribuent à leur acquérir une vaine réputation dont elles ſe repaiſſent; & celles devant qui on les loue, parcequ'on les porte à croire que l'état de ces femmes eſt bon, & qu'elles ne ſont pas obligées de ſe corriger des défauts qui leur ſont communs avec elles, puiſqu'ils n'empêchent pas qu'elles n'ayent l'eſtime & l'approbation publique.

Il faut faire état que l'on croit difficilement que Dieu blâme ce que les hommes louent, ou que si on le croit, on en est peu touché. Ainsi, pour éviter le dommage que l'on peut causer aux autres, en louant ce que Dieu blâme, il faut tâcher de se rendre exact à ne louer que ce qu'il approuve. CHAP. VIII.

CHAPITRE IX.

Jugemens téméraires en matiere de maximes & de regles de conduite, plus inconnus & plus dangereux que les autres.

MAis les jugemens téméraires les plus inconnus de tous au commun du monde, sont ceux qui ont pour objet les regles de conduite & de la morale. Car il n'y a presque personne qui se fasse scrupule d'avancer dans l'entretien, quantité de jugemens de cette sorte ; c'est-à-dire, des maximes sur les actions des hommes, & sur les choses bonnes & mauvaises dont ils ne sont pas assurés, qu'ils n'ont jamais examinées, & qui sont souvent très-dangereuses & très-fausses.

Pour bien comprendre combien cette

CHAP. IX.

faute eſt grande, & quelles en ſont les ſuites, il faut ſavoir que la loi de Dieu, ſelon laquelle nous devons regler nos actions, n'eſt autre choſe que la juſtice & la verité éternelle, qui preſcrit tous les devoirs des hommes, & qui fait que les choſes ſont bonnes ou mauvaiſes, ſelon qu'elle les approuve, ou qu'elle les condamne ; & que cette juſtice & cette verité, ne ſont autre choſe que Dieu même : enſorte que de combattre la verité & la juſtice, c'eſt combattre Dieu même, & s'oppoſer à ſa volonté. Or, cette loi & cette juſtice éternelle, à laquelle nous nous devons conformer, ne conſiſte pas ſeulement dans les préceptes généraux du Décalogue, & ne condamne pas ſeulement certains péchés groſſiers, qui ſont connus de tous les Chrétiens, comme de voler, de tuer, de rendre faux témoignage : mais elle comprend encore toutes les conſéquences qui ſe tirent de ces préceptes généraux, & particulierement du commandement de l'amour de Dieu & du prochain : & ainſi elle défend généralement toute ſorte de péchés, quels qu'ils ſoient ; n'y en ayant point qui n'y ſoient contraires, & tous mêmes n'étant péchés, que parcequ'ils y ſont contraires.

Il y a peu de Chrétiens qui ne connoiſſent, comme j'ai dit, les préceptes du Decalogue à l'égard de certains devoirs groſſiers : mais il n'y en a aucun qui les connoiſſe parfaitement à l'égard de toutes les conſéquences prochaines ou éloignées qui s'en tirent. Et c'eſt dans la pénetration plus ou moins profonde de ces conſéquences, que conſiſte principalement cette diverſité de degrés de lumiere, qui ſe rencontre dans les Chrétiens. CHAP. IX.

Or, il faut ſavoir que lorſqu'ils ignorent quelques-unes de ces conſéquences, & que cette ignorance les y fait manquer, ils ne ſont pas pour cela excuſables, ni exempts de faute ; parceque cette ignorance ne vient que de leur cupidité qui les leur cache, & du peu de ſoin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiere qui leur étoit néceſſaire pour connoître leur devoir ; & enfin de ce qu'ils ne déſirent pas aſſez de ſortir de cette ignorance, qu'ils aiment leurs ténebres, & que ſouvent ils ſont bien-aiſes de ne pas ſavoir les loix, qu'ils n'ont pas envie d'obſerver.

Si nous avions le cœur pur, la loi de Dieu ſeroit pour nous toute lumineuſe ; cette pureté porteroit le jour par-

CHAP. IX.

tout, & nous verrions en toutes choſes ce que Dieu déſire de nous. Si nous ne la voyons donc pas, c'eſt l'impureté de notre cœur qui l'empêche, & qui nous cauſe ces ténebres.

Il eſt donc certain que cette ignorance n'excuſe point les péchés que l'on commet contre la loi de Dieu, même dans ces conſéquences les plus cachées; quoiqu'ils ſoient plus ou moins grands, ſelon que ces conſéquences ſont plus proches ou plus éloignées, plus claires ou plus obſcures, qu'il eſt plus aiſé ou plus difficile de nous en inſtruire, & enfin ſelon que cette ignorance eſt plus ou moins volontaire.

Mais ſi l'on eſt coupable pour les moindres actions oppoſées à la loi de Dieu, on l'eſt encore plus quand on l'attaque & qu'on la combat directement, en ſoutenant des maximes qui y ſont contraires. Car cette loi étant Dieu même & la verité même, c'eſt combattre Dieu & la verité, que de la combattre. Et tant s'en faut que cela puiſſe être quelquefois innocent, qu'il eſt impoſſible que Dieu l'approuve, parceque ce ſeroit ſe déſavouer ſoi-même.

Cependant, ſi l'on examine les dif-

cours des hommes, on les trouvera tout pleins de maximes contraires à la loi de Dieu. Les Chrétiens charnels la combattent dans ſes conſéquences claires & prochaines. Quelques-uns de ceux mêmes qui veulent paſſer pour ſpirituels, la combattent ſouvent dans les conſéquences éloignées & obſcures. Enfin, il n'y a preſque perſonne qui ne meſure cette loi divine à ſa propre intelligence, & qui ne condamne tout ce qui lui en déplaît ou qu'il n'entend pas. CHAP. IX.

Combien trouve-t-on, par exemple, de gens qui font profeſſion de la Religion Catholique, qui ne ſe contentent pas de blâmer les vices des Religieux, mais qui condamnent abſolument la vie religieuſe, comme une vie de gens oiſifs & inutiles? A quoi bon, diſent-ils, des gens qui s'amuſent à chanter, ſans rien faire pour les autres? Et par-là ils condamnent un genre de vie, que l'eſprit de Dieu a inſpiré, que l'Egliſe approuve, & qui eſt très-conforme à l'état de l'homme dans ce monde. Ils contrediſent donc directement la verité de Dieu, & tombent par-conſéquent dans un jugement très-faux & très-téméraire.

CHAP. IX.

D'autres condamnent en général les grandes auſtérités, & traitent ceux qui les pratiquent, de gens inſenſés; & ils condamnent par-là les principes de la Religion, qui obligent l'homme à une pénitence continuelle, & qui le portent à réparer ſes fautes en les puniſſant ſéverement en ce monde.

Combien ſe mêle-t-il de même dans les diſcours, de maximes d'interêt, contraires aux regles que la loi de Dieu preſcrit, pour entrer dans toutes les charges, & principalement dans les Charges Eccleſiaſtiques ?

Il eſt vrai que ceux qui font profeſſion de piété, ne tombent pas dans des défauts ſi groſſiers; mais ils ne prennent pas garde ſouvent, qu'ils tombent en d'autres qui ne laiſſent pas d'être très-importans.

Ils font agir Dieu à leur fantaiſie, comme s'ils diſpoſoient de ſa miſericorde & de ſa juſtice. Dieu pardonnera ces ſortes de péchés, diſent-ils : Dieu n'imputera pas ces ſortes de fautes : il ſuffit pour réparer tels ou tels péchés, de pratiquer telle ou telle choſe. Ils bornent la vertu à ce qu'ils en connoiſſent, comme ſi la loi de Dieu ne pouvoit aller plus loin que leur petite lu-

miere. Ils parlent de la maniere de conduire les ames, comme s'ils en ſavoient toutes les regles. Ils approuvent les unes, ils condamnent les autres. Ils diſent que la conduite de certains Directeurs eſt trop ſévere : ils louent la douceur & l'indulgence des autres. Ils mettent les gens en paix, ſans ſavoir s'ils ont ſujet d'être en paix. Ils donnent des aſſurances que Dieu ne donne point. Ils décident une infinité de cas de la conduite ordinaire, ſans conſulter perſonne & ſans les examiner, en s'arrêtant aux premieres lueurs dont leur eſprit eſt frappé. Qui ne voit que tout cela eſt téméraire, & par-conſéquent mauvais ? CHAP. IX.

L'excuſe ordinaire de ceux qui en uſent ainſi, eſt qu'ils ne ſont pas établis pour enſeigner les autres, qu'ils diſent ce qu'ils penſent, & que ſi on vouloit parler ſi exactement, on ne parleroit point du tout ; qu'au reſte, perſonne ne défere à leurs ſentimens, & qu'ainſi ils n'ont point à en répondre.

Mais ces excuſes ſont vaines & frivoles. Car tant-s'en-faut qu'il ſoit plus permis d'avancer des maximes fauſſes, parcequ'on n'eſt pas établi pour enſeigner les autres ; qu'au-contraire, com-

CHAP. IX.

me ceux qui ſont en cet état ont moins d'obligation de parler, ils ont moins d'excuſe lorſqu'ils parlent témérairement. Ceux qui ſont dans un emploi qui les oblige de juger de pluſieurs choſes, peuvent s'excuſer ſur la néceſſité de leur engagement, s'il leur échappe quelquefois des déciſions téméraires. Mais ceux qui n'y ſont pas, doivent être d'autant plus exacts à parler des choſes dans la verité, que leur propre emploi eſt de veiller ſur eux-mêmes, & d'avoir une attention continuelle à leurs penſées & à leurs paroles.

Il n'eſt pas veritable non plus, que cette exactitude aille ſi loin, qu'en l'obſervant on ne puiſſe plus parler. Elle ne conſiſte qu'à ne rien avancer comme vrai, dont on ne ſoit aſſuré, & à garder le ſilence ſur ce que l'on ne ſait pas, & que l'on n'a pas examiné; ou à ne propoſer au-moins ſes ſentimens, que par forme de doute, & plutôt pour s'en éclaircir, que pour en inſtruire les autres. Or, il n'y a rien de fort gênant dans cette pratique, & elle devient même plus facile à meſure qu'on y eſt fidele. Car en examinant ſouvent les maximes que l'on avance, on devient plus ferme dans celles qui

ſont certaines, on ſe défait de celles qui ne le ſont pas, & l'on apprend à propoſer les unes & les autres, ſelon le degré de certitude qu'elles ont, & que l'on en doit avoir. CHAP. IX.

Enfin, il eſt très-faux que ces maximes contraires à la verité, avancées par des perſonnes qui n'ont point d'autorité, ne nuiſent point aux autres, & que ceux qui les avancent, n'en répondent pas. Car toute fauſſeté eſt toujours capable de nuire, & principalement celles qui regardent les mœurs, & qui ſont des principes & des regles d'action. Toute fauſſeté propoſée, fait ſon impreſſion dans l'eſprit lorſqu'elle n'eſt pas reconnue. Elle y eſt reçûe avec approbation : & ceux qui l'ont ainſi reçûe, en ſont plus diſpoſés à la ſuivre dans leurs actions. Et comme les actions ſont liées entre elles, & que les ténebres attirent les ténebres; quelque leger que ſoit un péché, il peut devenir le principe & la ſource de pluſieurs autres.

CHAPITRE X.

Retenue qu'on doit garder dans les jugemens qu'on porte à l'égard des choſes indifférentes ou humaines. Utilité du ſilence. Que la connoiſſance de Dieu & de JESUS-CHRIST *nous y porte.*

UN homme de Dieu, auſſi pénetré qu'il le doit être de l'amour de la verité & de la crainte de la bleſſer, doit encore porter ſa retenue plus avant dans ces jugemens. Car il ne doit pas ſeulement s'abſtenir d'avancer des propoſitions téméraires, en ce qui regarde les mœurs; mais dans les matieres même les plus indifférentes, dans les queſtions philoſophiques, dans les hiſtoires, dans les jugemens qu'il fait de l'éloquence ou de l'eſprit des Auteurs, & enfin, généralement dans toutes les choſes où la verité & la fauſſeté peuvent avoir lieu, il doit éviter d'en porter des jugemens téméraires & précipités; parceque la témérité eſt toujours contraire à la raiſon, & qu'en s'accoutumant à ces ſortes de déciſions téméraires dans les matieres moins im-

portantes, on contracte une mauvaise habitude, qui se répand ensuite dans les choses même, où la témérité est plus dangereuse : au-lieu qu'en honorant la verité, jusques dans les plus petites choses, on se dispose à l'honorer dans les plus grandes, & l'on engage Dieu à nous en faire la grace. CHAP. X.

Il est vrai que l'état de l'homme dans cette vie, ne permet pas que l'on évite entierement toute sorte de témérités, mais il oblige néanmoins à désirer de les éviter; à y travailler; à demander sincerement à Dieu la force & la lumiere nécessaires pour cela; à lui demander pardon des fautes que l'on y fait, quand on les connoît, & à gémir de celles que l'on ne connoît pas. Ce travail, cette priere, cette vigilance, font éviter un grand nombre de ces fautes, & obtiennent le pardon de celles qu'on n'évite pas. Mais ceux qui ne travaillent point, qui ne veillent point, qui ne prient point pour cela, n'ont pas droit d'esperer la même indulgence de la misericorde de Dieu.

Il ne faut donc pas que les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de ces verités, nous donnent sujet de les désavouer & de les combattre. Mais

CHAP. X. il en faut conclure que, puiſqu'il eſt ſi difficile de parler comme il faut, on ne doit parler que le moins que l'on peut, & veiller avec grand ſoin ſur ce qu'on dit, quand on eſt obligé de le faire. Auſſi eſt-ce pour cela que l'Ecriture recommande tant le ſilence aux Chrétiens, & que S. Jacques dit, en termes exprès, qu'il faut être prompt à entendre & lent à parler. *Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum*; parcequ'en écoutant on, témoigne & que l'on ignore la verité, & que l'on déſire de l'apprendre : ce qui eſt très-conforme à l'état de l'homme dans cette vie; au-lieu qu'en parlant, on fait profeſſion de la ſavoir : ce que peu de perſonnes peuvent prétendre ſans préſomption, & ce qui n'eſt jamais ſans danger.

Jac. 1. 19.

Ainſi la pente & l'inſtinct d'un homme de bien, eſt de tendre au ſilence autant qu'il lui eſt poſſible, parceque la lumiere de cette vie conſiſte principalement à bien connoître la profondeur de ſon ignorance. De ſorte qu'au-lieu que ceux qui avancent dans les ſciences humaines, en deviennent ordinairement plus déciſifs; ceux qui

avancent dans la ſcience de Dieu, de- CHAP. X.
viennent au-contraire plus retenus, plus réſervés, plus portés à ſe taire, moins attachés à leur ſens, & moins hardis à juger des autres; parcequ'ils découvrent de plus en plus combien nos connoiſſances ſont obſcures & incertaines; combien on ſe trompe ſouvent dans les choſes que l'on croit le mieux ſavoir; combien la précipitation à juger, fait commettre de fautes; combien on cauſe ſouvent de déſordres, par des avis & des jugemens téméraires.

La deviſe d'un Payen étoit, qu'à meſure qu'il vieilliſſoit, il apprenoit toujours pluſieurs choſes, γηρασκω δὲ ἀεὶ πόλλα διδασκόμενος. Mais un Chrétien pourroit en quelque ſorte en prendre une toute contraire, & dire, qu'à meſure qu'il vieillit dans l'exercice de la vertu, il déſapprend toujours pluſieurs choſes; c'eſt-à-dire, qu'il reconnoît toujours de plus en plus, qu'il y a une infinité de choſes que le monde avance hardiment, & qu'il ſoutenoit autrefois avec les autres comme des verités certaines, qui non-ſeulement ne le ſont pas, mais qui ſont au-contraire très-fauſſes: ce qui lui don-

CHAP. X.

ne une averſion extrême de cet air préſomptueux & déciſif, & de cette multitude de maximes téméraires que les perſonnes peu éclairées propoſent d'ordinaire ſans défiance & ſans ſcrupule. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle l'Ecriture, repréſentant l'état d'un homme qui a commencé à porter le joug du Seigneur dès ſa jeuneſſe, & qui a ainſi augmenté la grace de l'innocence, par une pratique continuelle des vertus, ne lui donne point d'autre exercice, que de ſe tenir en repos & de ſe taire. *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentia. Sedebit ſolitarius & tacebit.* La ſolitude & le ſilence, ſont le terme & la récompenſe où l'accroiſſement de la piété nous conduit, & où l'on arrive par l'innocence de toute la vie; parcequ'il n'y a que cet état, qui ſoit conforme aux ſentimens que la grace nous inſpire, & aux lumieres qu'elle nous donne.

Jerem. Thren. 3. *v* 27. *&* 28.

Plus on connoît Dieu, plus ſa loi paroît profonde, admirable, infinie; plus on la reſpecte, plus on craint de la bleſſer; plus on regarde avec étonnement l'infinité des voies de Dieu, & l'impuiſſance où l'homme eſt de les comprendre, plus on eſt perſuadé des

ténebres & de la foibleſſe de l'eſprit humain, plus on hait ſa préſomption & ſa hardieſſe. Et toutes ces diſpoſitions portent à parler le moins que l'on peut. C'eſt ce qui eſt admirablement exprimé par ces paroles de l'Ecriture : *Deus enim in cœlo, & tu ſuper terram; idcirco ſint pauci ſermones tui* : C'eſt-à-dire, que Dieu eſt dans le Ciel où il habite une lumiere inacceſſible aux hommes, & que nous ſommes ſur la terre plongés dans les ténebres & dans l'ignorance : & que cette double connoiſſance nous oblige de parler peu de ce qui regarde Dieu : *Idcirco ſint pauci ſermones tui.* CHAP. X. Eccle. 5. 1.

Plus auſſi on aime JESUS-CHRIST, plus on le regarde dans ſes freres ; & ainſi on craint plus de les bleſſer, de les condamner, & de les ſcandaliſer par des jugemens téméraires, ou par de fauſſes maximes.

Ce ſont les mouvemens naturels de la grace chrétienne. Ceux qui ne les ſentent pas, doivent les exciter en eux, en conſiderant les verités qui les produiſent, & tâcher d'éteindre, ou d'amortir de plus en plus, chaque jour, cette préſomption inconſiderée, qui porte à condamner témérairement les

CHAP. X. autres, ou à avancer ſur la morale chrétienne des maximes au hazard, que l'on n'a jamais examinées, & que le plus ſouvent même on ſe doit croire incapable d'examiner, parceque l'on n'a pas aſſez de connoiſſance des principes dont elles dépendent. Qu'ils ſe défaſſent aujourd'hui d'un de leurs jugemens téméraires, & demain d'un autre : & par ce progrès continuel, ils arriveront enfin à une diſpoſition de retenue & d'humilité, qui leur fera regarder avec étonnement, cet état dans lequel ils parloient de toutes choſes au hazard, qui leur étoit inſenſible lorſqu'ils y étoient.

FIN.

TABLE

TABLE DES MATIERES;

Contenues dans ce Volume.

A

Accidens. Honorer la volonté de Dieu dans les accidens qui nous arrivent, *page* 144
Actions. Il y en a de purement machinales, 10 d'autres qui viennent de la volonté, *ibid.* On doit conſulter Dieu ſur chaque action particuliere. 96. 97. C'eſt une obligation, 97. 98. Ce qui rend une action bonne, 97. On connoît mieux ſi les actions extérieures ſont conformes à la volonté de Dieu, 100
Affection. On doit tâcher de gagner celle des autres, 267. *& ſuiv.* Voyez *Amour.*
Aigreur. Comment on doit ſe conduire quand on la ſent contre quelqu'un, 101. Voyez *Averſion. Haine.*
Alet. Conduite extérieure de Monſieur l'Evêque d'Alet, 103
Ambition; Ambitieux. Quelle eſt la cauſe des deſſeins ambitieux, 2. & 3. Foibleſſe des ambitieux, 64, 65. Leur but, 66.
Ame, ce que c'eſt, 9, 10. Union du corps avec l'ame, 10, 11. Sa foibleſſe eſt de chercher de mauvais appuis, 52. Elle reſſent différens mouvemens, 159. Tous ſes mauvais viennent d'inſenſibilité, 160. Combien ſes plaies ſont dangereuſes, 253, 254. La nourriture corporelle lui eſt néceſſaire, 23, 24. Conſe-

quence que l'on doit tirer de ſon immortalité, 164, 165.

Amour de Dieu. Etat de ceux qui meurent dans cet amour, 159. de ceux qui meurent ſans l'avoir, 158, 159. Il y a une ſuite néceſſaire entre connoître Dieu & l'honorer, 164

Amour. On ne nous aime pas, parceque nous ne ſçavons pas nous faire aimer, 207. L'amour des hommes vaut mieux que leur eſtime, 210, 211. Il eſt injuſte de vouloir être aimé des hommes, 304. *& ſuiv.* On ne nous aime pas, mais nos bonnes qualités, 307. Inconſtance de cet amour, 308. Combien cet amour eſt dangereux, 311, 312. Liberté d'un homme, qui ne ſe ſoucieroit pas d'être aimé, 370. Bien des choſes ne ſe payent que par amour, 273, 274

Amour-propre, comment il repréſente l'homme à lui-même, 12. Il eſt aveugle, inſenſible, &c. 155

Animaux On apprend à les domter, on n'apprend pas à ſe rendre les hommes utiles, 207, 208

Appuis bons, mauvais, 53. Leur foibleſſe, 53, 66, 67. On s'y attache, 50, 51. On s'en dégoute, 57, 58. Voyez *Attache.*

Armée regardée dans l'ordre de Dieu, ce que c'eſt, 124

Arts. Les hommes les choiſiſſent mal, 207, 208

Attache. La volonté de Dieu défend toute attache, 78. Elle retranche l'attache que l'on a à ſes pratiques de dévotion, 106. Attaches indifférentes, 265, 266. Les attaches ſont quelquefois néceſſaires, 265. Il faut les détruire avec prudence, 266. Voyez *Appuis.* Comment remédier à celle que l'on a à ſon propre ſens, 249, 250

Avenir; Paſſé, ce que c'eſt, 128, *& ſuiv.* Comment on doit les regarder, 129. Différence entre l'avenir & le paſſé, 129

Averſion. Comment on doit agir quand on en a quelque ſentiment, 101, 306-308, 310, & pour la combattre, 30. Combien elle eſt dangereuſe, 153. Cauſe des jugemens téméraires, 336, *& ſuiv.*

Aveuglement. Nous ſommes aveugles ſur nous-mêmes, 289, 290

Auſterités, le monde les condamne, 374

B

Bal. Belle description d'un bal, 164
Bibliotheque, ce que c'eſt, 54
Bienheureux, quel ſera leur plaiſir dans l'éternité, 215
Biens augmentent nos ſervitudes, 67
Bienſéance, nous la devons aux autres, 268. ſelon différens degrés, *ibid.*
Bonheur. Les Philoſophes n'ont point connu le bonheur de l'homme, 157. L'homme ne peut ſe rendre heureux ni malheureux, 157, 158. Dieu ſeul le peut, 158

C

Calviniſtes réfutés ſur leur dire touchant la préſence réelle, 166
Caprice, il n'eſt jamais permis de le ſuivre, 108, 109
Caton. Foibleſſe dans ſon prétendu courage à la mort, 62.
Chaleur, l'éviter quand on ſoutient ſes opinions 247, 248.
Charité eſt fondée ſur l'amour de la gloire de Dieu, 84. On l'a quelquefois ſans le ſçavoir, 87. On en manque quand on croit la ſuivre, 82. En quoi elle conſiſte, 196, 197. Elle eſt un remède à l'inſenſibilité, 200. - une ſource d'union, 212, & conſerve la paix avec les autres, 212
Chaſſe, l'aimer eſt une foibleſſe, 65, 66
Chrétiens. Portrait d'un vrai Chrétien, 97, 98. Ce que c'eſt que d'être Chrétien, 71. Pourquoi on ne l'eſt pas, 97, 98. Vie chrétienne, ce que c'eſt, 98, 151. Juſtice ſévere de Dieu dans les mauvais Chrétiens, 173, 174
Civilité. Nous la devons aux autres, 268, 269, 272, 273, 325. Pourquoi, 273, *& ſuiv.* Comment, 268, 269. Les hommes la demandent, 272. Peu de ſincere, 323. La civilité ſincere nous eſt dangereuſe, 324. Elle engage à une ſervitude facheuſe, 324, & corrompt le jugement, 324
Cœur a ſes pas & ſa voie, qu'elles ſont ſes affections, 92. Il faut les rendre conformes à la loi de Dieu, 92. Divers à deux, 94, 95. Demander un cœur ſimple, 95. La concupiſcence empêche de connoître ſon état, 100. Ordinairement peu touché de crainte, 154. La

crainte du cœur amortit les tentations, 154. Ouverture de cœur bonne, mais dangereuſe, 304, 305
Compaſſion, la ſoumiſſion à la volonté de Dieu ne la détruit pas, 135, 136
Condeſcendance ſert d'excuſe à bien des fautes, 39
Confiance, on la doit aux autres ſelon différens degrés, 268. Il eſt injuſte de l'exiger des autres, 319, *& ſuiv.* Pourquoi, 320. Combien dangereuſe, 320, 321
Confiance en Dieu. Les foibleſſes des juſtes excitent leur confiance en Dieu, 71. La crainte établit la vraie confiance, 182, 183. Sur quoi on l'appuie d'ordinaire, 183. Voyez *Miſericorde de Dieu.*
Confidence, combien difficile, 237, 238. On ne peut s'en paſſer, 238, 239
Conſcience, ce que c'eſt que ſes remors, 117. Effets qu'ils produiſent, 117, *& ſuiv.*
Conſeil, combien dangereux d'en donner, 320, 321
Contradiction. Contredire, pourquoi on ne veut pas les ſouffrir, 221, *& ſuiv.* On y eſt porté naturellement, 233. Pourquoi on contredit, 234. C'eſt un défaut de contredire tout ce qui paroît faux, 235, *& ſuiv.* Comment on peut contredire, 243, *& ſuiv.* 252, 253. Combien il eſt dangeteux de le faire, 250, 252, 253
Contrainte détruit la ſociété, 243
Converſation, comment on doit s'y conduire, 105, 106
Converſion. Voyez *Etat.*
Corps. Deſcription du corps humain, 9, *& ſuiv.* ſujet à ſe détruire, 10, 23. Ses maladies, 10, 11. Sa force, 11. Secours qui lui ſont néceſſaires, 11, 12. Combien on le hazarde, 20, 21. Il eſt étonnant comment il ſubſiſte, 16, 17. Sa foibleſſe, 25, 26. Il abat l'ame, 159. Il faut honorer Dieu, même dans les défauts corporels, 143, 144. Voyez *Société.*
Correction. Il eſt ridicule de vouloir corriger les défauts des autres, 277, 278. Suites mauvaiſes de cette correction, 278, 279. Il faut ſe corriger ſoi-même, 279, 280
Correction fraternelle, c'eſt un devoir, 217. On tombe dans l'excès en la faiſant, 39. Il faut ne la pas faire quand on a lieu de croire, qu'elle ne ſera pas bien reçue, 240, *& ſuiv.*

Corruption. Sensibilité de l'homme, & son insensibilité sont des preuves de sa corruption, 156, 157.
Courage. Le courage des hommes n'est que lâcheté & bassesse, 59. -- d'un homme qui va à l'assaut, 60. -- d'un guerrier malade, 61. Comment regarder les morts courageuses des Païens, 62, 63
Courtisans sont sans humour, 102
Crainte. Utilité de la crainte, 171. C'est une illusion que d'éviter ce qui peut causer la crainte, 171, 172. Sujets de craindre, 197. Quelle doit être la crainte, 198. Elle amortit les tentations, 154
Crainte de Dieu. Le Traité III en est tout entier, depuis la p. 153. On en est peu touché, 154. Il faut la joindre avec la confiance, 182, 183. -- détruire les faux prétextes qui dissipent la crainte, 182, *& suiv.* L'abus des verités & des graces, est un sujet de craindre, 186, *& suiv.* L'abus de l'Eucharistie en est encore un sujet, 189, 190
Créatures. Nous les regardons comme causes des évenemens sans recourir à Dieu, 122, 123
Croyance. Pour décider, il faut avoir gagné la croyance des autres, 251, 252
Cupidité est la source de la désunion, 211, 212

D

Damnés, quel sera leur supplice, 116. Ils se précipitent eux-mêmes dans l'enfer, 117. Quoiqu'ils n'aiment pas l'ordre, ils ne peuvent souffrir leurs désordres, 119
Dangers. On aime à parler de ceux qu'on a courus, 5
Danse, quelle foiblesse c'est de l'aimer, 65
David, combien il étoit touché d'amour pour la loi de Dieu, 82, *& suiv.*
Décider : Décision. On doit éviter l'air décisif, 247, 248. Ceux qui y sont plus obligés, 251. Pour décider, il faut avoir autorité, & s'être acquis la croyance, 251, 252.
Défauts. La foiblesse de l'homme paroît dans ses défauts, 64, *& suiv.* Il y en a que nous aimons & que nous nous cachons, 93. Il faut honorer la volonté de Dieu dans nos défauts corporels, & dans ceux de l'esprit, 143, 144. On ne croit pas avoir ceux que l'on blâme dans les autres, 191. Il y en a dans les

autres qu'il ne faut pas s'efforcer de détruire, 236. Exemple de Jesus-Christ, *ibid.* Comment nous conduire en cela, 237. Les défauts extérieurs doivent empêcher l'air décisif, 251. Nous ne devons pas regarder ceux des autres, 256, 257. Il faut les supporter, 262. C'est un moyen de pratiquer plusieurs vertus, 263. Il faut profiter de ceux des autres, pour se corriger, 328, *& suiv.*

Défiance. Il faut se défier de ses propres lumieres, 227

Dégoût, pourquoi on en trouve dans les petites choses, 5

Démon nous environne, 169. Conséquence qu'il en faut tirer, *ibid.*

Dépenses. Folles dépenses des hommes, 48

Descartes change la Philosophie, 32, 33

Desir est une priere, 85. La soumission à la volonté de Dieu n'empêche pas que l'on ait certains desirs, 136

Désunion. Voyez *Cupidité.*

Devoirs. Il faut connoître ses devoirs particuliers, 86, *& suiv.* On connoît ceux des autres; & non les siens, 87, 88. On doit s'appliquer à ce que l'on connoît de ceux des autres, 88, 89. Devoirs de civilité, de bienséance, leurs différens degrés, 268. Il faut s'y rendre exact, 268, 269

Dévotion sensible nous trompe souvent, 81, 82

Dieu, sa grandeur nous rend petits, 12, 13. Notre force est en lui seul, 67, 71, 72. Il y a une suite nécessaire entre le connoître & l'honorer, 164. Il peut seul rendre l'homme heureux ou malheureux, 158

Discours des hommes ne nous peuvent nuire, 31, pleins de fausses maximes, 372, *& suiv.*

Distractions viennent aisément, 47, 48

Divertissemens, les aimer c'est une foiblesse, 65

Divisions, ce qui les cause, 218, 219. Il faut les arrêter dès leur naissance, 277

Dogmes, dans ceux qui sont contestés, il est difficile de discerner le vrai d'avec le faux, 41. Comment les Hérétiques les regardent, 41, 42

Dominer, on voudroit dominer sur tous les hommes, 260. On se couvre pour cela d'un voile de justice, 260

Don, chacun a le ſien, 87. Il faut ne pas ſervir Dieu dans le don d'un autre, *ibid.*
Doute. On doit parler comme en doutant, 246
Duels, leur folie, 50

E

Ecriture-Sainte nous manifeſte la volonté de Dieu, 79, 80. La rencontre de certains verſets n'eſt pas toujours une marque de la volonté de Dieu, 138, *& ſ.*
Egliſe diſtribue diverſes graces en divers temps de l'année, 188, 189
Enfer eſt le centre de la nature corrompue, 58
Eloquence, ceux qui en ont, ſont ordinairement attachés à leur ſens, 224. pourquoi, 225
Entrepriſes ſe font témérairement, 19, 20
Entretiens des hommes pleins de maximes contraires à la loi de Dieu, 372, *& ſuiv.* Fauſſes excuſes qu'on en apporte, 374, *& ſuiv.*
Erreurs, on ſe les communique, 39. On ſe trompe dans la condamnation de celles des autres, 39. Voyez *Défauts.*
Eſpérance, ſujets d'eſpérer, 147, *& ſuiv.*
Eſprit, ſes qualités bien peu de choſe, 26, *& ſuiv.* Il eſt fort borné, 36, *& ſuiv.* eſt trompé quelquefois par la verité même, 38, 39. Combien foible dans la recherche de la verité, 40, *& ſuiv.* - encore plus foible quand il n'agit que par les ſens, 43, *& ſuiv.* Voyez *Appuis.* Abattu par les néceſſités de la vie préſente, 43, 44. aiſément diſtrait, 47. preſque ſtupide dans la plupart des hommes, 44, *& ſuiv.* Voyez *Défauts.* Son aveuglement & ſa foibleſſe, 161. Comment il conſidere le péché, les plaiſirs, &c. *ibid. & ſuiv.* - connoît les verités, ſans en tirer les conſéquences, 165. Danger d'être maître des eſprits, 157. Il faut cependant gémir quand on a perdu cet avantage par ſa faute, 291, *& ſuiv.*
Eſprit de Jeſus-Chriſt, ce que c'eſt que de l'avoir, 194, 195
Eſtime de ſoi-même, 1. *& ſuiv.* Pourquoi on deſire celle des autres, 4. Voyez *Amour.* On aime l'eſtime, 287, *& ſuiv.* Ridicule de cette paſſion, 288, 289. Raiſon de l'éteindre, 288, 289. Mauvaiſes ſuites de cette eſtime, 289, 290. Son peu de ſolidité, & ſa fragilité, 290

Etat. On peut de tout état retourner à Dieu, 112; 113. Comment, *ibid.* Moyens de réparer la mauvaise entrée dans un état, 113

Etendue de l'esprit, 26, 27

Eternité du temps, 13, *& suiv.*

Etudes : *Exercices.* Les hommes les choisissent mal, 207, 208

Eucharistie. Voyez *Crainte.*

Evenemens. Voyez *Créatures.*

Exercice du matin, quel il doit être, 96

Exercices. Voyez *Etudes.*

Extérieur doit être reglé, 100, même quand l'intérieur ne le seroit pas encore, 101. Ce n'est pas une hypocrisie, *ibid.* c'est le moyen de parvenir à une vraie piété, *ibid.*

F

Faim. La faim est une maladie incurable, 23

Faits. La science des faits, peu solide, 28

Fausseté. Voyez *Contradiction.* Elle est toujours capable de nuire, 377

Fautes, il faut souffrir celles des autres, 276, 277

Femmes sont ordinairement attachées à leur sens; celles qui y sont le plus, 228

Fêtes. L'Eglise y distribue diverses graces, 188, 189

Finesse, en quoi consiste la véritable, 91

Foi, ce que c'est que vivre de la foi, 195. Elle est d'accord avec la raison sur les devoirs & les actions des hommes, 205

Foiblesse. Voyez le premier Traité, il en traite tout entier, depuis la page 4 Foiblesse de l'homme, 12, *& suiv.* L'homme la sent, 66. Les remedes qu'il y apporte l'augmentent, *ibid.* Elle paroît encore plus par la grace, 68. Foiblesse des justes, 69, *& suiv.* Foiblesse de la raison, 41, *& suiv.*

Folie, ce que c'est, 48. Il y en a une commencée dans tous les hommes, 48

Force de l'homme est bien petite, 11, 12. Elle a besoin de secours, 12, *& suiv.* Voyez *Courage.* Force d'esprit bien peu de chose, 26, *& suiv.*

Fortune, grandes fortunes combien fragiles, 18

G

Général d'armée, quelle sorte d'orgueil lui est ordinaire, 2. & 3.

Générosité. Voyez *Courage.*

Grace, elle eſt notre force, 67, 72. Sa force, 68. Elle fait paroître notre foible, 69, *& ſuiv.* Dieu opere par elle le vouloir & l'action, 165. Conſéquence qu'on en doit tirer, *ibid.* Abus des graces, ſujet de crainte, 186, *& ſuiv.* Compte que Dieu en demandera, 287, *& ſuiv.*

Grandeur, petiteſſe de la grandeur humaine, 22. Grandeur qui n'eſt pas Dieu, n'eſt que foibleſſe, 59. Grandeur de l'homme, 157

Grands, en quoi conſiſte leur orgueil, 2. Leurs dangers, 89. Leurs devoirs, *ibid.* Ce que nous leur devons, *ibid.* Ils ſont ordinairement attachés à leurs ſens, & pourquoi, 228, *& ſuiv.*

Gratitude. Voyez *Reconnoiſſance.*

Guerre, on y va avec témérité, 21, 22. Pourquoi on y va, 59. On la doit craindre, 204.

H

Haines, d'où elles viennent, 253. *& ſuiv.* Voyez *Averſion.* Il eſt injuſte de ne vouloir pas être haï, 307, 308. Liberté d'un homme, qui ne craindroit pas d'être haï, 310.

Hauteur, combien à éviter dans les manieres, 244, 345

Herétiques. Voyez *Dogmes.*

Hiſtoire, ce que c'eſt, 127. -- eſt peu certaine, 28, *& ſuiv.* & un ſujet d'humiliation, 29.

Hiſtorien. Tout hiſtorien eſt menteur, 29, *& ſuiv.*

Homme, ſa foibleſſe. Voyez le premier Traité tout entier, 1. Son excellence, 7. Il n'eſt point ſemblable aux bêtes, *ibid.* Mauvais effet de cette imagination, 7. Sa foibleſſe véritable, 8, 14, *& ſuiv.* Combien il eſt petit, 14. Comparé aux autres créatures, il a de quoi s'humilier, 15. Sa foibleſſe dans ſes défauts, 64, *& ſuiv.* Sa ſenſibilité & ſon inſenſibilité prouvent ſa corruption & ſa grandeur, 156, *& ſuiv.* Il ne peut ſe rendre heureux ni malheureux, 157, *& ſuiv.* Les hommes ne ſe conduiſent, ni par la foi ni par la raiſon, 205, *& ſuiv.* Comment ils ſe conduiſent, 205. Comment nous devons regarder les hommes, 256. Ils ſont liés entre eux par une infinité de beſoins, 273, *& ſuiv.*

Honneurs augmentent nos ſervitudes, 67. Ce qui a produit les titres d'honneurs, 3.

Humeur. Moyens pour ne pas ſuivre ſon humeur,

100, *& suiv.* Il faut n'en avoir qu'une conforme aux circonſtances ou aux actions préſentes, 102, *& ſuiv.* & ſouffrir les humeurs incommodes, 326, *& ſ.*
Humilier; *Humilité.* Moyens d'humilier l'homme, 6. Mauvaiſes manieres de le faire, 6, *& ſuiv.* On s'humilie par orgueil, 7. *& ſuiv.* Penſées propres à humilier, 13, 14. L'humilité eſt le plus grand bonheur des Chrétiens, 258, *& ſuiv.*
Hypocrite, nous le ſommes tous, 192

I

JEu, pourquoi on aime à y gagner, 5
Ignorance, l'homme ne connoît pas la ſienne, 34. C'eſt une ſcience rare que de la connoître, *ibid.* L'ignorance des conſéquences que l'on doit tirer des préceptes n'excuſe pas, & pourquoi, 371
Imagination, ceux qui l'ont vive, ſont attachés à leur propre jugement, 227
Immortalité de l'ame, conſéquence que l'on en doit tirer, 164, 165
Impatience. On doit l'éviter dans les ténebres de l'eſprit, 199, 200
Imperfections, la volonté de Dieu nous les fait ſupporter en paix, 146
Incertitude ſi l'on eſt juſte ou non, 187
Incivilité, on en doit éviter les termes dans les diſputes, 248. Elle fait peu de mal, 324
Inclinations. Pourquoi il faut étudier celles des autres, 261, *& ſuiv.* Elles ſont de différentes ſortes, 261. Comment il faut s'y conduire, 262. Voyez *Paſſions.*
Indifférence. Il eſt injuſte de ne pouvoir la ſouffrir, 311. Elle nuit aux autres & non à nous, 313
Indiſcrétion. On y eſt ſujet, 266
Ingratitude. Crime de celle des graces reçues de Dieu, 185. Le dépit que l'on en a eſt oppoſé à la foi, 314, *& ſuiv.* C'eſt un bien pour nous, 315
Inimitiés, d'où elles viennent ſouvent, 254
Injures, on en doit éviter les termes dans les diſputes, 248. On les peut employer quelquefois dans les écrits, *ibid.*
Innocence extérieure, ſigne équivoque de l'intérieure, 184
Inquiétude ne remedie pas aux maux, 171. Les

inquiétudes viennent de ce qu'on ne se ménage pas avec les autres, 206
Insensibilité est prodigieuse dans l'homme, 156. est un des plus grands maux de l'ame, 160, *& suiv.* Elle vient de la foiblesse & de l'aveuglement de l'esprit, 161. La mort du péché la cause, 168. Elle se trouve même dans les personnes reglées, 169, *& suiv.* Pourquoi on la doit craindre, 170. Obligation d'en sortir, 170, 171, 193, 194, 199. Tous les maux en viennent, 160. Avantage qu'on en peut tirer, 199, 200.
Intérêt bon ou mauvais, 304
Intérieur, comment le réformer, 252
Judas, pourquoi il se perdit, 118
Jugemens désavantageux, on doit y être peu sensible, 293, *& suiv.* Le ressentiment en est injuste, 293, soit que nous les méritions, 293, soit que nous ne les méritions pas, 295. Voyez *Sensibilité.* Le dépit que nous en sentons ne vient que d'amour-propre, 300, *& suiv.* Combien ce dépit est bizarre, 302. Ces jugemens viennent du hazard, 301. Ils sont très-contraires, 301, 302. Impossibilité que l'on n'en fasse pas, 302, 303
Jugemens téméraires. Voyez tout le cinquiéme Traité depuis la page 334. Ce que c'est, 339. Comment on y tombe, 337, 338. Ils ont de terribles suites, 338. On les craint peu, 342. On se les cache, 343. Remedes contre les jugemens téméraires, 344, *& suiv.* Ils ne sont jamais permis à l'égard des morts, 364, 365; ni à l'égard de nous-mêmes, 365; ni en bien, & pourquoi, 366, *& suiv.* Ceux que l'on fait des maximes de conduite, sont plus inconnus & plus dangereux, 369, *& suiv.* Il faut être retenu dans les jugemens des choses indifférentes, 378, *& suiv.* Il est difficile d'éviter toute sorte de témérité, 379. Remedes pour cela, *ibid.*
Jugemens des hommes, incapables de nous nuire, 51. On peut bien juger & mal vivre, 197. Ils sont faux, injustes, &c. 300. Voyez *Opinion.*
Jugement de Dieu, la soumission à la volonté de Dieu nous fait adorer celui qu'il fera de nous, 148. Il est toujours juste, &c. 300
Justes, leurs foiblesses, 69, *& suiv.* Ils les sentent, parcequ'ils s'efforcent de les surmonter, 75. & les sur-

montent imparfaitement, 76. Ils marchent dans les voies de Dieu, 73, 74. Comment ils croiſſent dans la juſtice, 80.

Juſtice de Dieu ne détruit point ſa miſericorde, 150, 182; ne change pas les réprouvés, 150. Sa vérité, 173, *& ſuiv.* dans les hommes abandonnés à eux-mêmes, 173, dans les infideles, les hérétiques & les mauvais Chrétiens, 173, 174. Voyez *Volonté de Dieu.*

L

Langue, on doit y veiller, 254. Cette vigilance eſt une heureuſe néceſſité, 257.

Liaiſon de tous les hommes, les uns avec les autres, 202.

Livres, il ſerviroit peu de les avoir tous dans la tête, 34, 35.

Loi de Dieu. Voyez *Volonté de Dieu.* Ce que c'eſt, 370. Ses éloges, 82, *& ſuiv.* Elle eſt le fondement de la piété, 84. Il faut la méditer continuellement, *ibid.* Elle doit regler nos mouvemens intérieurs, 92. Il faut y conformer ſes affections, *ibid.* Elle ne comprend pas ſeulement les préceptes, mais encore leurs conſéquences, 370. Il y a des loix de Dieu générales, il y en a de particulieres, 87.

Louanges. Voyez *Eſtimes.*

Lumiere de l'eſprit, peu de choſe, 26, *& ſuiv.* On la loue & on s'en eſtime davantage, 26. Quelles ſont celles que nous devons rechercher, 200. On doit demander des lumieres de pratique, 91. ſe défier de ſes propres lumieres, 227.

M

Maladies, leurs cauſes, 10, *& ſuiv.* Elles ſe font ſentir à l'eſprit, 11. On aime à parler de celles qu'on a eues, 5. Elles avertiſſent de la mort, 22, 23.

Manieres, on doit veiller ſur ſes manieres, 266.

Matin. Voyez *Exercice.*

Maux. Nos maux pourroient être plus vifs, 157, 158.

Médiſance, preſque impoſſible de l'éviter, 302, 303.

Mémoire, ſon étendue, 27.

Ménagemens viennent d'eſtime, 249.

Mépris, on en doit éviter les termes dans les disputes, 248. On peut s'en servir dans les écrits, 248, 249. Voyez *Jugemens désavantageux.*

Meurtres, ce que c'eſt, étant regardés dans l'ordre de Dieu, 126

Miſéricorde de Dieu, ſa grandeur, 150. Motifs de s'y confier, 150, 151. Voyez *Juſtice de Dieu.* Fauſſe confiance que l'on y a, 181, qu'il faut détruire, 182, 183. Voyez *Crainte* de Dieu. *Confiance* en Dieu.

Modeſtie eſt un des principaux moyens pour ne point choquer, 252

Moiſſon ſpirituelle, temps de la faire, 188

Monaſteres, leur relâchement, 90. A quoi ce relâchement nous engage, *ibid.* Il eſt la marque de la colere de Dieu, *ibid.* Déſordres que les préventions y cauſent, 340. On y eſt plus ſenſible aux jugemens, c'eſt une des plus grandes tentations, *ibid.*

Monde, tout ce qui y eſt, eſt peu ſolide, 51. Il eſt un lieu de ſupplices, 175, *& ſuiv.* Deſcription des maux qui s'y commettent, 176, *& ſuiv.*

Mort. Comment on la conçoit, 161. -- on verra tout à la mort, 158, 159. Morts courageuſes. Voyez *Courage.*

Mortification, c'en eſt une de n'avoir d'humeur que par rapport à chaque action, 104

Morts. Ils ne ſont morts, que pour nous, 15, & nous ſont toujours unis, 365. Voyez *Jugemens téméraires.*

Mots. Science de mots, 27, eſt une preuve de l'ignorance de l'homme, *ibid.* n'eſt d'aucun prix ni d'aucune utilité, *ibid.* difficile & longue, *ibid.* Fruit qu'on en tire, 28. C'eſt celle dont on tire plus de vanité, 28

Mouvemens, ceux de la nature, 112, 22

Moyens humains, la ſoumiſſion à la volonté de Dieu ne les retranche pas, 140

N

Neceſſité. Néceſſités humaines, preuves de la fragilité de la vie, 23, *& ſuiv.* On en fait des ſujets de vanité, 24, *& ſuiv.*

Négligence dans la recherche des lumieres, il faut l'éviter, 199, 200.

Nourriture corporelle. Voyez *Ame.*

Nuire, ce que c'eſt, 214, *& ſuiv.* Si on ne peut ſervir aux hommes, au-moins il faut ne leur pas nuire, *ib.*

O

Obéiſſance, ce que c'eſt que l'obéiſſance religieuſe, 108. Ses avantages, *ibid.*

Occupations, les hommes les choiſiſſent mal, 207

Oiſeaux, la maniere dont ils volent eſt l'image de notre foibleſſe, 57

Opinion. Juger ſur l'opinion d'autrui, grande foibleſſe, 26. Vanité de la ſcience des opinions des hommes, 30. Contredire les opinions des hommes, c'eſt cauſer leur averſion & leur éloignement, 220, 221. Pourquoi les hommes y ſont attachés, 221, *& ſuiv.* & les perſonnes de piété plus que les autres, 222. Il eſt dangereux de contredire les opinions univerſelles, 230. On le peut quelquefois, & comment, 245. Opinions font partie des paſſions, 260

Ordre doit être ſuivi même dans les choſes indifférentes, 106

Orgueil, ce que c'eſt, 1, *& ſuiv.* des Riches, 2, des Grands, *ibid.* Il vient des qualités de l'eſprit, 4. Titres d'orgueil, 8. Celui que l'homme tire de ſa force eſt mal fondé, 12. Dans les mouvemens d'orgueil, il faut agir humblement au-dehors, 101

Oubli. Origine de l'oubli de nos maux, 299. Remede à cet oubli, 299, *& ſuiv.*

Ouvrage d'une extrême délicateſſe, 87

P

Païens, c'eſt vivre en païen que de ſuivre ſa propre volonté, 75

Paix, moyens de conſerver la paix avec les hommes. Voyez *le IV. Traité* pag. 201, *& ſuiv.* La connoiſſance de la loi de Dieu donne la paix, 113, 114. Quand on ne peut la procurer, il faut prier, 203. Pourquoi c'eſt un devoir, 204. Comment on ſe la procure à ſoi-même, 204. Combien J. C. & l'Ecriture ſainte la recommendent, 208, *& ſuiv.* Raiſon de la conſerver avec les hommes, 209; de la conſerver au-moins à l'extérieur, 214, pour l'amour de la verité, 215, pour pouvoir exercer la correction fraternelle,

217, pour conſerver la charité dans nous-mêmes, 217. En quoi conſiſte la paix intérieure, 132, 152. Fauſſe paix des Chrétiens dans les maux de l'ame, 180. Il faut la détruire dans ſon eſprit, 182, *& ſuiv.*

Paroles. Ceux qui parlent bien, ſont ordinairement attachés à leur ſens, 224, 225. Pourquoi, 226, 227.

Paſſé. Voyez *Avenir.*

Paſſions, on les ſuit, 50, *& ſuiv.* Elles tiennent lieu d'un peuple avec lequel nous avons à vivre, 203. S'oppoſer à celles des hommes, c'eſt s'attirer leur averſion, 220. Combien on doit les ménager dans les autres, 260. Elles ſe mêlent par-tout, 263. On s'y oppoſe par malignité, 264. Quelles ſont les indifférentes, 265. Il s'y faut moins oppoſer, 266. & ſuivre celles des autres, qui ſont juſtes, 267

Patience, combien néceſſaire, 327, *& ſuiv.* Réflexions propres à cela, 328, *& ſuiv.*

Péché, Dieu le permet & le hait, 130. Adorer Dieu dans les accidens qui en ſont la ſuite, 144. Il faut les ſupporter avec paix, 144, *& ſuiv.* Il porte la mort avec ſoi, 168. Ses effets, 145, *& ſuiv.* Il faut toujours craindre pour ceux que l'on croit pardonnés, 285. Incertain ſi l'on n'en a pas commis de mortels, 285. Un leger peut devenir la ſource de pluſieurs autres, 377. La plupart des reproches & des menaces de Jeſus-Chriſt regardent les péchés ſpirituels, 192, 193

Pécheurs marchent dans leurs propres voies, 73. Comment ils ſont pécheurs, 78

Peines viennent de ce que l'on ne ſe ménage pas aſſez avec les autres, 206. Il y a toujours de notre faute, 206, 207

Pélagiens, nous le ſommes dans la conduite, 165

Penſées tiennent lieu d'un peuple avec lequel nous avons à vivre, 203

Perſécutions utiles à l'Egliſe, 178. Perſécutions inviſibles du démon, 179, *& ſuiv.*

Perſuader, deux moyens de le faire, autorité & raiſon, 240

Phariſiens, quels ils étoient, 191

Philoſophes n'ont connu ni le bonheur ni le malheur de l'homme, 157

Philoſophie, ce que c'eſt, 32. Elle eſt un ſujet d'humiliation, 33, 34. Entêtemens ſur les opinions de la Philoſophie, 223

Piété, en quoi elle consiste principalement, 97. Moyens de parvenir à une veritable, 100, *& suiv.* Voyez *Innocence.* Personnes de piété souvent plus attachées que d'autres à leurs sentimens, 222.

Plaies de l'ame. Voyez *Ame.*

Plaintes que nous faisons des autres sont mauvaises, 278. Leurs mauvais effets, 278, *& suiv.* Utilité qu'il y a de les supprimer, 281, *& suiv.* même au-dedans de nous, 285. Moyens de le faire, 286. Les sujets de plaintes sont infinis, 285, 286.

Plaire. Si l'on ne plaît pas aux hommes, tâcher au-moins de ne leur pas déplaire, 261, 264

Plaisirs; pourquoi on en trouve dans les petites choses, 5. Plaisir des sciences, plus dans l'acquisition que dans la possession, 32. Plaisirs sensibles ne peuvent rendre heureux, & pourquoi, 157, 158

Préceptes de Jesus-Christ, la plupart ont pour objet les vertus intérieures, 192, 193

Prédestination, la soumission à la volonté de Dieu nous la fait adorer, 148. Son incertitude doit empêcher d'y trop penser, 148. Sujet qu'elle donne d'espérer, 148, *& suiv.*

Présence de Dieu, ce que c'est que l'exercice de la présence de Dieu, 98, 99.

Pressentimens; *Propheties* ne doivent pas regler notre conduite, 138

Prêtrise, difficulté de cet état, 89. Ce que nous devons faire à cette vue; ne pas la desirer, 89, *& suiv.*

Préventions viennent des jugemens téméraires, 339. Combien elles causent de désordres, sur-tout dans les Monasteres, 340, 343. Personnes qui y sont plus sujettes, 141

Prévoyance, la soumission à la volonté de Dieu ne la détruit pas, 135, 136

Priere, ses effets, 227

Prince, ce qu'il est, étant regardé selon Dieu, 126

Prochain. L'attention à la loi de Dieu nous apprend comment nous devons agir avec le prochain, 209, 210

Prophéties, n'en pas faire de téméraires, 137. Voyez *Pressentimens*

Puissance de Dieu, comment elle se fait voir dans le monde, 126.

Q

Qualités spirituelles, combien peu de chose, 25 *& suiv.* On les loue, 26. On s'en estime davantage, 28 Les extérieures touchent peu, 251, 252, *& suiv* & nous rendent attachés à notre sens, 224, *& s.*
Querelles, les arrêter dès leur naissance, 277

R

Raison de l'homme, plus foible que son corps, 21, *& suiv.* Son usage, 49. L'homme s'en lasse, 66. On ne la suit pas, 206. Elle est d'accord avec la foi sur les devoirs & les actions des hommes, 206, 207. Elle est le plus foible moyen de persuader, 240
Rapports. Difficile d'éviter les jugemens téméraires quand on écoute les rapports, 356, *& suiv.* peu certains, 357. Comment il faut faire quand il est nécessaire de juger ou d'agir sur des rapports, 358, *& suiv.* Il n'est jamais permis de les communiquer aux autres, 362, 363
Reconnoissance. La loi éternelle nous y oblige, 267, 268. Dieu la demande aussi-bien que les hommes, 268, 269
Réformation. Ridicule de vouloir réformer les autres, 277, *& suiv.* Suites mauvaises qui en viennent, 278. Il faut se réformer soi-même, 279
Refroidissement, d'où il peut venir, 253. Ses effets, 253, 254
Regne de Dieu, comment il se fait voir, 126
Religieux. On condamne leur vie, 374
Remors. Voyez *Conscience.*
Rencontres fortuites ne sont pas toujours des marques de la volonté de Dieu, 138, *& suiv.* non plus que celle de quelques versets de l'Ecriture sainte, 138
Renouvellement de l'esprit fait connoître la volonté de Dieu, 109, 110
Repos de l'ame dure peu, 55
Reprouvés. Disposition de Dieu à leur égard, 150. 151
Respect dû à tous les hommes, au-moins intérieurement, 256.
Richesses élevent le cœur, 1, 2. Pourquoi, 2

S

Saiſons. Honorer la volonté de Dieu dans les ſaiſons, 143
Sanctification eſt d'obligation, 110, 111
Sçavans aiment à décider, 258
Science, combien peu de choſe, 26. Sujet d'humiliation, 29, 31, 33, 34 Voyez *Faits*, *Mots*, *Opinion*. Science des choſes eſt plus ſolide, 31. Qui les ſçait n'en eſt pas plus eſtimable, *ibid.* ni plus heureux, *ibid.* Le plaiſir des ſciences eſt plus dans l'acquiſition, que dans la poſſeſſion, 32. Leur inutilité, *ibid.* Leur obſcurité, leur incertitude, 32, reſſerrées dans des bornes étroites, 35, 36. Les hommes n'accordent le privilege de décider, qu'à la ſcience reconnue, 258
Secheresſe dans les manieres, en quoi elle conſiſte, 249. On doit l'éviter, *ibid.*
Secret eſt un fardeau, 321. Combien difficile à garder, 238, 322
Sens. Voyez *Opinion.*
Senſibilité, l'homme en a une prodigieuſe, 156. Voyez *Homme.* Elle vient d'oubli de nos maux, 299. Remede à cette ſenſibilité, 299, *& ſuiv.*
Sentiment. Nous voudrions que tous les autres fuſſent du nôtre, 234
Services. On peut ſervir les autres en pluſieurs manieres, 213
Silence eſt un des principaux moyens pour ne pas choquer, 252. Il faut des raiſons pour parler, non pour ſe taire, 280 - le garder tant qu'on peut, 380. Son utilité, *ibid. & ſuiv.*
Société. On eſt ſenſible aux interêts du corps dont on eſt, 231. Chaque corps a certaines maximes, *ib.* Uſer de ménagement pour les combattre, 232, *& ſ.*
Socrate. Fauſſe tranquillité de ſa mort, 63, 64
Soif eſt une maladie incurable, 23, *& ſuiv.*
Sommeil, combien néceſſaire, 24
Songes, en quoi ils ſont vains, 139
Soumiſſion. Voyez *Volonté de Dieu.*
Stupidité. Celle dans laquelle preſque tous les hommes ſont plongés, 44. Exemples de leur ſtupidité, 44, *& ſuiv.* Il y a plus de bien réel dans une ſtupidité ſimple, que dans une activité artificieuſe, 47
Superieurs, regarder tous les hommes comme l'égant, 256

T

Temerité. Voyez *Jugemens téméraires.*
Temps, combien il doit être ménagé, 107
Titres d'honneurs, ce qui les a produits, 3
Traverses. Voyez *Inquiétudes. Peines.*
Trouble, qui vient des fautes, comment l'appaiſer, 132

V

Vanité. Voyez *Eſtime.*
Verité nous trompe quelquefois, 38, pourquoi, *ibid.* difficile à connoître, 40. L'homme en ignore les caracteres, 42. La volonté de Dieu eſt la verité, 80. On la connoît, ſans en tirer les conſéquences, 164. Elle nous oblige à ne pas aigrir les hommes, 215. Comment elle nous oblige d'agir avec eux, *ibid.* On ne la cherche pas, mais on ſe cherche ſoi-même, 235, 236. Elle ſeule a droit de juger, 334. Il faut l'honorer dans les plus petites choſes, 379
Vertus ne ſont que vices ſans le ſecours de Dieu, 59. L'attention à la loi de Dieu nous les découvre, 106
Vie, combien peu de choſe, 15, 16. Sa fragilité, 20, *& ſuiv.* On ſe la cache, 19, *& ſuiv.* connue par les néceſſités humaines, 22, 23. Tout ce qui en dépend eſt mépriſable, 24. Le temps de cette vie eſt un temps de ſtupidité, 158. Combien fâcheuſe & triſte, 255
Vie de l'ame, marques pour la connoître, 193, *& ſ.*
Ville. Toutes les choſes avec leſquelles nous avons liaiſon ſont autant de villes, 202
Uniformité. L'attention à la volonté de Dieu nous y maintient, 106, *& ſuiv.* nous la fait quitter quelquefois, 106, 107. Jamais il n'eſt permis de la quitter par caprice, 108, 109
Union. La charité en eſt une ſource, 212, du corps & de l'ame, 9, 10
Voies. Ce que c'eſt que de marcher dans ſes propres voies, 74. dans celles de Dieu, 74. Chacun a ſa voie particuliere, 87. Voie du cœur, 92
Voir. Nous nous imaginons voir, & ſur cela nous jugeons témérairement, 341, 344. Remede à ce mal, 344. 141. Il faut ne point voir quand on n'y eſt pas obligé, 346. Utilité de cette pratique, 347, 348.

Voleur, ce qu'il eſt, étant regardé dans l'ordre de Dieu, 126

Volonté, ſa foibleſſe, 49. Son déreglement, 75, *& ſuiv.* La ſuivre, c'eſt vivre en païen, 73 - 76. Elle cherche ſans ceſſe à revivre, 76

Volonté de Dieu Soumiſſion à la volonté de Dieu. Voyez *le II. Traité*, *pag.* 73, *& ſuiv.* La ſuivre, c'eſt être Chrétien, 78. Elle renferme toutes les vertus, 75, eſt d'obligation, 76. Il faut toujours deſirer de la connoître, & de la ſuivre, 76. Ce que c'eſt que la ſuivre, 78. Elle eſt, ou regle de nos devoirs, ou cauſe de tout ce qui ſe fait, excepté le péché, *ibid.* eſt la loi éternelle, 79, eſt la juſtice divine, 78, eſt les jugemens & les juſtifications dont parle David, 78, eſt la ſageſſe, *ibid.* eſt les préceptes éternels, 79, eſt la lumiere, *ibid.* n'éclaire les hommes qu'autant qu'elle luit dans leurs cœurs, 80, eſt la verité, 79. Comment elle eſt manifeſtée, 80. Rien de plus important que de la connoître, 86, qu'en demander la pratique, 90, 91, *& ſ.* & demander à la connoître ſans reſerve, 92. On demande à la connoître ſans la deſirer, 92, 93. Le meilleur exercice du matin eſt de demander à la connoître, 96. Tous ſont obligés à la conſulter, 97, 98, à ne la perdre jamais de vue, 80. L'attention à cette volonté nous découvre une infinité de vertus à pratiquer, 105, *& ſuiv.* Elle doit toujours être notre regle, en quelque état que nous ſoyons, 108, 109, quelquefois difficile à découvrir, & pourquoi, 109. La ſimplicité de cœur la fait découvrir, 109. Le deſir de la connoître regarde principalement le préſent, 111, *& ſuiv.* Elle donne la paix, 113, 114, & en découvre le chemin, 114. Le renouvellement d'eſprit nous la fait découvrir, 110. Comme juſtice, elle fait le paradis & l'enfer, 115, *& ſuiv.* Cauſe de tous les évenemens, 121, *& ſuiv.* 124, *& ſuiv.* Il faut s'y ſoumettre, 121, *& ſ.* Elle comprend tous les temps, 129, eſt toujours adorable, 122, 129 La ſoumiſſion à la volonté de Dieu ne détruit ni la pénitence, 131, *& ſuiv.* ni la compaſſion, 135, ni la prévoyance, 135, n'empêche pas certains deûrs, 136, ne retranche pas l'uſage des moyens humains; de l'adorer préſente & dans l'avenir, 140. Comment on doit ſe conduire dans les effets de miſericorde, & de juſtice, 140, *& ſuiv.* Ils ſont difficiles à diſtinguer, 141. Il faut l'honorer dans les

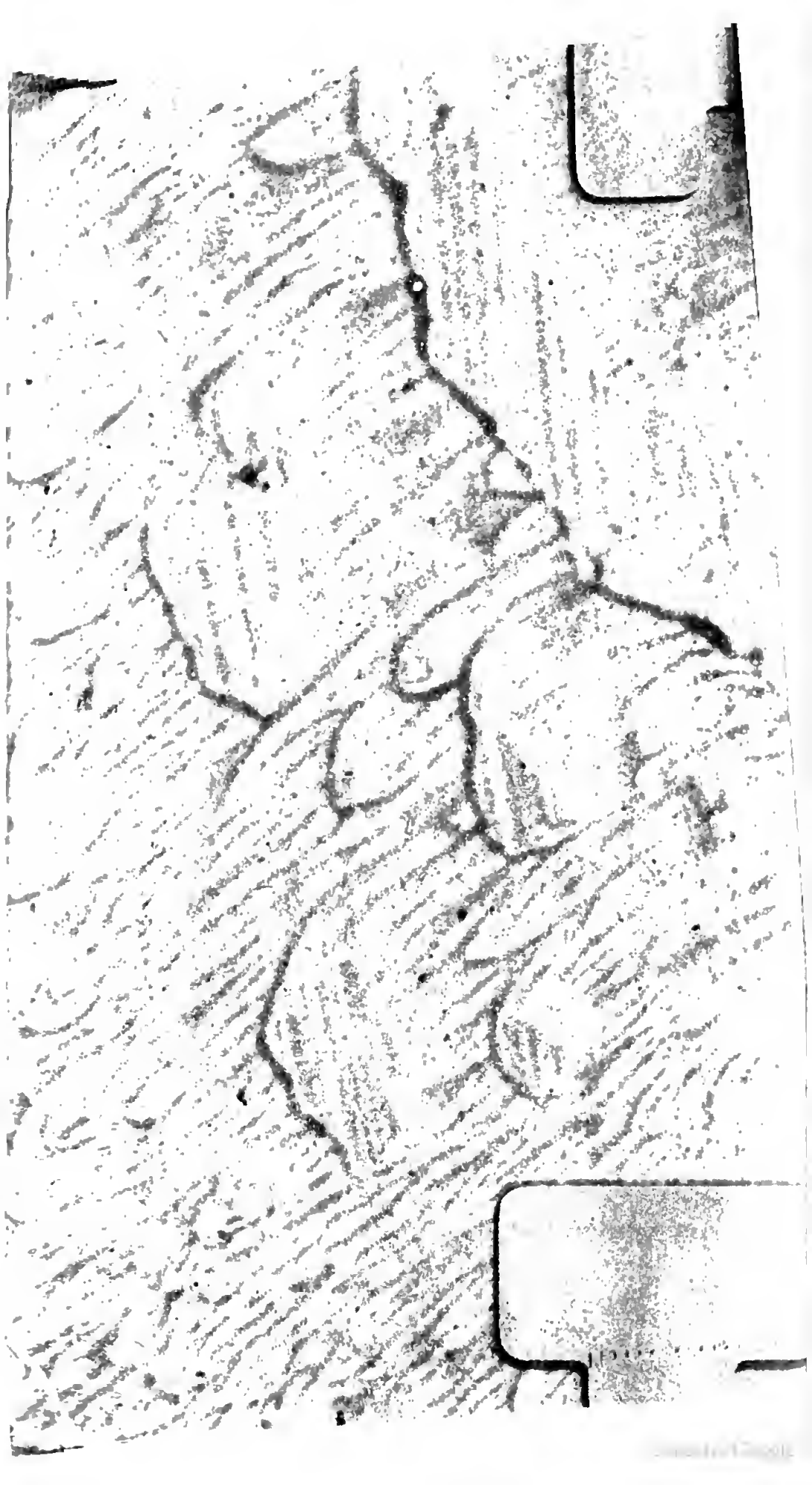
plus petits évenemens, 142, dans les saisons, 143, dans les défauts corporels ou de l'esprit, *ibid.* Elle nous fait supporter en paix nos imperfections, 146, nous fait adorer l'arrêt de notre prédestination, 148, facilite la conduite du Chrétien, 151. Sentimens & dispositions qu'elle cause, 151, *& suiv.*

Voyages, pourquoi on en entreprend, 20

Vue de Dieu, il y en a deux, une qui porte à s'unir à lui, & l'autre qui porte à le fuir, 116, 117

Y

Yeux corporels sont courts, 36.

Fin de la Table des Matieres du I. Tome.

627273
SBN